

DICKENS
CHARLES

DAVID

COPPERFIELD —

TOME II

Charles Dickens
David Copperfield – Tome II

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=25092860

David Copperfield – Tome II:

Содержание

CHAPITRE PREMIER	4
CHAPITRE II	20
CHAPITRE III	52
CHAPITRE IV	81
CHAPITRE V	96
CHAPITRE VI	132
CHAPITRE VII	161
CHAPITRE VIII	175
Конец ознакомительного фрагмента.	177

Charles Dickens

David Copperfield – Tome II

CHAPITRE PREMIER

Une perte plus grave

Je n'eus pas de peine à céder aux prières de Peggotty, qui me demanda de rester à Yarmouth jusqu'à ce que les restes du pauvre voiturier eussent fait, pour la dernière fois, le voyage de Blunderstone. Elle avait acheté depuis longtemps, sur ses économies, un petit coin de terre dans notre vieux cimetière, près du tombeau de «sa chérie,» comme elle appelait toujours ma mère, et c'était là que devait reposer le corps de son mari.

Quand j'y pense à présent, je sens que je ne pouvais pas être plus heureux que je l'étais véritablement alors de tenir compagnie à Peggotty, et de faire pour elle le peu que je pouvais faire. Mais je crains bien d'avoir éprouvé une satisfaction plus grande encore, satisfaction personnelle et professionnelle, à examiner le testament de M. Barkis et à en apprécier le contenu.

Je revendique l'honneur d'avoir suggéré l'idée que le testament devait se trouver dans le coffre. Après quelques recherches, on l'y découvrit, en effet, au fond d'un sac à picotin, en compagnie d'un peu de foin, d'une vieille montre d'or avec une chaîne et des

breloques, que M. Barkis avait portée le jour de son mariage, et qu'on n'avait jamais vue ni avant ni après; puis d'un bourre-pipe en argent, figurant une jambe; plus d'un citron en carton, rempli de petites tasses et de petites soucoupes, que M. Barkis avait; je suppose, acheté quand j'étais enfant, pour m'en faire présent, sans avoir le courage de s'en défaire ensuite; enfin, nous trouvâmes quatre-vingt sept pièces d'or en guinées et en demi-guinées, cent dix livres sterling en billets de banque tout neufs, des actions sur la banque d'Angleterre, un vieux fer à cheval, un mauvais shilling, un morceau de camphre et une coquille d'huître. Comme ce dernier objet avait été évidemment frotté, et que la nacre de l'intérieur déployait les couleurs du prisme, je serais assez porté à croire que M. Barkis s'était fait une idée confuse qu'on pouvait y trouver des perles, mais sans avoir pu jamais en venir à ses fins.

Depuis bien des années, M. Barkis avait toujours porté ce coffre avec lui dans tous ses voyages, et, pour mieux tromper l'espion, s'était imaginé d'écrire avec le plus grand soin sur le couvercle, en caractères devenus presque illisibles à la longue, l'adresse de «M. Blackboy, bureau restant, jusqu'à ce qu'il soit réclamé.»

Je reconnus bientôt qu'il n'avait pas perdu ses peines en économisant depuis tant d'années. Sa fortune, en argent, n'allait pas loin de trois mille livres sterling. Il léguait là-dessus l'usufruit du tiers à M. Peggotty, sa vie durant; à sa mort, le capital devait être distribué par portions égales entre Peggotty, la petite Émilie

et moi, à icelui, icelle ou iceux d'entre nous qui serait survivant. Il laissait à Peggotty tout ce qu'il possédait du reste, la nommant sa légataire universelle, seule et unique exécutrice de ses dernières volontés exprimées par testament.

Je vous assure que j'étais déjà fier comme un procureur quand je lus tout ce testament avec la plus grande cérémonie, expliquant son contenu à toutes les parties intéressées; je commençai à croire que la Cour avait plus d'importance que je ne l'avais supposé. J'examinai le testament avec la plus profonde attention, je déclarai qu'il était parfaitement en règle sur tous les points, je fis une ou deux marques au crayon à la marge, tout étonné d'en savoir si long.

Je passai la semaine qui précéda l'enterrement, à faire cet examen un peu abstrait, à dresser le compte de toute la fortune qui venait d'échoir à Peggotty, à mettre en ordre toutes ses affaires, en un mot, à devenir son conseil et son oracle en toutes choses, à notre commune satisfaction. Je ne revis pas Émilie dans l'intervalle, mais on me dit qu'elle devait se marier sans bruit quinze jours après.

Je ne suivis pas le convoi en costume, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. Je veux dire que je n'avais pas revêtu un manteau noir et un long crêpe, fait pour servir d'épouvantail aux oiseaux, mais je me rendis, à pied, de bonne heure à Blunderstone, et je me trouvais dans le cimetière quand le cercueil arriva, suivi seulement de Peggotty et de son frère. Le monsieur fou regardait de ma petite fenêtre; l'enfant de M.

Chillip remuait sa grosse tête et tournait ses yeux ronds pour contempler le pasteur par-dessus l'épaule de sa bonne; M. Omer soufflait sur le second plan; il n'y avait point d'autres assistants, et tout se passa tranquillement. Nous nous promenâmes dans le cimetière pendant une heure environ quand tout fut fini, et nous cueillîmes quelques bourgeons à peine épanouis sur l'arbre qui ombrageait le tombeau de ma mère.

Ici la crainte me gagne; un nuage sombre plane au-dessus de la ville que j'aperçois dans le lointain, en dirigeant de ce côté ma course solitaire. J'ai peur d'en approcher, comment pourrai-je supporter le souvenir de ce qui nous arriva pendant cette nuit mémorable, de ce que je vais essayer de rappeler, si je puis surmonter mon trouble?

Mais ce n'est pas de le raconter qui empirera le mal; que gagnerais-je à arrêter ici ma plume, qui tremble dans ma main? Ce qui est fait est fait, rien ne peut le défaire, rien ne peut y changer la moindre chose.

Ma vieille bonne devait venir à Londres avec moi, le lendemain, pour les affaires du testament. La petite Émilie avait passé la journée chez M. Omer; nous devons nous retrouver tous le soir dans le vieux bateau; Ham devait ramener Émilie à l'heure ordinaire; je devais revenir à pied en me promenant. Le frère et la soeur devaient faire leur voyage de retour comme ils étaient venus, et nous attendre le soir au coin du feu.

Je les quittai à la barrière, où un Straps imaginaire s'était reposé avec le havre-sac de Roderick Random, au temps jadis;

et, au lieu de revenir tout droit, je fis quelques pas sur la route de Lowestoft; puis je revins en arrière, et je pris le chemin de Yarmouth. Je m'arrêtai pour dîner à un petit café décent, situé à une demi-heure à peu près du gué dont j'ai déjà parlé; le jour s'écoula, et j'atteignis le gué à la brune. Il pleuvait beaucoup, le vent était fort, mais la lune apparaissait de temps en temps à travers les nuages, et il ne faisait pas tout à fait noir.

Je fus bientôt en vue de la maison de M. Peggotty, et je distinguai la lumière qui brillait à la fenêtre. Me voilà donc piétinant dans le sable humide, avant d'arriver à la porte; enfin j'y suis et j'entre.

Tout présentait l'aspect le plus confortable. M. Peggotty fumait sa pipe du soir, et les préparatifs du souper allaient leur train: le feu brûlait gaiement: les cendres étaient relevées; la caisse sur laquelle s'asseyait la petite Émilie l'attendait dans le coin accoutumé. Peggotty était assise à la place qu'elle occupait jadis, et, sans son costume de veuve, on aurait pu croire qu'elle ne l'avait jamais quittée. Elle avait déjà repris l'usage de la boîte à ouvrage, sur le couvercle de laquelle on voyait représentée la cathédrale de Saint-Paul: le mètre roulé dans une chaumière, et le morceau de cire étaient là à leur poste comme au premier jour. Mistress Gummidge grognait un peu dans son coin comme à l'ordinaire, ce qui ajoutait à l'illusion.

«Vous êtes le premier, monsieur David, dit M. Peggotty d'un air radieux. Ne gardez pas cet habit, s'il est mouillé, monsieur.

– Merci, monsieur Peggotty, lui dis-je, en lui donnant mon

paletot pour le suspendre; l'habit est parfaitement sec.

– C'est vrai, dit M. Peggotty en tâtant mes épaules; sec comme un copeau. Asseyez-vous, monsieur; je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes le bienvenu, mais c'est égal, vous êtes le bienvenu tout de même, je le dis de tout mon coeur.

– Merci, monsieur Peggotty, je le sais bien. Et vous, Peggotty, comment allez-vous, ma vieille, lui dis-je en l'embrassant.

– Ah! ah! dit M. Peggotty en riant et en s'asseyant près de nous, pendant qu'il se frottait les mains, comme un homme qui n'est pas fâché de trouver une distraction honnête à ses chagrins récents, et avec toute la franche cordialité qui lui était habituelle; c'est ce que je lui dis toujours, il n'y a pas une femme au monde, monsieur, qui doive avoir l'esprit plus en repos qu'elle! Elle a accompli son devoir envers le défunt, et il le savait bien, le défunt, car il a fait aussi son devoir avec elle, comme elle a fait son devoir avec lui, et... et tout ça s'est bien passé.»

Mistress Gummidge poussa un gémissement.

«Allons, mère Gummidge, du courage! dit M. Peggotty. Mais il secoua la tête en nous regardant de côté, pour nous faire entendre que les derniers événements étaient bien de nature à lui rappeler le vieux. Ne vous laissez pas abattre! du courage! un petit effort, et vous verrez que ça ira tout naturellement beaucoup mieux après.

– Jamais pour moi, Daniel, repartit mistress Gummidge; la seule chose qui puisse me venir tout naturellement, c'est de rester isolée et désolée.

– Non, non, dit M. Peggotty d'un ton consolant.

– Si, si, Daniel, dit mistress Gummidge; je ne suis pas faite pour vivre avec des gens qui font des héritages. J'ai eu trop de malheurs, je ferai bien de vous débarrasser de moi.

– Et comment pourrais-je dépenser mon argent sans vous? dit M. Peggotty d'un ton de sérieuse remontrance. Qu'est-ce que vous dites donc? est-ce que je n'ai pas besoin de vous maintenant plus que jamais?

– C'est cela, je le savais bien qu'on n'avait pas besoin de moi auparavant, s'écria mistress Gummidge avec l'accent le plus lamentable; et maintenant on ne se gêne pas pour me le dire. Comment pouvais-je me flatter qu'on eût besoin de moi, une pauvre femme isolée et désolée, et qui ne fait que vous porter malheur!»

M. Peggotty avait l'air de s'en vouloir beaucoup à lui-même d'avoir dit quelque chose qui pût prendre un sens si cruel, mais Peggotty l'empêcha de répondre, en le tirant par la manche et en hochant la tête. Après avoir regardé un moment mistress Gummidge avec une profonde anxiété, il reporta ses yeux sur la vieille horloge, se leva, moucha la chandelle, et la plaça sur la fenêtre.

«Là! dit M. Peggotty d'un ton satisfait; voilà ce que c'est, mistress Gummidge!» Mistress Gummidge poussa un petit gémissement, «Nous voilà éclairés comme à l'ordinaire! Vous vous demandez ce que je fais là, monsieur. Eh bien! c'est pour notre petite Émilie. Voyez-vous, il ne fait pas clair sur le chemin,

et ce n'est pas gai quand il fait noir; aussi, quand je suis à la maison vers l'heure de son retour; je mets la lumière à la fenêtre, et cela sert à deux choses. D'abord, dit M. Peggotty en se penchant vers moi tout joyeux; elle se dit: «Voilà la maison,» qu'elle se dit; et aussi: «Mon oncle est là,» qu'elle se dit, car si je n'y suis pas, il n'y a pas de lumière non plus.

– Que vous êtes enfant! dit Peggotty, qui lui en savait bien bon gré tout de même.

– Eh bien! dit M. Peggotty en se tenant les jambes un peu écartées, et en promenant dessus ses mains, de l'air de la plus profonde satisfaction, tout en regardant alternativement le feu et nous; je n'en sais trop rien. Pas au physique, vous voyez bien.

– Pas exactement, dit Peggotty.

– Non, dit M. Peggotty en riant, pas au physique; mais en y réfléchissant bien, voyez-vous... je m'en moque pas mal. Je vais vous dire: quand je regarde autour de moi dans cette jolie petite maison de notre Émilie... je veux bien que la crique me croque, dit M. Peggotty avec un élan d'enthousiasme (voilà! je ne peux pas en dire davantage), s'il ne me semble pas que les plus petits objets soient, pour ainsi dire, une partie d'elle-même; je les prends, puis je les pose, et je les touche aussi délicatement que si je touchais notre Émilie, c'est la même chose pour ses petits chapeaux et ses petites affaires. Je ne pourrais pas voir brusquer quelque chose qui lui appartiendrait pour tout au monde. Voilà comme je suis enfant, si vous voulez, sous la forme d'un gros hérisson de mer!» dit M. Peggotty en quittant son air sérieux,

pour partir d'un éclat de rire retentissant.

Peggotty rit avec moi, seulement un peu moins haut.

«Je suppose que cela vient, voyez-vous, dit M. Peggotty d'un air radieux, en se frottant toujours les jambes, de ce que j'ai tant joué avec elle, en faisant semblant d'être des Turcs et des Français, et des requins, et toutes sortes d'étrangers, oui-da, et même des lions et des baleines et je ne sais quoi, quand elle n'était pas plus haute que mon genou. C'est comme ça que c'est venu, vous savez. Vous voyez bien cette chandelle, n'est-ce pas? dit M. Peggotty qui riait en la montrant, eh bien! je suis bien sûr que quand elle sera mariée et partie, je mettrai cette chandelle-là tout comme à présent. Je suis bien sûr que, quand je serai ici le soir (et où irais-je vivre, je vous le demande, quelque fortune qui m'arrive?), quand elle ne sera pas ici, ou que je ne serai pas là-bas, je mettrai la chandelle à la fenêtre, et que je resterai près du feu à faire semblant de l'attendre comme je l'attends maintenant. Voilà comme je suis un enfant, dit M. Peggotty avec un nouvel éclat de rire, sous la forme d'un hérisson de mer! Voyez-vous, dans ce moment-ci, quand je vois briller la chandelle, je me dis: «Elle la voit; voilà Émilie qui vient!» Voilà comme je suis un enfant, sous la forme d'un hérisson de mer! Je ne me trompe pas après tout, dit M. Peggotty, en s'arrêtant au milieu de son éclat de rire, et en frappant des mains, car la voilà!» Mais non; c'était Ham tout seul. Il fallait que la pluie eût bien augmenté depuis que j'étais rentré, car il portait un grand chapeau de toile cirée, abaissé sur ses yeux.

«Où est Émilie?» dit M. Peggotty.

Ham fit un signe de tête comme pour indiquer qu'elle était à la porte. M. Peggotty ôta la chandelle de la fenêtre, la moucha, la remit sur la table, et se mit à arranger le feu, pendant que Ham, qui n'avait pas bougé, me dit:

«Monsieur David, voulez-vous venir dehors une minute, pour voir ce qu'Émilie et moi nous avons à vous montrer.»

Nous sortîmes. Quand je passai près de lui auprès de la porte, je vis avec autant d'étonnement que d'effroi qu'il était d'une pâleur mortelle. Il me poussa précipitamment dehors, et referma la porte sur nous, sur nous deux seulement.

«Ham, qu'y a-t-il donc!

– Monsieur David!..» Oh! pauvre coeur brisé, comme il pleurait amèrement!

J'étais paralysé à la vue d'une telle douleur. Je ne savais plus que penser ou craindre: je ne savais que le regarder.

«Ham, mon pauvre garçon, mon ami! Au nom du ciel, dites-moi ce qui est arrivé!

– Ma bien-aimée, monsieur David, mon orgueil et mon espérance, elle pour qui j'aurais voulu donner ma vie, pour qui je la donnerais encore, elle est partie!

– Partie?

– Émilie s'est enfuie: et comment? vous pouvez en juger, monsieur David, en me voyant demander à Dieu, Dieu de bonté et de miséricorde, de la faire mourir, elle que j'aime par-dessus tout, plutôt que de la laisser se déshonorer et se perdre!»

Le souvenir du regard qu'il jeta vers le ciel chargé de nuages, du tremblement de ses mains jointes, de l'angoisse qu'exprimait toute sa personne, reste encore à l'heure qu'il est uni dans mon esprit avec celui de la plage déserte, théâtre de ce drame cruel dont il est le seul personnage, et qui n'a d'autre témoin que la nuit.

«Vous êtes un savant, dit-il précipitamment. Vous savez ce qu'il y a de mieux à faire. Comment m'y prendre pour annoncer cela à son onde, monsieur David?»

Je vis la porte s'ébranler, et je fis instinctivement un mouvement pour tenir le loquet à l'extérieur, afin de gagner un moment de répit. Il était trop tard. M. Peggotty sortit la tête, et je n'oublierai jamais le changement qui se fit dans ses traits en nous voyant, quand je vivrais cinq cents ans.

Je me rappelle un gémissement et un grand cri; les femmes l'entourent, nous sommes tous debout dans la chambre, moi, tenant à la main un papier que Ham venait de me donner, M. Peggotty avec son gilet entr'ouvert, les cheveux en désordre, le visage et les lèvres très-pâles; le sang ruisselle sur sa poitrine, sans doute il avait jailli de sa bouche; lui, il me regarde fixement.

«Lisez, monsieur, dit-il d'une voix basse et tremblante, lentement, s'il vous plaît, que je tâche de comprendre.»

Au milieu d'un silence de mort, je lus une lettre effacée par les larmes; elle disait:

«Quand vous recevrez ceci, vous qui m'aimez infiniment plus que je ne l'ai jamais mérité, même quand mon coeur était innocent, je serai bien loin.»

«Je serai bien loin, répéta-t-il lentement. Arrêtez. Émilie sera bien loin: Après?

«Quand je quitterai ma chère demeure, ... ma chère demeure... oh oui! ma chère demeure... demain matin.»

La lettre était datée de la veille au soir.

«Ce sera pour ne plus jamais revenir, à moins qu'il ne me ramène après avoir fait de moi une dame. Vous trouverez cette lettre le soir de mon départ, bien des heures après, au moment où vous deviez me revoir. Oh! si vous saviez combien mon coeur est déchiré! Si vous-même, vous surtout avec qui j'ai tant de torts, et qui ne pourrez jamais me pardonner, si vous saviez seulement ce que je souffre! Mais je suis trop coupable pour vous parler de moi! Oh! oui, consolez-vous par la pensée que je suis bien coupable. Oh! par pitié, dites à mon oncle, que je ne l'ai jamais aimé la moitié autant qu'à présent. Oh! ne vous souvenez pas de toutes les bontés et de l'affection que vous avez tous eues pour moi; ne vous rappelez pas que nous devons nous marier, tâchez plutôt de vous persuader que je suis morte quand j'étais toute petite, et qu'on m'a enterrée quelque part. Que le ciel dont je ne suis plus digne d'invoquer la pitié pour moi-même ait pitié de mon oncle! Dites-lui que je ne l'ai jamais aimé la moitié autant qu'à ce moment! Consolez-le. Aimez quelque honnête fille qui soit pour mon oncle ce que j'étais autrefois, qui soit digne de vous, qui vous soit fidèle; c'est bien assez de ma honte pour vous désespérer. Que Dieu vous bénisse tous! Je le prierai souvent pour vous tous, à genoux. Si l'on ne me ramène pas dame, et que

je ne puisse plus prier pour moi-même, je prierai pour vous tous. Mes dernières tendresses pour mon oncle! Mes dernières larmes et mes derniers remerciements pour mon oncle!»

C'était tout.

Il resta longtemps à me regarder encore, quand j'eus fini. Enfin, je m'aventurai à lui prendre la main et à le conjurer, de mon mieux, d'essayer de recouvrer quelque empire sur lui-même. «Merci, monsieur, merci!» répondait-il, mais sans bouger.

Ham lui parla: et M. Peggotty n'était pas insensible à sa douleur, car il lui serra la main de toutes ses forces, mais c'était tout: il restait dans la même attitude, et personne n'osait le déranger.

Enfin, lentement, il détourna les yeux de dessus mon visage, comme s'il sortait d'une vision, et il les promena autour de la chambre, puis il dit à voix basse:

«Qui est-ce? je veux savoir son nom.»

Ham me regarda. Je me sentis aussitôt frappé d'un coup qui me fit reculer.

«Vous soupçonnez quelqu'un, dit M. Peggotty, qui est-ce?

– Monsieur David! dit Ham d'un ton suppliant, sortez un moment, et laissez-moi lui dire ce que j'ai à lui dire. Vous, il ne faut pas que vous l'entendiez, monsieur.»

Je sentis de nouveau le même coup; je me laissai tomber sur une chaise, j'essayai d'articuler une réponse, mais ma langue était glacée et mes yeux troubles.

«Je veux savoir son nom! répéta-t-il.

– Depuis quelque temps, balbutia Ham, il y a un domestique qui est venu quelquefois rôder par ici. Il y a aussi un monsieur: ils s'entendaient ensemble.»

M. Peggotty restait toujours immobile, mais il regardait Ham.

«Le domestique, continua Ham, a été vu hier soir avec... avec notre pauvre fille. Il était caché dans le voisinage depuis huit jours au moins. On croyait qu'il était parti, mais il était caché seulement. Ne restez pas ici, monsieur David, ne restez pas!»

Je sentis Peggotty passer son bras autour de mon cou pour m'entraîner, mais je n'aurais pu bouger quand la maison aurait dû me tomber sur les épaules.

«On a vu une voiture inconnue avec des chevaux de poste, ce matin presque avant le jour, sur la route de Norwich, reprit Ham. Le domestique y alla, il revint, il retourna. Quand il y retourna, Émilie était avec lui. L'autre était dans la voiture. C'est lui!

– Au nom de Dieu, dit M. Peggotty en reculant et en étendant la main pour repousser une pensée qu'il craignait de s'avouer à lui-même, ne me dites pas que son nom est Steerforth!

– Monsieur David, s'écria Ham d'une voix brisée, ce n'est pas votre faute... et je suis bien loin de vous en accuser, mais... son nom est Steerforth, et c'est un grand misérable!»

M. Peggotty ne poussa pas un cri, ne versa pas une larme, ne fit pas un mouvement, mais bientôt il eut l'air de se réveiller tout d'un coup, et se mit à décrocher son gros manteau qui était suspendu dans un coin.

«Aidez-moi un peu. Je suis tout brisé, et je ne puis en venir à bout, dit-il avec impatience. Aidez-moi donc! Bien! ajouta-t-il, quand on lui eut donné un coup de main. Maintenant passez-moi mon chapeau!»

Ham lui demanda où il allait.

«Je vais chercher ma nièce. Je vais chercher mon Émilie. Je vais d'abord couler à fond ce bateau-là où je l'aurais noyé, *oui*, vrai comme je suis en vie, si j'avais pu me douter de ce qu'il méditait. Quand il était assis en face de moi, dit-il d'un air égaré en étendant le poing fermé, quand il était assis en face de moi, que la foudre m'écrase, si je ne l'aurais pas noyé, et si je n'aurais pas cru bien faire! Je vais chercher ma nièce.

– Où? s'écria Ham, en se plaçant devant la porte.

– N'importe où! Je vais chercher ma nièce à travers le monde. Je vais trouver ma pauvre nièce dans sa honte, et la ramener avec moi. Qu'on ne m'arrête pas! Je vous dis que je vais chercher ma nièce.

– Non, non, cria mistress Gummidge qui vint se placer entre eux, dans un accès de douleur! non, non, Daniel! pas dans l'état où vous êtes! Vous irez la chercher bientôt, mon pauvre Daniel, et ce sera trop juste, mais pas maintenant! Asseyez-vous et pardonnez-moi de vous avoir si souvent tourmenté, Daniel... (qu'est-ce que c'est que mes chagrins auprès de celui-ci?) et parlons du temps où elle est devenue orpheline et Ham orphelin, quand j'étais une pauvre veuve, et que vous m'aviez recueillie. Cela calmera votre pauvre cœur, Daniel, dit-elle, en appuyant sa

tête sur l'épaule de M. Peggotty, et vous supporterez mieux votre douleur, car vous connaissez la promesse, Daniel: «Ce que vous aurez fait à l'un des plus petits de mes frères, vous me l'aurez fait à moi-même,» et cela ne peut manquer d'être accompli sous ce toit qui nous a servi d'abri depuis tant, tant d'années!»

Il était devenu maintenant presque insensible en apparence, et quand je l'entendis pleurer, au lieu de me mettre à genoux comme j'en avais l'envie, pour lui demander pardon de la douleur que je leur avais causée, et pour maudire Steerforth, je fis mieux: je donnais à mon coeur oppressé le même soulagement et je pleurai avec eux.

CHAPITRE II

Commencement d'un long voyage

Je suppose que ce qui m'est naturel est naturel à beaucoup d'autres, c'est pourquoi je ne crains pas de dire que je n'ai jamais plus aimé Steerforth qu'au moment même où les liens qui nous unissaient furent rompus. Dans l'amère angoisse que me causa la découverte de son crime, je me rappelai plus nettement toutes ses brillantes qualités, j'appréciai plus vivement tout ce qu'il avait de bon, je rendis plus complètement justice à toutes les facultés qui auraient pu faire de lui un homme d'une noble nature et d'une grande distinction, que je ne l'avais jamais fait dans toute l'ardeur de mon dévouement passé; il m'était impossible de ne pas sentir profondément la part involontaire que j'avais eue dans la souillure qu'il avait laissée dans une famille honnête, et cependant, je crois que, si je m'étais trouvé alors face à face avec lui, je n'aurais pas eu la force de lui adresser un seul reproche. Je l'aurais encore tant aimé, quoique mes yeux fussent dessillés; j'aurais conservé un souvenir si tendre de mon affection pour lui, que j'aurais été, je le crains, faible comme un enfant qui ne sait que pleurer et oublier; mais, par exemple, il n'y avait plus à penser désormais à une réconciliation entre nous. C'est une pensée que je n'eus jamais. Je sentais, comme il l'avait senti lui-même, que tout était fini de lui à moi. Je n'ai jamais su quel souvenir il

avait conservé de moi; peut-être n'était-ce qu'un de ces souvenirs légers qu'il est facile d'écarter, mais moi, je me souvenais de lui comme d'un ami bien-aimé que j'avais perdu par la mort.

Oui, Steerforth, depuis que vous avez disparu de la scène de ce pauvre récit, je ne dis pas que ma douleur ne portera pas involontairement témoignage contre vous devant le trône du jugement dernier, mais n'ayez pas peur que ma colère ou mes reproches accusateurs vous y poursuivent d'eux-mêmes.

La nouvelle de ce qui venait d'arriver se répandit bientôt dans la ville, et en passant dans les rues, le lendemain matin, j'entendais les habitants en parler devant leurs portes. Il y avait beaucoup de gens qui se montraient sévères pour elle; d'autres l'étaient plutôt pour lui, mais il n'y avait qu'une voix sur le compte de son père adoptif et de son fiancé. Tout le monde, dans tous les rangs, témoignait pour leur douleur un respect plein d'égards et de délicatesse. Les marins se tinrent à l'écart quand ils les virent tous deux marcher lentement sur la plage de grand matin, et formèrent des groupes où l'on ne parlait d'eux que pour les plaindre.

Je les trouvai sur la plage près de la mer. Il m'eût été facile de voir qu'ils n'avaient pas fermé l'oeil, quand même Peggotty ne m'aurait pas dit que le grand jour les avait surpris assis encore là où je les avais laissés la veille. Ils avaient l'air accablé, et il me sembla que cette seule nuit avait courbé la tête de M. Peggotty plus que toutes les années pendant lesquelles je l'avais connu. Mais ils étaient tous deux graves et calmes comme la mer elle-

même, qui se déroulait à nos yeux sans une seule vague sous un ciel sombre, quoique des gonflements soudains montrassent bien qu'elle respirait dans son repos, et qu'une bande de lumière qui l'illuminait à l'horizon fût deviner par derrière la présence du soleil, invisible encore sous les nuages.

«Nous avons longuement parlé, monsieur, me dit Peggotty après que nous eûmes fait, tous les trois, quelques tours sur le sable au milieu d'un silence général, de ce que nous devons et de ce que nous ne devons pas faire. Mais nous sommes fixés maintenant.»

Je jetai, par hasard, un regard sur Ham. En ce moment il regardait la lueur qui éclairait la mer dans le lointain, et, quoique son visage ne fût pas animé par la colère et que je ne pusse y lire, autant qu'il m'en souvient, qu'une expression de résolution sombre, il me vint dans l'esprit la terrible pensée que s'il rencontrait jamais Steerforth, il le tuerait.

«Mon devoir ici est accompli, monsieur, dit Peggotty. Je vais chercher ma...» Il s'arrêta, puis il reprit d'une voix plus ferme: «Je vais la chercher. C'est mon devoir à tout jamais.»

Il secoua la tête quand je lui demandai où il la chercherait, et me demanda si je partais pour Londres le lendemain. Je lui dis que, si je n'étais pas parti le jour même, c'était de peur de manquer l'occasion de lui rendre quelque service, mais que j'étais prêt à partir quand il voudrait.

«Je partirai avec vous demain, monsieur, dit-il, si cela vous convient.»

Nous fîmes de nouveau quelques pas en silence.

«Ham continuera à travailler ici, reprit-il au bout d'un moment, et il ira vivre chez ma soeur. Le vieux bateau...

– Est-ce que vous abandonnerez le vieux bateau, M. Peggotty? demandai-je doucement.

– Ma place n'est plus là, M. David, répondit-il, et si jamais un bateau a fait naufrage depuis le temps où les ténèbres étaient sur la surface de l'abîme, c'est celui-là. Mais, non, monsieur; non, je ne veux pas qu'il soit abandonné, bien loin de là.»

Nous marchâmes encore en silence, puis il reprit:

«Ce que je désire, monsieur, c'est qu'il soit toujours, nuit et jour, hiver comme été, tel qu'elle l'a toujours connu, depuis la première fois qu'elle l'a vu. Si jamais ses pas errants se dirigeaient de ce côté, je ne voudrais pas que son ancienne demeure semblât la repousser; je voudrais qu'elle l'invitât, au contraire, à s'approcher peut-être de la vieille fenêtre, comme un revenant, pour regarder, à travers le vent et la pluie, son petit coin près du feu. Alors, M. David, peut-être qu'en voyant là mistress Gummidge toute seule, elle prendrait courage et s'y glisserait en tremblant; peut-être se laisserait-elle coucher dans son ancien petit lit et reposerait-elle sa tête fatiguée, là où elle s'endormait jadis si gaiement.»

Je ne pus lui répondre, malgré tous mes efforts.

«Tous les soirs, continua M. Peggotty, à la tombée de la nuit, la chandelle sera placée comme à l'ordinaire à la fenêtre, afin que, s'il lui arrivait un jour de la voir, elle croie aussi l'entendre

l'appeler doucement: «Reviens, mon enfant, reviens!» Si jamais on frappe à la porte de votre tante, le soir, Ham, surtout si on frappe doucement, n'allez pas ouvrir vous-même. Que ce soit elle, et non pas vous, qui voie d'abord ma pauvre enfant!»

Il fit quelques pas et marcha devant nous un moment. Durant cet intervalle, je jetai encore les yeux sur Ham et voyant la même expression sur son visage, avec son regard toujours fixé sur la lueur lointaine, je lui touchai le bras.

Je l'appelai deux fois par son nom, comme si j'eusse voulu réveiller un homme endormi, sans qu'il fût seulement attention à moi. Quand je lui demandai enfin à quoi il pensait, il me répondit:

«À ce que j'ai devant moi, M. David, et par delà.

– À la vie qui s'ouvre devant vous, vous voulez dire?»

Il m'avait vaguement montré la mer.

«Oui, M. David. Je ne sais pas bien ce que c'est, mais il me semble... que c'est tout là-bas que viendra la fin.» Et il me regardait comme un homme qui se réveille, mais avec le même air résolu.

«La fin de quoi? demandai-je en sentant renaître mes craintes.

– Je ne sais pas, dit-il d'un air pensif. Je me rappelais que c'est ici que tout a commencé et... naturellement je pensais que c'est ici que tout doit finir. Mais n'en parlons plus, M. David, ajouta-t-il en répondant, je pense, à mon regard, n'ayez pas peur: c'est que, voyez-vous, je suis si barbouillé, il me semble que je ne sais pas...» et, en effet, il ne savait pas où il en était et son esprit était

dans la plus grande confusion.

M. Peggotty s'arrêta pour nous laisser le temps de le rejoindre et nous en restâmes là; mais le souvenir de mes premières craintes me revint plus d'une fois, jusqu'au jour où l'inexorable fin arriva au temps marqué.

Nous nous étions insensiblement rapprochés du vieux bateau. Nous entrâmes: mistress Gummidge, au lieu de se lamenter dans son coin accoutumé, était tout occupée de préparer le déjeuner. Elle prit le chapeau de M. Peggotty, et lui approcha une chaise en lui parlant avec tant de douceur et de bon sens que je ne la reconnaissais plus.

«Allons, Daniel, mon brave homme, disait-elle, il faut manger et boire pour conserver vos forces, sans cela vous ne pourriez rien faire. Allons, un petit effort de courage, mon brave homme, et si je vous gêne avec mon caquet, vous n'avez qu'à le dire, Daniel, et ce sera fini.»

Quand elle nous eut tous servis, elle se retira près de la fenêtre, pour s'occuper activement de réparer des chemises et d'autres hardes appartenant à M. Peggotty, qu'elle pliait ensuite avec soin pour les emballer dans un vieux sac de toile cirée, comme ceux que portent les matelots. Pendant ce temps, elle continuait à parler toujours aussi doucement.

«En tout temps et en toutes saisons, vous savez, Daniel, disait mistress Gummidge, je serai toujours ici, et tout restera comme vous le désirez. Je ne suis pas bien savante, mais je vous écrirai de temps en temps quand vous serez parti, et j'enverrai mes lettres

à M. David. Peut-être que vous m'écrirez aussi quelquefois, Daniel, pour me dire comment vous vous trouvez à voyager tout seul dans vos tristes recherches.

– J'ai peur que vous ne vous trouviez bien isolée, dit M. Peggotty.

– Non, non, Daniel, répliqua-t-elle; il n'y a pas de danger, ne vous inquiétez pas de moi, j'aurai bien assez à faire de tenir les êtres en ordres (mistress Gummidge voulait parler de la maison) pour votre retour, de tenir les êtres en ordre pour ceux qui pourraient revenir, Daniel. Quand il fera beau, je m'assoierai à la porte comme j'en avais l'habitude. Si quelqu'un venait, il pourrait voir de loin la vieille veuve, la fidèle gardienne du logis.»

Quel changement chez mistress Gummidge, et en si peu de temps! C'était une autre personne. Elle était si dévouée, elle comprenait si vite ce qu'il était bon de dire et ce qu'il valait mieux taire, elle pensait si peu à elle-même et elle était si occupée du chagrin de ceux qui l'entouraient, que je la regardais faire avec une sorte de vénération. Que d'ouvrage elle fit ce jour-là! Il y avait sur la plage une quantité d'objets qu'il fallait renfermer sous le hangar, comme des voiles, des filets, des rames, des cordages, des vergues, des pots pour les homards, des sacs de sable pour le lest et bien d'autres choses, et quoique le secours ne manquât pas et qu'il n'y eût pas sur la plage une paire de mains qui ne fût disposée à travailler de toutes ses forces pour M. Peggotty, trop heureuse de se faire plaisir en lui rendant service, elle persista, pendant toute la journée, à traîner des fardeaux

infiniment au-dessus de ses forces, et à courir de çà et de là pour faire une foule de choses inutiles. Point de ses lamentations ordinaires sur ses malheurs qu'elle semblait avoir complètement oubliés. Elle affecta tout le jour une sérénité tranquille, malgré sa vive et bonne sympathie, et ce n'était pas ce qu'il y avait de moins étonnant dans le changement qui s'était opéré en elle. De mauvaise humeur, il n'en était pas question. Je ne remarquai même pas que sa voix tremblât uns fois, ou qu'une larme tombât de ses yeux pendant tout le jour; seulement, le soir, à la tombée de la nuit, quand elle resta seule avec M. Peggotty, et qu'il s'était endormi définitivement, elle fondit en larmes et elle essaya en vain de réprimer ses sanglots. Alors, me menant près de la porte:

«Que Dieu vous bénisse, M. David! me dit-elle, et soyez toujours un ami pour lui, le pauvre cher homme!»

Puis elle courut hors de la maison pour se laver les yeux, avant d'aller se rasseoir près de lui, pour qu'il la trouvât tranquillement à l'ouvrage en se réveillant. En un mot, lorsque je les quittai, le soir, elle était l'appui et le soutien de M. Peggotty dans son affliction, et je ne pouvais me lasser de méditer sur la leçon que mistress Gummidge m'avait donnée et sur le nouveau côté du coeur humain qu'elle venait de me faire voir.

Il était environ neuf heures et demie, lorsqu'en me promenant tristement par la ville, je m'arrêtai à la porte de M. Omer. Sa fille me dit que son père avait été si affligé de ce qui était arrivé, qu'il en avait été tout le jour morne et abattu, et qu'il s'était même couché sans fumer sa pipe.

«C'est une fille perfide, un mauvais coeur, dit mistress Joram; elle n'a jamais valu rien de bon, non, jamais!

– Ne dites pas cela, répliquai-je, vous ne le pensez pas.

– Si, je le pense! dit mistress Joram avec colère.

– Non, non,» lui dis-je.

Mistress Joram hocha la tête en essayant de prendre un air dur et sévère, mais elle ne put triompher de son émotion et se mit à pleurer. J'étais jeune, il est vrai, mais cette sympathie me donna très-bonne opinion d'elle, et il me sembla qu'en sa qualité de femme et de mère irréprochable, cela lui allait très-bien.

«Que deviendra-t-elle? disait Minnie en sanglotant. Où ira-t-elle? que deviendra-t-elle? Oh! comment a-t-elle pu être si cruelle envers elle-même et envers lui?»

Je me rappelais le temps où Minnie était une jeune et jolie fille, et j'étais bien aise de voir qu'elle s'en souvenait aussi avec tant d'émotion.

«Ma petite Minnie vient seulement de s'endormir, dit mistress Joram. Même en dormant, elle appelle Émilie. Toute la journée, ma petite Minnie l'a demandée en pleurant, et elle voulait toujours savoir si Émilie était méchante. Que voulez-vous que je lui dise, quand le dernier soir qu'Émilie a passé ici, elle a détaché un ruban de son cou et qu'elle a mis sa tête sur l'oreiller, à côté de la petite, jusqu'à ce qu'elle dormit profondément. Le ruban est à l'heure qu'il est autour du cou de ma petite Minnie. Peut-être cela ne devrait-il pas être, mais que voulez-vous que je fasse? Émilie est bien mauvaise, mais elles s'aimaient tant! Et puis, cette enfant

n'a pas de connaissance.»

Mistress Joram était si triste que son mari sortit de sa chambre pour venir la consoler. Je les laissai ensemble, et je repris le chemin de la maison de Peggotty, plus mélancolique, s'il était possible, que je ne l'avais encore été.

Cette bonne créature (je veux parler de Peggotty), sans songer à sa fatigue, à ses inquiétudes récentes, à tant de nuits sans sommeil, était restée chez son frère pour ne plus le quitter qu'au moment du départ. Il n'y avait dans la maison avec moi qu'une vieille femme, chargée du soin du ménage depuis quelques semaines, lorsque Peggotty ne pouvait pas s'en occuper. Comme je n'avais aucun besoin de ses services, je l'envoyai se coucher à sa grande satisfaction, et je m'assis devant le feu de la cuisine pour réfléchir un peu à tout ce qui venait de se passer.

Je confondais les derniers événements avec la mort de M. Barkis, et je voyais la mer qui se retirait dans le lointain; je me rappelais le regard étrange que Ham avait jeté sur l'horizon, quand je fus tiré de mes rêveries par un coup frappé dehors. Il y avait un marteau à la porte, mais ce n'était pas un coup de marteau: c'était une main qui avait frappé, tout en bas, comme si c'était un enfant qui voulût se faire ouvrir.

Je mis plus d'empressement à courir à la porte que si c'était le coup de marteau d'un valet de pied chez un personnage de distinction; j'ouvris, et je ne vis d'abord, à mon grand étonnement, qu'un immense parapluie qui semblait marcher tout seul. Mais je découvris bientôt sous son ombre miss Mowcher.

Je n'aurais pas été disposé à recevoir avec beaucoup de bienveillance cette petite créature, si, au moment où elle détourna son parapluie qu'elle ne pouvait venir à bout de fermer malgré les plus grands efforts, j'avais retrouvé sur sa figure cette expression «folichonne» qui m'avait fait une si grande impression lors de notre première et dernière entrevue. Mais, lorsqu'elle tourna son visage vers le mien, elle avait un air si pénétré, et quand je la débarrassai de son parapluie (dont le volume eût été incommode, même pour le *Géant irlandais*), elle tendit ses petites mains avec une expression de douleur si vive, que je me sentis quelque sympathie pour elle.

«Miss Mowcher! lui dis-je après avoir regardé à droite et à gauche dans la rue déserte sans savoir ce que j'y cherchais, comment vous trouvez-vous ici? Qu'est-ce que vous avez?»

Elle me fit signe avec son petit bras de fermer son parapluie, et passant précipitamment à côté de moi, elle entra dans la cuisine. Je fermai la porte; je la suivis, le parapluie à la main, et je la trouvai assise sur un coin du garde-cendres, tout près des chenets et des deux barres de fer destinées à recevoir les assiettes, à l'ombre du coquemar, se balançant en avant et en arrière, et pressant ses genoux avec ses mains comme quelqu'un qui souffre.

Un peu inquiet de recevoir cette visite inopportune, et de me trouver seul spectateur de ces étranges gesticulations, je m'écriai de nouveau: «Miss Mowcher, qu'est-ce que vous avez? Êtes-vous malade?»

– Mon cher enfant, répliqua miss Mowcher en pressant ses

deux mains sur son coeur, je suis malade là, très-malade; quand je pense à ce qui est arrivé, et que j'aurais pu le savoir, l'empêcher peut-être, si je n'avais pas été folle et étourdie comme je le suis!»

Et son grand chapeau, si mal approprié à sa taille de naine, se balançait en avant et en arrière, suivant les mouvements de son petit corps, faisant danser à l'unisson derrière elle, sur la muraille, l'ombre d'un chapeau de géant.

«Je suis étonné, commençai-je à dire, de vous voir si sérieusement troublée...» Mais elle m'interrompit.

«Oui, dit-elle, c'est toujours comme ça. Tous les jeunes gens inconsiderés qui ont eu le bonheur d'arriver à leur pleine croissance, ça s'étonne toujours de trouver quelques sentiments chez une petite créature comme moi. Je ne suis pour eux qu'un jouet dont ils s'amuse, pour le jeter de côté quand ils en sont las; ça s' imagine que je n'ai pas plus de sensibilité qu'un cheval de bois ou un soldat de plomb. Oui, oui, c'est comme ça, et ce n'est pas d'aujourd'hui.

– Je ne peux parler que pour moi, lui dis-je, mais je vous assure que je ne suis pas comme cela. Peut-être n'aurais-je pas dû me montrer étonné de vous voir dans cet état, puisque je vous connais à peine. Excusez-moi: je vous ai dit cela sans intention.

– Que voulez-vous que je fasse? répliqua la petite femme en se tenant debout et en levant les bras pour se faire voir. Voyez: mon père était tout comme moi, mon frère est de même, ma soeur aussi. Je travaille pour mon frère et ma soeur depuis bien des années... sans relâche, monsieur Copperfield, tout le jour. Il faut

vivre. Je ne fais de mal à personne. S'il y a des gens assez cruels pour me tourner légèrement en plaisanterie, que voulez-vous que je fasse? Il faut bien que je fasse comme eux; et voilà comme j'en suis venue à me moquer de moi-même, de mes rieurs et de toutes choses. Je vous le demande, à qui la faute? Ce n'est pas la mienne, toujours!»

Non, non, je voyais bien que ce n'était pas la faute de miss Mowcher.

«Si j'avais laissé voir à votre perfide ami que, pour être naine, je n'en avais pas moins un cœur comme une autre, continuait-elle en secouant la tête d'un air de reproche, croyez-vous qu'il m'eût jamais montré le moindre intérêt? Si la petite Mowcher (qui ne s'est pourtant pas faite elle-même, monsieur) s'était adressée à lui ou à quelqu'un de ses semblables au nom de ses malheurs, croyez-vous que l'on eût seulement écouté sa petite voix? La petite Mowcher n'en avait pas moins besoin de vivre, quand elle eût été la plus sotte et la plus grognon des naines, mais elle n'y eût pas réussi, oh! non. Elle se serait essoufflée à demander une tartine de pain et de beurre, qu'on l'aurait bien laissée là mourir de faim, car enfin elle ne peut pourtant pas se nourrir de l'air du temps!»

Miss Mowcher s'assit de nouveau sur le garde-cendres, tira son mouchoir et s'essuya les yeux.

«Allez! vous devez plutôt me féliciter, si vous avez le cœur bon, comme je le crois, dit-elle, d'avoir eu le courage, dans ce que je suis, de supporter tout cela gaiement. Je me félicite moi-

même, en tout cas, de pouvoir faire mon petit bonhomme de chemin dans le monde sans rien devoir à personne, sans avoir à rendre autre chose pour le pain qu'on me jette en passant, par sottise ou par vanité, que quelques folies en échange. Si je ne passe pas ma vie à me lamenter de tout ce qui me manque, c'est tant mieux pour moi, et cela ne fait de tort à personne. S'il faut que je serve de jouet à vous autres géants, au moins traitez votre jouet doucement.»

Miss Mowcher remit son mouchoir dans sa poche, et poursuivit en me regardant fixement:

«Je vous ai vu dans la rue tout à l'heure. Vous comprenez qu'il m'est impossible de marcher aussi vite que vous: j'ai les jambes trop petites et l'haleine trop courte, et je n'ai pas pu vous rejoindre; mais je devinais où vous alliez et je vous ai suivi. Je suis déjà venue ici aujourd'hui, mais la bonne femme n'était pas chez elle.

– Est-ce que vous la connaissez? demandai-je.

– J'ai entendu parler d'elle, répliqua-t-elle, chez Omer et Joram. J'étais chez eux ce matin à sept heures. Vous souvenez-vous de ce que Steerforth me dit de cette malheureuse fille le jour où je vous ai vus tous les deux à l'hôtel?»

Le grand chapeau sur la tête de miss Mowcher, et le chapeau plus grand encore qui se dessinait sur la muraille, recommencèrent à se dandiner quand elle me fit cette question.

Je lui répondis que je me rappelais très-bien ce qu'elle voulait dire, et que j'y avais pensé plusieurs fois dans la journée.

«Que le père du mensonge le confonde! dit la petite personne en élevant le doigt entre ses yeux étincelants et moi, et qu'il confonde dix fois plus encore ce misérable domestique! Mais je croyais que c'était vous qui aviez pour elle une passion de vieille date.

– Moi? répétais-je.

– Enfant que vous êtes! Au nom de la mauvaise fortune la plus aveugle, s'écria miss Mowcher, en se tordant les mains avec impatience et en s'agitant de long en large sur le garde-cendres, pourquoi aussi faisiez-vous tant son éloge, en rougissant et d'un air si troublé?»

Je ne pouvais me dissimuler qu'elle disait vrai, quoiqu'elle eût mal interprété mon émotion.

«Comment pouvais-je le savoir? dit miss Mowcher en tirant de nouveau son mouchoir et en frappant du pied chaque fois qu'elle s'essuyait les yeux des deux mains. Je voyais bien qu'il vous tourmentait et vous cajolait tour à tour; et, pendant ce temps-là, vous étiez comme de la cire molle entre ses mains; je le voyais bien aussi. Il n'y avait pas une minute que j'avais quitté la chambre quand son domestique me dit que le jeune innocent (c'est ainsi qu'il vous appelait, et vous, vous pouvez bien l'appeler le vieux coquin tant que vous voudrez, sans lui faire tort) avait jeté son dévolu sur elle, et qu'elle avait aussi la tête perdue d'amour pour vous; mais que son maître était décidé à ce que cela n'eût pas de mauvaises suites, plus par affection pour vous que par pitié pour elle, et que c'était dans ce but qu'ils étaient

à Yarmouth. Comment ne pas le croire? J'avais vu Steerforth vous câliner et vous flatter en faisant l'éloge de cette jeune fille. C'était vous qui aviez parlé d'elle le premier. Vous aviez avoué qu'il y avait longtemps que vous l'aviez appréciée. Vous aviez chaud et froid, vous rougissiez et vous pâlisiez quand je vous parlais d'elle. Que vouliez-vous que je pusse croire, si ce n'est que vous étiez un petit libertin en herbe, à qui il ne manquait plus que l'expérience, et qu'avec les mains dans lesquelles vous étiez tombé, l'expérience ne vous manquerait pas longtemps, s'ils ne se chargeaient pas de vous diriger pour votre bien, puisque telle était leur fantaisie? Oh! oh! oh! c'est qu'ils avaient peur que je ne découvrisse la vérité, s'écria miss Mowcher en descendant du garde-feu pour trotter en long et en large dans la cuisine, en levant au ciel ses deux petits bras d'un air de désespoir; ils savaient que je suis assez fine, car j'en ai bien besoin pour me tirer d'affaire dans le monde, et ils se sont réunis pour me tromper; ils m'ont fait remettre à cette malheureuse fille une lettre, l'origine, je le crains bien, de ses accointances avec Littimer qui était resté ici tout exprès pour elle.»

Je restai confondu à la révélation de tant de perfidie, et je regardai miss Mowcher qui se promenait toujours dans la cuisine; quand elle fut hors d'haleine, elle se rassit sur le garde-feu et, s'essuyant le visage avec son mouchoir, elle secoua la tête sans faire d'autre mouvement et sans rompre le silence.

«Mes tournées de province m'ont amenée avant-hier soir à Norwich, monsieur Copperfield, ajouta-t-elle enfin. Ce que j'ai

su là par hasard du secret qui avait enveloppé leur arrivée et leur départ, car je fus bien étonnée d'apprendre que vous n'étiez pas de la partie, m'a fait soupçonner quelque chose. J'ai pris hier au soir la diligence de Londres au moment où elle traversait Norwich, et je suis arrivée ici ce matin, trop tard, hélas! trop tard!»

La pauvre petite Mowcher avait un tel frisson, à force de pleurer et de se désespérer, qu'elle se retourna sur le garde-feu pour réchauffer ses pauvres petits pieds mouillés au milieu des cendres, et resta là comme une grande poupée, les yeux tournés vers l'âtre. J'étais assis sur une chaise de l'autre côté de la cheminée, plongé dans mes tristes réflexions et regardant tantôt le feu, tantôt mon étrange compagne.

«Il faut que je m'en aille, dit-elle enfin en se levant. Il est tard; vous ne vous méfiez pas de moi, n'est-ce pas?»

En rencontrant son regard perçant, plus perçant que jamais, quand elle me fit cette question, je ne pus répondre à ce brusque appel un «non» bien franc.

«Allons, dit-elle, en acceptant la main que je lui offrais pour l'aider à passer par-dessus le garde-cendres et en me regardant d'un air suppliant, vous savez bien que vous ne vous méfieriez pas de moi, si j'étais une femme de taille ordinaire.»

Je sentis qu'il y avait beaucoup de vérité là dedans, et j'étais un peu honteux de moi-même.

«Vous êtes jeune, dit-elle. Écoutez un mot d'avis, même d'une petite créature de trois pieds de haut. Tâchez, mon bon ami,

de ne pas confondre les infirmités physiques avec les infirmités morales, à moins que vous n'ayez quelque bonne raison pour cela.»

Quand elle fut délivrée du garde-cendres, et moi de mes soupçons, je lui dis que je ne doutais pas qu'elle ne m'eût fidèlement expliqué ses sentiments, et que nous n'eussions été, l'un et l'autre, deux instruments aveugles dans des mains perfides. Elle me remercia en ajoutant que j'étais un bon garçon.

«Maintenant, faites attention! dit-elle en se retournant, au moment d'arriver à la porte, et en me regardant, le doigt levé, d'un air malin. J'ai quelques raisons de supposer, d'après ce que j'ai entendu dire (car j'ai toujours l'oreille au guet, il faut bien que j'use des facultés que je possède) qu'ils sont partis pour le continent. Mais s'ils reviennent jamais, si l'un d'eux seulement revient de mon vivant, j'ai plus de chances qu'un autre, moi qui suis toujours par voie et par chemins, d'en être informée. Tout ce que je saurai, vous le saurez; si je puis jamais être utile, n'importe comment, à cette pauvre fille qu'ils viennent de séduire, je m'y emploierai fidèlement, s'il plaît à Dieu! Et quant à Littimer, mieux vaudrait pour lui avoir un dogue à ses trouses que la petite Mowcher!»

Je ne pus m'empêcher d'ajouter foi intérieurement à cette promesse, quand je vis le regard qui l'accompagnait.

«Je ne vous demande que d'avoir en moi la confiance que vous auriez en une femme d'une taille ordinaire, ni plus ni moins, dit la petite créature en prenant ma main d'un air suppliant.

Si vous me revoyez jamais différente en apparence de ce que je suis maintenant avec vous; si je reprends l'humeur folâtre que vous m'avez vue la première fois, faites attention à la compagnie avec laquelle je me trouve. Rappelez-vous que je suis une pauvre petite créature sans secours et sans défense. Figurez-vous miss Mowcher rentrée chez elle le soir, avec son frère tout comme elle, et sa soeur, comme elle aussi, quand elle a fini sa journée; peut-être alors serez-vous plus indulgent pour moi, et ne vous étonnerez-vous plus de mon chagrin et de mon trouble. Bonsoir!»

Je touchai la main de miss Mowcher avec des sentiments d'estime bien différents de ceux qu'elle m'avait inspirés jusqu'alors, et je lui tins la porte pour la laisser sortir. Ce n'était pas une petite affaire que d'ouvrir le grand parapluie et de le placer en équilibre dans sa main; j'y réussis pourtant, et je le vis descendre la rue à travers la pluie sans que rien indiquât qu'il y eût personne dessous, excepté quand une gouttière trop pleine se déchargeait sur lui au passage et le faisait pencher de côté, car alors on découvrait miss Mowcher en péril, qui faisait de violents efforts pour le redresser.

Après avoir fait une ou deux sorties pour aller à sa rescousse, mais sans grands résultats, car, quelques pas plus loin, le parapluie recommençait toujours à sautiller devant moi comme un gros oiseau avant que je pusse le rejoindre, je rentrai me coucher, et je dormis jusqu'au matin.

M. Peggotty et ma vieille bonne vinrent me trouver de bonne

heure, et nous nous rendîmes au bureau de la diligence, où mistress Gummidge nous attendait avec Ham pour nous dire adieu.

«Monsieur David, me dit Ham tout bas, en me prenant à part, pendant que Peggotty arrimait son sac au milieu du bagage: sa vie est complètement brisée, il ne sait pas où il va, il ne sait pas ce qui l'attend, il commence un voyage qui va le mener de çà et de là, jusqu'à la fin de sa vie, vous pouvez compter là-dessus, s'il ne trouve pas ce qu'il cherche. Je sais que vous serez un ami pour lui, monsieur David!

– Vous pouvez en être assuré, lui dis-je en pressant affectueusement sa main.

– Merci, monsieur, merci bien. Encore un mot. Je gagne bien ma vie, vous savez, monsieur David, et je ne saurais maintenant à quoi dépenser ce que je gagne, je n'ai plus besoin que de quoi vivre. Si vous pouviez le dépenser pour lui, monsieur, je travaillerais de meilleur coeur. Quoique, quant à ça, monsieur, continua-t-il d'un ton ferme et doux, soyez bien sûr que je n'en travaillerai pas moins comme un homme, et que je m'en acquitterai de mon mieux.»

Je lui dis que j'en étais bien convaincu, et je ne lui cachai même pas mon espérance qu'un temps viendrait où il renoncerait à la vie solitaire à laquelle, en ce moment, il pouvait se croire naturellement condamné pour toujours.

«Non, monsieur, dit-il en secouant la tête; tout cela est passé pour moi. Jamais personne ne remplira la place qui est vide.

Mais n'oubliez pas qu'il y aura toujours ici de l'argent de côté, monsieur.»

Je lui promis de m'en souvenir, tout en lui rappelant que M. Peggotty avait déjà un revenu modeste, il est vrai, mais assuré, grâce au legs de son beau-frère. Nous prîmes alors congé l'un de l'autre. Je ne peux pas le quitter, même ici, sans me rappeler son courage simple et touchant dans un si grand chagrin.

Quant à mistress Gummidge, s'il me fallait décrire toutes les courses qu'elle fit le long de la rue à côté de la diligence, sans voir autre chose, à travers les larmes qu'elle essayait de contenir, que M. Peggotty assis sur l'impériale, ce qui faisait qu'elle se heurtait contre tous les gens qui marchaient dans une direction opposée, je serais obligé de me lancer dans une entreprise bien difficile. J'aime donc mieux la laisser assise sur les marches de la porte d'un boulanger, essoufflée et hors d'haleine, avec un chapeau qui n'avait plus du tout de forme, et l'un de ses souliers qui l'attendait sur le trottoir à une distance considérable.

En arrivant au terme de notre voyage, notre première occupation fut de chercher pour Peggotty un petit logement où son frère pût avoir un lit; nous eûmes le bonheur d'en trouver un, très-propre et peu dispendieux, au-dessus d'une boutique de marchand de chandelles, et séparé par deux rues seulement de mon appartement. Quand nous eûmes retenu ce domicile, j'achetai de la viande froide chez un restaurateur et j'emmenai mes compagnons de voyage prendre le thé chez moi, au risque, je regrette de le dire, de ne pas obtenir l'approbation de mistress

Crupp, bien au contraire. Cependant, je dois mentionner ici, pour bien faire connaître les qualités contradictoires de cette estimable dame, qu'elle fut très-choquée de voir Peggotty retrouver sa robe de veuve, dix minutes après son arrivée chez moi, pour se mettre à épousseter ma chambre à coucher. Mistress Crupp regardait cette usurpation de sa charge comme une liberté, et elle ne permettait jamais, dit-elle, qu'on prit des libertés avec elle.

M. Peggotty m'avait communiqué en route un projet auquel je m'attendais bien. Il avait l'intention de voir d'abord mistress Steerforth. Comme je me sentais obligé de l'aider dans cette entreprise, et de servir de médiateur entre eux, dans le but de ménager le plus possible la sensibilité de la mère, je lui écrivis le soir même. Je lui expliquai le plus doucement que je pus le mal qu'on avait fait à M. Peggotty, le droit que j'avais pour ma part de me plaindre de ce malheureux événement. Je lui disais que c'était un homme d'une classe inférieure, mais du caractère le plus doux et le plus élevé, et que j'osais espérer qu'elle ne refuserait pas de le voir dans le malheur qui l'accablait. Je lui demandais de nous recevoir à deux heures de l'après-midi, et j'envoyai moi-même la lettre par la première diligence du matin.

À l'heure dite, nous étions devant la porte... la porte de cette maison où j'avais été si heureux quelques jours auparavant, où j'avais donné si librement toute ma confiance et tout mon cœur, cette porte qui m'était désormais fermée maintenant, et que je ne regardais plus que comme une ruine désolée.

Point de Littimer. C'était la jeune fille qui l'avait remplacé

à ma grande satisfaction, lors de notre dernière visite, qui vint nous répondre et qui nous conduisit au salon. Mistress Steerforth s'y trouvait. Rosa Dartle, au moment où nous entrâmes, quitta le siège qu'elle occupait dans un autre coin de la chambre, et vint se placer debout derrière le fauteuil de mistress Steerforth.

Je vis à l'instant sur le visage de la mère qu'elle avait appris de lui-même ce qu'il avait fait. Elle était très-pâle, et ses traits portaient la trace d'une émotion trop profonde pour être seulement attribuée à ma lettre, surtout avec les doutes que lui eût laissés sa tendresse. Je lui trouvai en ce moment plus de ressemblance que jamais avec son fils, et je vis, plutôt avec mon coeur qu'avec mes yeux, que mon compagnon n'en était pas frappé moins que moi.

Elle se tenait droite sur son fauteuil, d'un air majestueux, imperturbable, impassible, qu'il semblait que rien au monde ne fut capable de troubler. Elle regarda fièrement M. Peggotty quand il vint se placer devant elle, et lui ne la regardait pas d'un oeil moins assuré. Les yeux pénétrants de Rosa Dartle nous embrassaient tous. Pendant un moment le silence fut complet.

Elle fit signe à M. Peggotty de s'asseoir.

«Il ne me semblerait pas naturel, madame, dit-il à voix basse, de m'asseoir dans cette maison; j'aime mieux me tenir debout.» Nouveau silence, qu'elle rompit encore en disant:

«Je sais ce qui vous amène ici; je le regrette profondément. Que voulez-vous de moi? que me demandez-vous de faire?»

Il mit son chapeau sous son bras, et cherchant dans son sein

la lettre de sa nièce, la tira, la déplia et la lui donna.

«Lisez ceci, s'il vous plaît, madame. C'est de la main de ma nièce!»

Elle lut, du même air impassible et grave; je ne pus saisir sur ses traits aucune trace d'émotion, puis elle rendit la lettre.

«À moins qu'il ne me ramène après avoir fait de moi une dame,» dit M. Peggotty, en suivant les mots du doigt: Je viens savoir, madame, s'il tiendra sa promesse?

– Non, répliqua-t-elle.

– Pourquoi non? dit M. Peggotty?

– C'est impossible. Il se déshonorerait. Vous ne pouvez pas ignorer qu'elle est trop au-dessous de lui.

– Élevez-la jusqu'à vous! dit M. Peggotty.

– Elle est ignorante et sans éducation.

– Peut-être oui, peut-être non, dit M. Peggotty. Je ne le crois pas, madame, mais je ne suis pas juge de ces choses-là. Enseignez- lui ce qu'elle ne sait pas!

– Puisque vous m'obligez à parler plus catégoriquement; ce que je ne fais qu'avec beaucoup de regret, sa famille est trop humble pour qu'une chose pareille soit possible, quand même il n'y aurait pas d'autres obstacles.

– Écoutez-moi, madame, dit-il lentement et avec calme: Vous savez ce que c'est que d'aimer son enfant; moi aussi. Elle serait cent fois mon enfant que je ne pourrais pas l'aimer davantage. Mais vous ne savez pas ce que c'est que de perdre son enfant; moi je le sais. Toutes les richesses du monde, si elles étaient à

moi, ne me coûteraient rien pour la racheter. Arrachez-la à ce déshonneur, et je vous donne ma parole que vous n'aurez pas à craindre l'opprobre de notre alliance. Pas un de ceux qui l'ont élevée, pas un de ceux qui ont vécu avec elle, et qui l'ont regardée comme leur trésor depuis tant d'années, ne verra plus jamais son joli visage. Nous renoncerons à elle, nous nous contenterons d'y penser, comme si elle était bien loin, sous un autre ciel; nous nous contenterons de la confier à son mari, à ses petits enfants, peut-être, et d'attendre, pour la revoir, le temps où nous serons tous égaux devant Dieu!»

La simple éloquence de son discours ne fut pas absolument sans effet. Mistress Steerforth conserva ses manières hautaines, mais son ton s'adoucit un peu en lui répondant:

«Je ne justifie rien. Je n'accuse personne, mais je suis fâchée d'être obligée de répéter que c'est impraticable. Un mariage pareil détruirait sans retour tout l'avenir de mon fils. Cela ne se peut pas, et cela ne se fera pas: rien n'est plus certain. S'il y a quelque autre compensation...

– Je regarde un visage qui me rappelle par sa ressemblance celui que j'ai vu en face de moi, interrompit M. Peggotty, avec un regard ferme mais étincelant, dans ma maison, au coin de mon feu, dans mon bateau, partout, avec un sourire amical, au moment où il méditait une trahison si noire, que j'en deviens à moitié fou quand j'y pense. Si le visage qui ressemble à celui-là ne devient pas rouge comme le feu à l'idée de m'offrir de l'argent pour me payer la perte et la ruine de mon enfant, il ne vaut pas

mieux que l'autre; peut-être vaut-il moins encore, puisque c'est celui d'une dame.»

Elle changea alors en un instant: elle rougit de colère, et dit avec hauteur, en serrant les bras de son fauteuil:

«Et vous, quelle compensation pouvez-vous m'offrir pour l'abîme que vous avez ouvert entre mon fils et moi? Qu'est-ce que votre affection en comparaison de la mienne? Qu'est-ce que votre séparation au prix de la nôtre?»

Miss Dartle la toucha doucement et pencha la tête pour lui parler tout bas, mais elle ne voulut pas l'écouter.

«Non, Rosa, pas un mot! Que cet homme m'entende jusqu'au bout! Mon fils, qui a été le but unique de ma vie, à qui toutes mes pensées ont été consacrées, à qui je n'ai pas refusé un désir depuis son enfance, avec lequel j'ai vécu d'une seule existence depuis sa naissance, s'amouracher en un instant d'une misérable fille, et m'abandonner! Me récompenser de ma confiance par une déception systématique pour l'amour d'elle, et me quitter pour elle! Sacrifier à cette odieuse fantaisie les droits de sa mère à son respect, son affection, son obéissance, sa gratitude, des droits que chaque jour et chaque heure de sa vie avaient dû lui rendre sacrés! N'est-ce pas là aussi un tort irréparable?»

Rosa Dartle essaya de nouveau de la calmer, mais ce fut en vain.

«Je vous le répète, Rosa, pas un mot! S'il est capable de risquer tout sur un coup de dé pour le caprice le plus frivole, je puis le faire aussi pour un motif plus digne de moi. Qu'il aille

où il voudra avec les ressources que mon amour lui a fournies! Croit-il me réduire par une longue absence? Il connaît bien peu sa mère s'il compte là-dessus. Qu'il renonce à l'instant à cette fantaisie, et il sera le bienvenu. S'il n'y renonce pas à l'instant, il ne m'approchera jamais, vivante on mourante, tant que je pourrai lever la main pour m'y opposer, jusqu'à ce que, débarrassé d'elle pour toujours, il vienne humblement implorer mon pardon. Voilà mon droit! Voilà la séparation qu'il a mise entre nous! Et n'est-ce pas là un tort irréparable?» dit-elle en regardant son visiteur du même air hautain qu'elle avait pris tout d'abord.

En entendant, en voyant la mère, pendant qu'elle prononçait ces paroles, il me semblait voir et entendre son fils y répondre par un défi. Je retrouvais en elle tout ce que j'avais vu en lui d'obstination et d'entêtement. Tout ce que je savais par moi-même de l'énergie mal dirigée de Steerforth me faisait mieux comprendre le caractère de sa mère; je voyais clairement que leur âme, dans sa violence sauvage, était à l'unisson.

Elle me dit alors tout haut, en reprenant la froideur de ses manières, qu'il était inutile d'en entendre ou d'en dire davantage, et qu'elle désirait mettre un terme à cette entrevue. Elle se levait d'un air de dignité pour quitter la chambre, quand M. Peggotty déclara que c'était inutile.

«Ne craignez pas que je sois pour vous un embarras, madame: je n'ai plus rien à vous dire, reprit-il en faisant un pas vers la porte. Je suis venu ici sans espérance et je n'emporte aucun espoir. J'ai fait ce que je croyais devoir faire, mais je n'attendais

rien de ma visite. Cette maison maudite a fait trop de mal à moi et aux miens pour que je pusse raisonnablement en espérer quelque chose.»

Là-dessus nous partîmes, en la laissant debout à côté de son fauteuil, comme si elle posait pour un portrait de noble attitude avec un beau visage.

Nous avons à traverser, pour sortir, une galerie vitrée qui servait de vestibule; une vigne en treille la couvrait tout entière de ses feuilles; il faisait beau et les portes qui donnaient dans le jardin étaient ouvertes. Rosa Dartle entra par là, sans bruit, au moment où nous passions, et s'adressant à moi :

«Vous avez eu une belle idée, dit-elle, d'amener cet homme!»

Je n'aurais pas cru qu'on pût concentrer, même sur ce visage, une expression de rage et de mépris comme celle qui obscurcissait ses traits et qui jaillissait de ses yeux noirs. La cicatrice du marteau était, comme toujours dans de pareils accès de colère, fortement accusée. Le tremblement nerveux que j'y avais déjà remarqué l'agitait encore, et elle y porta la main pour le contenir, en voyant que je la regardais.

«Vous avez bien choisi votre homme pour l'amener ici et lui servir de champion, n'est-ce pas? Quel ami fidèle!

– Miss Dartle, répliquai-je, vous n'êtes certainement pas assez injuste pour que ce soit moi que vous condamnerez en ce moment?

– Pourquoi venez-vous jeter la division entre ces deux créatures insensées, répliqua-t-elle; ne voyez-vous pas qu'ils sont fous tous les deux d'entêtement et d'orgueil?

– Est-ce ma faute? repartis-je.

– C'est votre faute! répliqua-t-elle. Pourquoi amenez-vous cet homme ici?

– C'est un homme auquel on a fait bien du mal, miss Dartle, répondis-je; vous ne le savez peut-être pas.

– Je sais que James Steerforth, dit-elle en pressant la main sur son sein comme pour empêcher d'éclater l'orage qui y régnait, a un coeur perfide et corrompu; je sais que c'est un traître. Mais qu'ai-je besoin de m'inquiéter de savoir ce qui regarde cet homme et sa misérable nièce?

– Miss Dartle, répliquai-je, vous envenimez la plaie: elle n'est déjà que trop profonde. Je vous répète seulement, en vous quittant, que vous lui faites grand tort.

– Je ne lui fais aucun tort, répliqua-t-elle: ce sont autant de misérables sans honneur, et, pour elle, je voudrais qu'on lui donnât le fouet.»

M. Peggotty passa sans dire un mot et sortit.

«Oh! c'est honteux, miss Dartle, c'est honteux, lui dis-je avec indignation. Comment pouvez-vous avoir le coeur de fouler aux pieds un homme accablé par une affliction si peu méritée?

– Je voudrais les fouler tous aux pieds, répliqua-t-elle. Je voudrais voir sa maison détruite de fond en comble; je voudrais qu'on marquât la nièce au visage avec un fer rouge, qu'on la couvrît de haillons, et qu'on la jetât dans la rue pour y mourir de faim. Si j'avais le pouvoir de la juger, voilà ce que je lui ferais faire: non, non, voilà ce que je lui ferais moi-même! Je la déteste!

Si je pouvais lui reprocher en face sa situation infâme, j'irais au bout du monde pour cela. Si je pouvais la poursuivre jusqu'au tombeau, je le ferais. S'il y avait à l'heure de sa mort un mot qui pût la consoler, et qu'il n'y eut que moi qui le sût, je mourrais plutôt que de le lui dire.»

Toute la véhémence de ces paroles ne peut donner qu'une idée très- imparfaite de la passion qui la possédait tout entière et qui éclatait dans toute sa personne, quoiqu'elle eût baissé la voix au lieu de l'élever. Nulle description ne pourrait rendre le souvenir que j'ai conservé d'elle, dans cette ivresse de fureur. J'ai vu la colère sous bien des formes, je ne l'ai jamais vue sous celle-là.

Quand je rejoignis M. Peggotty, il descendait la colline lentement et d'un air pensif. Il me dit, dès que je l'eus atteint, qu'ayant maintenant le coeur net de ce qu'il avait voulu faire à Londres, il avait l'intention de partir le soir même pour ses voyages. Je lui demandai où il comptait aller? Il me répondit seulement:

«Je vais chercher ma nièce, monsieur.»

Nous arrivâmes au petit logement au-dessus du magasin de chandelles, et là je trouvai l'occasion de répéter à Peggotty ce qu'il m'avait dit. Elle m'apprit à son tour qu'il lui avait tenu le même langage, le matin. Elle ne savait pas plus que moi où il allait, mais elle pensait qu'il avait quelque projet en tête.

Je ne voulus pas le quitter en pareille circonstance, et nous dînâmes tous les trois avec un pâté de filet de boeuf, l'un des plats merveilleux qui faisaient honneur au talent de Peggotty, et dont

le parfum incomparable était encore relevé, je me le rappelle à merveille, par une odeur composée de thé, de café, de beurre, de lard, de fromage, de pain frais, de bois à brûler, de chandelles et de sauce aux champignons qui montait sans cesse de la boutique. Après le dîner, nous nous assîmes pendant une heure à peu près, à côté de la fenêtre, sans dire grand'chose; puis M. Peggotty se leva, prit son sac de toile cirée et son gourdin, et les posa sur la table.

Il accepta, en avance de son legs, une petite somme que sa soeur lui remit sur l'argent comptant qu'elle avait entre les mains, à peine de quoi vivre un mois, à ce qu'il me semblait. Il promit de m'écrire s'il venait à savoir quelque chose, puis il passa la courroie de son sac sur son épaule, prit son chapeau et son bâton, et nous dit à tous les deux: «Au revoir!»

«Que Dieu vous bénisse, ma chère vieille, dit-il en embrassant Peggotty, et vous aussi, monsieur David, ajouta-t-il en me donnant une poignée de main. Je vais la chercher par le monde. Si elle revenait pendant que je serai parti (mais, hélas! ça n'est pas probable), ou si je la ramenaï, mon intention serait d'aller vivre avec elle là où elle ne trouverait personne qui pût lui adresser un reproche; s'il m'arrivait malheur, rappelez-vous que les dernières paroles que j'ai dites pour elles sont: «Je laisse à ma chère fille mon affection inébranlable, et je lui pardonne!»

Il dit cela d'un ton solennel, la tête nue; puis, remettant son chapeau, il descendit et s'éloigna. Nous le suivîmes jusqu'à la porte. La soirée était chaude, il faisait beaucoup de poussière, le

soleil couchant jetait des flots de lumière sur la chaussée, et le bruit constant des pas s'était un moment assoupi dans la grande rue à laquelle aboutissait notre petite ruelle. Il tourna tout seul le coin de cette ruelle sombre, entra dans l'éclat du jour et disparut.

Rarement je voyais revenir cette heure de la soirée, rarement il m'arrivait de me réveiller la nuit et de regarder la lune ou les étoiles, ou de voir tomber la pluie et d'entendre siffler le vent, sans penser au pauvre pèlerin qui s'en allait tout seul par les chemins, et sans me rappeler ces mots :

«Je vais la chercher par le monde. S'il m'arrivait malheur, rappelez-vous que les dernières paroles que j'ai dites pour elle étaient : «Je laisse à ma chère fille mon affection inébranlable, et je lui pardonne.»

CHAPITRE III

Bonheur

Durant tout ce temps-là, j'avais continué d'aimer Dora plus que jamais. Son souvenir me servait de refuge dans mes contrariétés et mes chagrins, il me consolait même de la perte de mon ami. Plus j'avais compassion de moi-même et plus j'avais pitié des autres, plus je cherchais des consolations dans l'image de Dora. Plus le monde me semblait rempli de déceptions et de peines, plus l'étoile de Dora s'élevait pure et brillante au-dessus du monde. Je ne crois pas que j'eusse une idée bien nette de la patrie où Dora avait vu le jour, ni de la place élevée qu'elle occupait par sa nature dans l'échelle des archanges et des séraphins; mais je sais bien que j'aurais repoussé avec indignation et mépris la pensée qu'elle pût être simplement une créature humaine comme toutes les autres demoiselles.

Si je puis m'exprimer ainsi, j'étais absorbé dans Dora. Non-seulement j'étais amoureux d'elle à en perdre la tête, mais c'était un amour qui pénétrait tout mon être. On aurait pu tirer de moi, ceci est une figure, assez d'amour pour y noyer un homme, et il en serait encore resté assez en moi et tout autour de moi pour inonder mon existence tout entière.

La première chose que je fis pour mon propre compte en revenant, fut d'aller pendant la nuit me promener à Norwood,

où, selon les termes d'une respectable énigme qu'on me donnait à deviner dans mon enfance, «je fis le tour de la maison, sans jamais toucher la maison»: Je crois que cet incompréhensible logogriphe s'appliquait à la lune. Quoi qu'il en soit, moi, l'esclave lunatique de Dora, je tournai autour de la maison et du jardin pendant deux heures, regardant à travers des fentes dans les palissades, arrivant par des effets surhumains à passer le menton au-dessus des clous rouillés qui en garnissaient le sommet, envoyant des baisers aux lumières qui paraissaient aux fenêtres, faisant à la nuit des supplications romantiques pour qu'elle prit en main la défense de ma Dora... je ne sais pas trop contre quoi, contre le feu, je suppose; peut-être contre les souris, dont elle avait grand'peur.

Mon amour me préoccupait tellement, et il me semblait si naturel de tout confier à Peggotty, lorsque je la retrouvai près de moi dans la soirée avec tous ses anciens instruments de couture, occupée à passer en revue ma garde-robe, qu'après de nombreuses circonlocutions, je lui communiquai mon grand secret. Peggotty y prit un vif intérêt; mais je ne pouvais réussir à lui faire considérer la question du même point de vue que moi. Elle avait des préventions audacieuses en ma faveur, et ne pouvait comprendre d'où venaient mes doutes et mon abattement. «La jeune personne devait se trouver bien heureuse d'avoir un pareil adorateur, disait-elle, et quant à son papa, qu'est-ce que ce monsieur pouvait demander de plus, je vous prie?»

Je remarquai pourtant que la robe de procureur et la cravate

empesée de M. Spenlow imposaient un peu à Peggotty, et lui inspiraient quelque respect pour l'homme dans lequel je voyais tous les jours davantage une créature éthérée, et qui me semblait rayonner dans un reflet de lumière pendant qu'il siégeait à la Cour, au milieu de ses dossiers, comme un phare destiné à éclairer un océan de papiers. Je me souviens aussi que c'était une chose qui me passait, pendant que je siégeais parmi ces messieurs de la Cour, de penser que tous ces vieux juges et ces docteurs ne se soucieraient seulement pas de Dora s'ils la connaissaient, qu'ils ne deviendraient pas du tout fous de joie si on leur proposait d'épouser Dora: que Dora pourrait, en chantant, en jouant de cette guitare magique, me pousser jusqu'aux limites de la folie, sans détourner d'un pas de son chemin un seul de tous ces êtres glacés!

Je les méprisais tous sans exception. Tous ces vieux jardiniers gelés des plates-bandes du coeur m'inspiraient une répulsion personnelle. Le tribunal n'était pour moi qu'un bredouilleur insensé. La haute Cour me semblait aussi dépourvue de poésie et de sentiment que la basse-cour d'un poulailler.

J'avais pris en main, avec un certain orgueil, le maniement des affaires de Peggotty, j'avais prouvé l'identité du testament, j'avais tout réglé avec le bureau des legs, je l'avais même menée à la Banque; enfin, tout était en bon train. Nous apportions quelque variété dans nos affaires légales, en allant voir des figures de cire dans Fleet-Street (j'espère qu'elles sont fondues, depuis vingt ans que je ne les ai vues), en visitant l'exposition de miss Linwood,

qui reste dans mes souvenirs comme un mausolée au crochet, favorable aux examens de conscience et au repentir; enfin, en parcourant la tour de Londres, et en montant jusqu'au haut du dôme de Saint-Paul. Ces curiosités procurèrent à Peggotty le peu de plaisir dont elle pût jouir dans les circonstances présentes, pourtant il faut dire que Saint-Paul, grâce à son attachement pour sa boîte à ouvrage, lui parut digne de rivaliser avec la peinture du couvercle, quoique la comparaison, sous quelques rapports, fût plutôt à l'avantage de ce petit chef-d'oeuvre: c'était du moins l'avis de Peggotty.

Ses affaires, qui étaient ce que nous appelions à la Cour des affaires de formalités ordinaires, genre d'affaires, par parenthèse, très-facile et très-lucratif, étant finies, je la conduisis un matin à l'étude pour régler son compte. M. Spenslow était sorti un moment, à ce que m'apprit le vieux Tiffey, il était allé conduire un monsieur qui venait prêter serment pour une dispense de bans; mais comme je savais qu'il allait revenir tout de suite, attendu que notre bureau était tout près de celui du vicaire général, je dis à Peggotty d'attendre.

Nous jouions un peu, à la Cour, le rôle d'entrepreneurs de pompes funèbres, lorsqu'il s'agissait d'examiner un testament, et nous avons habituellement pour règle de nous composer un air plus ou moins sentimental quand nous avons affaire à des clients en deuil. Par le même principe, autrement appliqué, nous étions toujours gais et joyeux quand il s'agissait de clients qui allaient se marier. Je prévins donc Peggotty qu'elle allait trouver

M. Spenlow assez bien remis du coup que lui avait porté le décès de M. Barkis, et le fait est que lorsqu'il entra, on aurait cru voir entrer le fiancé.

Mais ni Peggotty ni moi nous ne nous amusâmes à le regarder, quand nous le vîmes accompagné de M. Murdstone. Ce personnage était très-peu changé. Ses cheveux étaient aussi épais et aussi noirs qu'autrefois, et son regard n'inspirait pas plus de confiance que par le passé.

«Ah! Copperfield, dit M. Spenlow, vous connaissez monsieur, je crois?»

Je saluai froidement M. Murdstone. Peggotty se borna à faire voir qu'elle le reconnaissait. Il fut d'abord un peu déconcerté de nous trouver tous les deux ensemble, mais il prit promptement son parti et s'approcha de moi.

«J'espère, dit-il, que vous allez bien?»

– Cela ne peut guère vous intéresser, lui dis-je. Mais, si vous tenez à le savoir, oui.»

Nous nous regardâmes un moment, puis il s'adressa à Peggotty.

«Et vous, dit-il, je suis fâché de savoir que vous ayez perdu votre mari.

– Ce n'est pas le premier chagrin que j'aie eu dans ma vie, monsieur Murdstone, répliqua Peggotty en tremblant de la tête aux pieds. Seulement, j'ose espérer qu'il n'y a personne à en accuser cette fois, personne qui ait à se le reprocher.

– Ah! dit-il, c'est une grande consolation, vous avez accompli

votre devoir?

– Je n'ai troublé la vie de personne, dit Peggotty. Grâce à Dieu! Non, monsieur Murdstone, je n'ai pas fait mourir de peur et de chagrin une pauvre petite créature pleine de bonté et de douceur.»

Il la regarda d'un air sombre, d'un air de remords, je crois, pendant un moment, puis il dit en se retournant de mon côté, mais en regardant mes pieds au lieu de regarder mon visage.

«Il n'est pas probable que nous nous rencontrions de longtemps, ce qui doit être un sujet de satisfaction pour tous deux, sans doute, car des rencontres comme celle-ci ne peuvent jamais être agréables. Je ne m'attends pas à ce que vous, qui vous êtes toujours révolté contre mon autorité légitime, quand je l'employais pour vous corriger et vous mener à bien, vous puissiez maintenant me témoigner quelque bonne volonté. Il y a entre nous une antipathie...

– Invétérée, lui dis-je en l'interrompant. Il sourit et me décocha le regard le plus méchant que pussent darder ses yeux noirs.

– Oui, vous étiez encore au berceau, qu'elle couvait déjà dans votre sein, dit-il: elle a assez empoisonné la vie de votre pauvre mère, vous avez raison. J'espère pourtant que vous vous conduirez mieux; j'espère que vous vous corrigerez.»

Ainsi finit notre dialogue à voix basse, dans un coin de la première pièce. Il entra après cela dans le cabinet de M. Spenlow, en disant tout haut, de sa voix la plus douce:

«Les hommes de votre profession, monsieur Spenlow, sont accoutumés aux discussions de famille, et ils savent combien elles sont toujours amères et compliquées.» Là-dessus il paya sa dispense, la reçut de M. Spenlow soigneusement pliée, et après une poignée de main et des vœux polis du procureur pour son bonheur et celui de sa future épouse, il quitta le bureau.

J'aurais peut-être eu plus de peine à garder le silence après ses derniers mots, si je n'avais pas été uniquement occupé de tâcher de persuader à Peggotty (qui n'était en colère qu'à cause de moi, la brave femme!) que nous n'étions pas en un lieu propre aux récriminations et que je la conjurais de se contenir. Elle était dans un tel état d'exaspération, que je fus enchanté d'en être quitte pour un de ses tendres embrassements. Je le devais sans doute à cette scène qui venait de réveiller en elle le souvenir de nos anciennes injures, et je soutins de mon mieux l'accolade en présence de M. Spenlow et de tous les clercs.

M. Spenlow n'avait pas l'air de savoir quel était le lien qui existait entre M. Murdstone et moi et j'en étais bien aise, car je ne pouvais supporter de le reconnaître moi-même, me souvenant comme je le faisais de l'histoire de ma pauvre mère. M. Spenlow semblait croire, s'il croyait quelque chose, qu'il s'agissait d'une différence d'opinion politique: que ma tante était à la tête du parti de l'État dans notre famille, et qu'il y avait un parti de l'opposition commandé par quelque autre personne: du moins ce fut la conclusion que je tirai de ce qu'il disait, pendant que nous attendions le compte de Peggotty que rédigeait M. Tiffey.

«Miss Trotwood, me dit-il, est très-ferme, et n'est pas disposée à céder à l'opposition, je crois. J'admire beaucoup son caractère, et je vous félicite, Copperfield, d'être du bon côté. Les querelles de famille sont fort à regretter, mais elles sont très-communes, et la grande affaire est d'être du bon côté.»

Voulant dire par là, je suppose, du côté de l'argent.

«Il fait là, à ce que je puis croire, un assez bon mariage, dit M. Spenlow.»

Je lui expliquai que je n'en savais rien du tout.

«Vraiment? dit-il. D'après les quelques mots que M. Murdstone a laissé échapper, comme cela arrive ordinairement en pareil cas, et d'après ce que miss Murdstone m'a laissé entendre de son côté, il me semble que c'est un assez bon mariage.

– Voulez-vous dire qu'il y a de l'argent, monsieur, demandai-je.

– Oui, dit M. Spenlow, il paraît qu'il y a de l'argent, et de la beauté aussi, dit-on.

– Vraiment? sa nouvelle femme est-elle jeune?

– Elle vient d'atteindre sa majorité, dit M. Spenlow. Il y a si peu de temps que je pense bien qu'ils n'attendaient que ça.

– Dieu ait pitié d'elle!» dit Peggotty si brusquement et d'un ton si pénétré que nous en fûmes tous un peu troublés, jusqu'au moment où Tiffey arriva avec le compte.

Il apparut bientôt et tendit le papier à M. Spenlow pour qu'il le vérifiât. M. Spenlow rentra son menton dans sa cravate, puis

le frottant doucement, il relut tous les articles d'un bout à l'autre, de l'air d'un homme qui voudrait bien en rabattre quelque chose, mais que voulez-vous, c'était la faute de ce diable de M. Jorkins: puis il la remit à Tiffey avec un petit soupir.

«Oui, dit-il, c'est en règle, parfaitement en règle. J'aurais été très-heureux de réduire les dépenses à nos déboursés purs et simples, mais vous savez que c'est une des nécessités pénibles de ma vie d'affaires que de n'avoir pas la liberté de consulter mes propres désirs. J'ai un associé, M. Jorkins.»

Comme il parlait ainsi avec une douce mélancolie qui équivalait presque à avoir fait nos affaires gratis, je le remerciai au nom de Peggotty et je remis les billets de banque à Tiffey. Peggotty retourna ensuite chez elle, et M. Spenlow et moi, nous nous rendîmes à la Cour, où se présentait une affaire de divorce au nom d'une petite loi très-ingénieuse, qu'on a abolie depuis, je crois, mais grâce à laquelle j'ai vu annuler plusieurs mariages; et dont voici quel était le mérite. Le mari, dont le nom était Thomas Benjamin, avait pris une autorisation pour la publication des bans sous le nom de Thomas seulement, supprimant le Benjamin pour le cas où il ne trouverait pas la situation aussi agréable qu'il l'espérait. Or, ne trouvant pas la situation très-agréable, ou peut-être un peu las de sa femme, le pauvre homme, il se présentait alors devant la Cour par l'entremise d'un ami, après un an ou deux de mariage, et déclarait que son nom était Thomas Benjamin, et que par conséquent il n'était pas marié du tout. Ce que la Cour confirma à sa grande satisfaction.

Je dois dire que j'avais quelques doutes sur la justice absolue de cette procédure, et que le boisseau de froment qui raccommode toutes les anomalies, au dire de M. Spenlow, ne put les dissiper tout à fait. Mais M. Spenlow discuta la question avec moi: «Voyez le monde, disait-il, il y a du bien et du mal; voyez la législation ecclésiastique, il y a du bien et du mal; mais tout cela fait partie d'un système. Très-bien. Voilà!»

Je n'eus pas le courage de suggérer au père de Dora que peut-être il ne nous serait pas impossible de faire quelques changements heureux même dans le monde, si on se levait de bonne heure, et si on se retroussait les manches pour se mettre vaillamment à la besogne, mais j'avouai qu'il me semblait qu'on pourrait apporter quelques changements heureux dans la Cour. M. Spenlow me répondit qu'il m'engageait fortement à bannir de mon esprit cette idée qui n'était pas digne de mon caractère élevé, mais qu'il serait bien aise d'apprendre de quelles améliorations je croyais le système de la Cour susceptible?

Le mariage de notre homme était rompu; c'était une affaire finie, nous étions hors de Cour et nous passions près du bureau des Prérrogatives; prenant donc la partie de l'institution qui se trouvait le plus près de nous, je lui soumis la question de savoir si le bureau des Prérrogatives n'était pas une institution singulièrement administrée. M. Spenlow me demanda sous quel rapport. Je répliquai avec tout le respect que je devais à son expérience (mais j'en ai peur, surtout avec le respect que j'avais pour le père de Dora) qu'il était peut-être un peu

absurde que les archives de cette Cour qui contenaient tous les testaments originaux de tous les gens qui avaient disposé depuis trois siècles de quelque propriété sise dans l'immense district de Canterbury se trouvassent placées dans un bâtiment qui n'avait pas été construit dans ce but, qui avait été loué par les archivistes sous leur responsabilité privée, qui n'était pas sûr, qui n'était même pas à l'abri du feu et qui regorgeait tellement des documents importants qu'il contenait, qu'il n'était du bas en haut qu'une preuve des sordides spéculations des archivistes qui recevaient des sommes énormes pour l'enregistrement de tous ces testaments, et qui se bornaient à les fourrer où ils pouvaient, sans autre but que de s'en débarrasser au meilleur marché possible. J'ajoutai qu'il était peut-être un peu déraisonnable que les archivistes qui percevaient des profits montant par an à huit ou neuf mille livres sterling sans parler des revenus des suppléants et des greffiers, ne fussent pas obligés de dépenser une partie de cet argent pour se procurer un endroit un peu sûr où l'on pût déposer ces documents précieux que tout le monde, dans toutes les classes de la société, était obligé bon gré mal gré de leur confier.

Je dis qu'il était peut-être un peu injuste, que tous les grands emplois de cette administration fussent de magnifiques sinécures, pendant que les malheureux employés qui travaillaient sans relâche dans cette pièce sombre et froide là-haut, étaient les plus mal payés et les moins considérés des hommes dans la ville de Londres, pour prix des services importants qu'ils rendaient. N'était-il pas aussi un peu inconvenant que l'archiviste en chef,

dont le devoir était de procurer au public, qui encombrait sans cesse les bureaux de l'administration, des locaux convenables, fût, en vertu de cet emploi en possession d'une énorme sinécure, ce qui ne l'empêchait pas d'occuper en même temps un poste dans l'église, d'y posséder plusieurs bénéfices, d'être chanoine d'une cathédrale et ainsi de suite, tandis que le public supportait des ennuis infinis, dont nous avons un échantillon tous les matins quand les affaires abondaient dans les bureaux. Enfin il me semblait que cette administration du bureau des Prérogatives du district de Canterbury était une machine tellement vermoulue, et une absurdité tellement dangereuse que, si on ne l'avait pas fourrée dans un coin du cimetière Saint-Paul, que peu de gens connaissent, toute cette organisation aurait été bouleversée de fond en comble depuis longtemps.

M. Spenlow sourit, en voyant comme je prenais feu malgré ma réserve sur cette question, puis il discuta avec moi ce point comme tous les autres. Qu'était-ce après tout? me dit-il, une simple question d'opinion. Si le public trouvait que les testaments étaient en sûreté et admettait que l'administration ne pouvait mieux remplir ses devoirs, qui est-ce qui en souffrait? Personne. À qui cela profitait-il? À tous ceux qui possédaient les sinécures, très-bien. Les avantages l'emportaient donc sur les inconvénients; ce n'était peut-être pas une organisation parfaite; il n'y a rien de parfait dans ce monde; mais, par exemple, ce dont il ne pouvait pas entendre parler à aucun prix, c'était qu'on mit la hache quelque part. Sous l'administration des prérogatives, le pays

s'était couvert de gloire. Portez la hache dans l'administration des prérogatives, et le pays cessera de se couvrir de gloire. Il regardait comme le trait distinctif d'un esprit sensé et élevé de prendre les choses comme il les trouvait, et il n'avait aucun doute sur la question de savoir si l'organisation actuelle des Prérogatives durerait aussi longtemps que nous. Je me rendis à son opinion, quoique j'eusse pour mon compte beaucoup de doutes encore là-dessus. Il s'est pourtant trouvé qu'il avait raison, car non-seulement le bureau des Prérogatives existe toujours, mais il a résisté à un grand rapport présenté d'assez mauvaise grâce au Parlement, il y a dix-huit ans, où toutes mes objections étaient développées en détail, et à une époque où l'on annonçait qu'il serait impossible d'entasser les testaments du district de Canterbury dans le local actuel pendant plus de deux ans et demi à partir de ce moment-là. Je ne sais ce qu'on en a fait depuis, je ne sais si on en a perdu beaucoup ou si l'on en vend de temps en temps à l'épicier. Je suis bien aise, dans tous les cas, que le mien n'y soit pas, et j'espère qu'il ne s'y trouvera pas de sitôt.

Si j'ai rapporté tout au long notre conversation dans ce bienheureux chapitre, on ne me dira pas que ce n'était point là sa place naturelle. Nous causions en nous promenant en long et en large, M. Spenlow et moi, avant de passer à des sujets plus généraux. Enfin il me dit que le jour de naissance de Dora tombait dans huit jours, et qu'il serait bien aise que je vinsse me joindre à eux pour un pique-nique qui devait avoir lieu à cette occasion. Je perdis la raison à l'instant même, et le lendemain ma

folie s'augmenta encore, lorsque je reçus un petit billet avec une bordure découpée, portant ces mots: «Recommandé aux bons soins de papa. Pour rappeler à M. Copperfield le pique-nique.» Je passai les jours qui me séparaient de ce grand événement dans un état voisin de l'idiotisme.

Je crois que je commis toutes les absurdités possibles comme préparation à ce jour fortuné. Je rougis de penser à la cravate que j'achetai; quant à mes bottes, elles étaient dignes de figurer dans une collection d'instruments de torture. Je me procurai et j'expédiai, la veille au soir, par l'omnibus de Norwood, un petit panier de provisions qui équivalait presque, selon moi, à une déclaration. Il contenait entre autres choses des dragées à pétards, enveloppées dans les devises les plus tendres qu'on pût trouver chez le confiseur. À six heures du matin, j'étais au marché de Covent-Garden, pour acheter un bouquet à Dora. À dix heures je montai à cheval, ayant loué un joli coursier gris pour cette occasion, et je fis au trot le chemin de Norwood, avec le bouquet dans mon chapeau pour le tenir frais.

Je suppose que, lorsque je vis Dora dans le jardin, et que je fis semblant de ne pas la voir, passant près de la maison en ayant l'air de la chercher avec soin, je fus coupable de deux petites folies que d'autres jeunes messieurs auraient pu commettre dans ma situation, tant elles me parurent naturelles. Mais lorsque j'eus trouvé la maison, lorsque je fus descendu à la porte, lorsque j'eus traversé la pelouse avec ces cruelles bottes pour rejoindre Dora qui était assise sur un banc à l'ombre d'un lilas, quel spectacle

elle offrait par cette belle matinée, au milieu des papillons, avec son chapeau blanc et sa robe bleu de ciel!

Elle avait auprès d'elle une jeune personne, comparativement d'un âge avancé; elle devait avoir vingt ans, je crois. Elle s'appelait miss Mills, et Dora lui donnait le nom de Julia. C'était l'amie intime de Dora; heureuse miss Mills!

Jip était là, et Jip s'entêtait à aboyer après moi. Quand j'offris mon bouquet, Jip grinça les dents de jalousie. Il avait bien raison, oh oui! S'il avait la moindre idée de l'ardeur avec laquelle j'adorais sa maîtresse, il avait bien raison!

«Oh! merci, monsieur Copperfield! Quelles belles fleurs! dit Dora.»

J'avais eu l'intention de lui dire que je les avais trouvées charmantes aussi avant de les voir auprès d'elle, et j'étudiais depuis une lieue la meilleure tournure à donner à cette phrase, mais je ne pus en venir à bout: elle était trop séduisante. Je perdis toute présence d'esprit et toute faculté de parole, quand je la vis porter son bouquet aux jolies fossettes de son menton, et je tombai dans un état d'extase. Je suis encore étonné de ne lui avoir pas dit plutôt: «Tuez-moi, miss Mills, par pitié, tuez moi. Je veux mourir ici!»

Alors Dora tendit mes fleurs à Jip pour les sentir. Alors Jip se mit à grogner et ne voulut pas sentir les fleurs. Alors Dora les rapprocha de son museau comme pour l'y obliger. Alors Jip prit un brin de géranium entre ses dents et le houspilla comme s'il y flairait une bande de chats imaginaires. Alors Dora le battit

en faisant la moue et en disant: «Mes pauvres fleurs! mes belles fleurs!» d'un ton aussi sympathique, à ce qu'il me sembla, que si c'était moi que Jip avait mordu. Je l'aurais bien voulu!

«Vous serez certainement enchanté d'apprendre, monsieur Copperfield, dit Dora, que cette ennuyeuse miss Murdstone n'est pas ici. Elle est allée au mariage de son frère, et elle restera absente trois semaines au moins. N'est-ce pas charmant?»

Je lui dis qu'assurément elle devait en être charmée, et que tout ce qui la charmait me charmait. Mais miss Mills souriait en nous écoutant d'un air de raison supérieure et de bienveillance compatissante.

«C'est la personne la plus désagréable que je connaisse, dit Dora: vous ne pouvez pas vous imaginer combien elle est grognon et de mauvaise humeur.

– Oh! que si, je le peux, ma chère! dit Julia.

– C'est vrai, vous, cela peut-être, chérie, répondit Dora en prenant la main de Julia dans la sienne. Pardonnez-moi de ne pas vous avoir exceptée tout de suite, ma chère.»

Je conclus de là que miss Mills avait souffert des vicissitudes de la vie, et que c'était à cela qu'on pouvait peut-être attribuer ces manières pleines de gravité bénigne qui m'avaient déjà frappé. J'appris, dans le courant de la journée, que je ne m'étais pas trompé: miss Mills avait eu le malheur de mal placer ses affections, et l'on disait qu'elle s'était retirée du monde pour son compte après cette terrible expérience des choses humaines, mais qu'elle prenait toujours un intérêt modéré aux espérances

et aux affections des jeunes gens qui n'avaient pas encore eu de mécomptes.

Sur ce, M. Spenlow sortit de la maison, et Dora alla au-devant de lui, en disant:

«Voyez, papa, les belles fleurs!»

Et miss Mills sourit d'un air pensif comme pour dire:

«Pauvres fleurs d'un jour, jouissez de votre existence passagère sous le brillant soleil du matin de la vie!»

Et nous quittâmes tous la pelouse pour monter dans la voiture qu'on venait d'atteler.

Je ne ferai jamais une promenade pareille; je n'en ai jamais fait depuis. Ils étaient tous les trois dans le phaéton. Leur panier de provisions, le mien et la boîte de la guitare y étaient aussi. Le phaéton était découvert, et je suivais la voiture: Dora était sur le devant, en face de moi. Elle avait mon bouquet près d'elle sur le coussin, et elle ne permettait pas à Jip de se coucher de ce côté-là, de peur qu'il n'écrasât les fleurs. Elle les prenait de temps en temps à la main pour en respirer le parfum; alors nos yeux se rencontraient souvent, et, je me demande comment je n'ai pas sauté par-dessus la tête de mon joli coursier gris pour aller tomber dans la voiture.

Il y avait de la poussière, je crois, beaucoup de poussière même. J'ai un vague souvenir que M. Spenlow me conseilla de ne pas caracoler dans le tourbillon que faisait le phaéton, mais je ne la sentais pas. Je voyais Dora à travers un nuage d'amour et de beauté; mais je ne voyais pas autre chose. Il se levait parfois et me

demandait ce que je pensais du paysage. Je répondais que c'était un pays charmant, et c'est probable, mais je ne voyais que Dora. Le soleil portait Dora dans ses rayons, les oiseaux gazouillaient les louanges de Dora. Le vent du midi soufflait le nom de Dora. Toutes les fleurs sauvages des haies jusqu'au dernier bouton, c'étaient autant de Dora. Ma consolation était que miss Mills me comprenait. Miss Mills seule pouvait entrer complètement dans tous mes sentiments.

Je ne sais combien de temps dura la course, et je ne sais pas encore, à l'heure qu'il est, où nous allâmes. Peut-être était-ce près de Guilford. Peut-être quelque magicien des *Mille et une Nuits* avait-il créé ce lieu pour un seul jour, et a-t-il tout détruit après notre départ. C'était toujours une pelouse de gazon vert et fin, sur une colline. Il y avait de grands arbres, de la bruyère, et aussi loin que pouvait s'étendre le regard, un riche paysage.

Je fus contrarié de trouver là des gens qui nous attendaient et ma jalousie des femmes mêmes ne connut plus de bornes. Mais quant aux êtres de mon sexe, surtout quant à un imposteur plus âgé que moi de trois ou quatre ans, et porteur de favoris roux qui le rendaient d'une outrecuidance intolérable; c'étaient mes ennemis mortels.

Tout le monde ouvrit les paniers, et on se mit à l'oeuvre pour préparer le dîner. Favoris-roux dit qu'il savait faire la salade (ce que je ne crois pas), et s'imposa ainsi à l'attention publique. Quelques-unes des jeunes personnes se mirent à laver les laitues et à les couper sous sa direction. Dora était du nombre. Je sentis

que le destin m'avait donné cet homme pour rival, et que l'un de nous devait succomber.

Favoris-roux fit sa salade, je me demande comment on put en manger; pour moi, rien au monde n'eût pu me décider à y toucher! Puis il se nomma de son chef, l'intrigant qu'il était, échanton universel, et construisit un cellier pour abriter le vin dans le creux d'un arbre. Voilà-t-il pas quelque chose de bien ingénieux! Au bout d'un moment, je le vis avec les trois quarts d'un homard sur son assiette, assis et mangeant aux pieds de Dora!

Je n'ai plus qu'une idée indistincte de ce qui arriva, après que ce spectacle nouveau se fut présenté à ma vue. J'étais très-gai, je ne dis pas non, mais c'était une gaieté fausse. Je me consacrai à une jeune personne en rose, avec des petits yeux, et je lui fis une cour désespérée. Elle reçut mes attentions avec faveur, mais je ne puis dire si c'était complètement à cause de moi, ou parce qu'elle avait des vues ultérieures sur Favoris-roux. On but à la santé de Dora. J'affectai d'interrompre ma conversation pour boire aussi, puis je la repris aussitôt. Je rencontrai les yeux de Dora en la saluant, et il me sembla qu'elle me regardait d'un air suppliant. Mais ce regard m'arrivait par-dessus la tête de Favoris roux, et je fus inflexible.

La jeune personne en rose avait une mère en vert qui nous sépara, je crois, dans un but politique. Du reste, il y eut un dérangement général pendant qu'on enlevait les restes du dîner, et j'en profitai pour m'enfoncer seul au milieu des arbres, animé

par un mélange de colère et de remords. Je me demandais si je feindrais quelque indisposition pour m'enfuir... n'importe où... sur mon joli coursier gris, quand je rencontrai Dora et miss Mills.

«Monsieur Copperfield, dit miss Mills, vous êtes triste!

– Je vous demande bien pardon, je ne suis pas triste du tout.

– Et vous, Dora, dit miss Mills, vous êtes triste?

– Oh! mon Dieu, non, pas le moins du monde.

– Monsieur Copperfield, et vous, Dora, dit miss Mills d'un air presque vénérable, en voilà assez. Ne permettez pas à un malentendu insignifiant de flétrir ces fleurs printanières qui, une fois fanées, ne peuvent plus refleurir. Je parle, continua miss Mills, par mon expérience du passé, d'un passé irrévocable. Les sources jaillissantes qui étincellent au soleil ne doivent pas être fermées par pur caprice; l'oasis du Sahara ne doit pas être supprimée à la légère.»

Je ne savais pas ce que je faisais, car j'avais la tête tout en feu, mais je pris la petite main de Dora, je la baisai et elle me laissa faire. Je baisai la main de miss Mills, et il me sembla que nous montions ensemble tout droit au septième ciel.

Nous n'en redescendîmes pas. Nous y restâmes toute la soirée, errant çà et là parmi les arbres, le petit bras tremblant de Dora reposant sur le mien, et Dieu sait que, quoique ce fût une folie, notre sort eût été bien heureux si nous avions pu devenir immortels tout d'un coup avec cette folie dans le coeur, pour errer éternellement ainsi au milieu des arbres de cet Eden.

Trop tôt, hélas! nous entendîmes les autres qui riaient et qui

causaient, puis on appela Dora. Alors nous reparûmes, et on pria Dora de chanter. Favoris-roux voulait prendre la boîte de la guitare dans la voiture, mais Dora lui dit que je savais seul où elle était. Favoris-roux fut donc défait en un instant, et c'est moi qui trouvai la boîte, moi qui l'ouvris, moi qui sortis la guitare, moi qui m'assis près d'elle, moi qui gardai son mouchoir et ses gants, et moi qui m'enivrai du son de sa douce voix pendant qu'elle chantait pour celui qui l'aimait, les autres pouvaient applaudir si cela leur convenait, mais ils n'avaient rien à faire avec sa romance.

J'étais fou de joie. Je craignais d'être trop heureux pour que tout cela fût vrai; je craignais de me réveiller tout à l'heure à Buckingham-Street, d'entendre mistress Crupp heurter les tasses en préparant le déjeuner. Mais non, c'était bien Dora qui chantait, puis d'autres chantèrent ensuite; miss Mills chanta elle-même une complainte sur les échos assoupis des cavernes de la Mémoire, comme si elle avait cent ans, et le soir vint, et on prit le thé en faisant bouillir l'eau au bivouac de notre petite bohème, et j'étais aussi heureux que jamais.

Je fus encore plus heureux que jamais quand on se sépara, et que tout le monde, le pauvre Favoris-roux y compris, reprit son chemin, dans chaque direction, pendant que je partais avec elle au milieu du calme de la soirée, des lueurs mourantes, et des doux parfums qui s'élevaient autour de nous. M. Spenlow était un peu assoupi, grâce au vin de Champagne; béni soit le sol qui en a porté le raisin! béni soit le raisin qui en a fait le

vin! béni soit le soleil qui l'a mûri! béni soit le marchand qui l'a frelaté! Et comme il dormait profondément dans un coin de la voiture, je marchais à côté et je parlais à Dora. Elle admirait mon cheval et le caressait (oh! quelle jolie petite main à voir sur le poitrail d'un cheval!); et son châne qui ne voulait pas se tenir droit! j'étais obligé de l'arranger de temps en temps, et je crois que Jip lui-même commençait à s'apercevoir de ce qui se passait, et à comprendre qu'il fallait prendre son parti de faire sa paix avec moi.

Cette pénétrante miss Mills, cette charmante recluse qui avait usé l'existence, ce petit patriarche de vingt ans à peine qui en avait fini avec le monde, et qui n'aurait pas voulu, pour tout au monde, réveiller les échos assoupis des cavernes de la Mémoire, comme elle fut bonne pour moi!

«Monsieur Copperfield, me dit elle, venez de ce côté de la voiture pour un moment, si vous avez un moment à me donner. J'ai besoin de vous parler.»

Me voilà, sur mon joli coursier gris, me penchant pour écouter miss Mills, la main sur la portière.

«Dora va venir me voir. Elle revient avec moi chez mon père après- demain. S'il vous convenait de venir chez nous, je suis sûre que papa serait très-heureux de vous recevoir.»

Que pouvais-je faire de mieux que d'appeler tout bas des bénédictions sans nombre sur la tête de miss Mills, et surtout de confier l'adresse de miss Mills, au recoin le plus sûr de ma mémoire! Que pouvais-je faire de mieux que de dire à miss

Mills, avec des paroles brûlantes et des regards reconnaissants, combien je la remerciais de ses bons offices, et quel prix infini j'attachais à son amitié!

Alors miss Mills me congédia avec bénignité: «Retournez vers Dora,» et j'y retournai; et Dora se pencha hors de la voiture pour causer avec moi, et nous causâmes tout le reste du chemin, et je fis serrer la roue de si près à mon coursier gris qu'il eut la jambe droite tout écorchée, même que son propriétaire me déclara le lendemain que je lui devais soixante-cinq shillings, pour cette avarie, ce que j'acquittai sans marchander, trouvant que je payais bien bon marché une si grande joie. Pendant ce temps, miss Mills regardait la lune en récitant tout bas des vers, et en se rappelant, je suppose, le temps éloigné où la terre et elle n'avaient pas encore fait un divorce complet.

Norwood était beaucoup trop près, et nous y arrivâmes beaucoup trop tôt. M. Spenlow reprit ses sens, un moment avant d'atteindre sa maison et me dit: «Vous allez entrer pour vous reposer, Copperfield.» J'y consentis et on apporta des sandwiches, du vin et de l'eau. Dans cette chambre éclairée, Dora me paraissait si charmante en rougissant, que je ne pouvais m'arracher à sa présence, et que je restais là à la regarder fixement comme dans un rêve, quand les ronflements de M. Spenlow vinrent m'apprendre qu'il était temps de tirer ma révérence. Je partis donc, et tout le long du chemin je sentais encore la petite main de Dora posée sur la mienne; je me rappelais mille et mille fois chaque incident et chaque mot, puis

je me trouvai enfin dans mon lit, aussi enivré de joie que le plus fou des jeunes écervelés à qui l'amour ait jamais tourné la tête.

En me réveillant, le lendemain matin, j'étais décidé à déclarer ma passion à Dora, pour connaître mon sort. Mon bonheur ou mon malheur, voilà maintenant toute la question. Je n'en connaissais plus d'autre au monde, et Dora seule pouvait y répondre. Je passai trois jours à me désespérer, à me mettre à la torture, inventant les explications les moins encourageantes qu'on pouvait donner à tout ce qui s'était passé entre Dora et moi. Enfin, paré à grands frais pour la circonstance, je partis pour me rendre chez miss Mills, avec une déclaration sur les lèvres.

Il est inutile de dire maintenant combien de fois je montai la rue pour la redescendre ensuite, combien de fois je fis le tour de la place, en sentant très-vivement que j'étais bien mieux que la lune le mot de la vieille énigme, avant de me décider à gravir les marches de la maison, et à frapper à la porte. Quand j'eus enfin frappé, en attendant qu'on m'ouvrît, j'eus un moment l'idée de demander, si ce n'était pas là que demeurait M. Blackboy (par imitation de ce pauvre Barkis), de faire mes excuses et de m'enfuir. Cependant je ne lâchai pas pied.

M. Mills n'était pas chez lui. Je m'y attendais. Qu'est-ce qu'on avait besoin de lui? Miss Mills était chez elle, il ne m'en fallait pas davantage.

On me fit entrer dans une pièce au premier, où je trouvai miss Mills et Dora; Jip y était aussi. Miss Mills copiait de la musique (je me souviens que c'était une romance nouvelle intitulée: *le De*

profundis de l'amour), et Dora peignait des fleurs. Jugez de mes sentiments quand je reconnus mes fleurs, le bouquet du marché de Covent-Garden! Je ne puis pas dire que la ressemblance fût frappante, ni que j'eusse jamais vu des fleurs de cette nature. Mais je reconnus l'intention de la composition, au papier qui enveloppait le bouquet et qui était, lui, très-exactement copié.

Miss Mills fut ravie de me voir; elle regrettait infiniment que son papa fut sorti, quoiqu'il me semblât que nous supportions tous son absence avec magnanimité. Miss Mills soutint la conversation pendant un moment, puis passant sa plume sur le *De profundis de l'amour*, elle se leva et quitta la chambre.

Je commençais à croire que je remettrais la chose au lendemain.

«J'espère que votre pauvre cheval n'était pas trop fatigué quand vous êtes rentré l'autre soir, me dit Dora en levant ses beaux yeux, c'était une longue course pour lui.»

Je commençais à croire que ce serait pour le soir même.

«C'était une longue course pour lui, sans doute, répondis-je, car le pauvre animal n'avait rien pour le soutenir pendant le voyage.

– Est-ce qu'on ne lui avait pas donné à manger? pauvre bête!» demanda Dora.

Je commençais à croire que je remettrais la chose au lendemain.

«Pardon, pardon, on avait pris soin de lui. Je veux dire qu'il ne jouissait pas autant que moi de l'ineffable bonheur d'être près

de vous.»

Dora baissa la tête sur son dossier, et dit au bout d'un moment (j'étais resté assis tout ce temps-là dans un état de fièvre brûlante, je sentais que mes jambes étaient roides comme des bâtons):

«Vous n'aviez pas l'air de sentir ce bonheur bien vivement pendant une partie de la journée.»

Je vis que le sort en était jeté, et qu'il fallait en finir sur l'heure même.

«Vous n'aviez pas l'air de tenir le moins du monde à ce bonheur, dit Dora avec un petit mouvement de sourcils et en secouant la tête, pendant que vous étiez assis auprès de miss Kitt.»

Je dois remarquer que miss Kitt était la jeune personne en rose, aux petits yeux.

«Du reste, je ne sais pas pourquoi vous y auriez tenu, dit Dora, ou pourquoi vous dites que c'était un bonheur. Mais vous ne pensez probablement pas tout ce que vous dites. Et vous êtes certainement bien libre de faire ce qu'il vous convient. Jip, vilain garçon, venez ici!»

Je ne sais pas ce que je fis. Mais tout fut dit en un moment. Je coupai le passage à Jip; je pris Dora dans mes bras. J'étais plein d'éloquence. Je ne cherchais pas mes mots. Je lui dis combien je l'aimais. Je lui dis que je mourrais sans elle. Je lui dis que je l'idolâtrais. Jip aboyait comme un furieux tout le temps.

Quand Dora baissa la tête et se mit à pleurer en tremblant, mon éloquence ne connut plus de bornes. Je lui dis qu'elle n'avait

qu'à dire un mot, et que j'étais prêt à mourir pour elle. Je ne voulais à aucun prix de la vie sans l'amour de Dora. Je ne pouvais ni ne voulais la supporter. Je l'aimais depuis le premier jour, et j'avais pensé à elle à chaque minute du jour et de la nuit. Dans le moment même où je parlais, je l'aimais à la folie. Je l'aimerais toujours à la folie. Il y avait eu avant moi des amants, il y en aurait encore après moi, mais jamais amant n'avait pu, ne pouvait, ne pourrait, ne voudrait, ne devrait aimer comme j'aimais Dora. Plus je déraisonnais, plus Jip aboyait. Lui et moi, chacun à notre manière, c'était à qui se montrerait le plus fou des deux. Puis, petit à petit, ne voilà-t-il pas que nous étions assis, Dora et moi, sur le canapé, tout tranquillement, et Jip était couché sur les genoux de sa maîtresse, et me regardait paisiblement. Mon esprit était délivré de son fardeau. J'étais parfaitement heureux; Dora et moi, nous étions engagés l'un à l'autre.

Je suppose que nous avons quelque idée que cela devait finir par le mariage. Je le pense, parce que Dora déclara que nous ne nous marierions pas sans le consentement de son papa. Mais dans notre joie enfantine, je crois que nous ne regardions ni en avant ni en arrière; le présent, dans son ignorance innocente, nous suffisait. Nous devons garder notre engagement secret, mais l'idée ne me vint seulement pas alors qu'il y eût dans ce procédé quelque chose qui ne fût pas parfaitement honnête.

Miss Mills était plus pensive que de coutume, quand Dora, qui était allée la chercher, la ramena; je suppose que c'était parce que ce qui venait de se passer réveilla les échos assoupis des cavernes

de la Mémoire. Toutefois elle nous donna sa bénédiction, nous promit une amitié éternelle, et nous parla en général comme il convenait à une Voix sortant du Cloître prophétique.

Que d'enfantillages! quel temps de folies, d'illusions et de bonheur!

Quand je pris la mesure du doigt de Dora pour lui faire faire une bague composée de *ne m'oubliez pas*, et que le bijoutier auquel je donnai mes ordres, devinant de quoi il s'agissait, se mit à rire en inscrivant ma commande, et me demanda ce qui lui convint pour ce joli petit bijou orné de pierres bleues qui se lie tellement encore dans mon souvenir avec la main de Dora, qu'hier encore en voyant une bague pareille au doigt de ma fille, je sentis mon coeur tressaillir un moment d'une douleur passagère;

Quand je me promenai, gonflé de mon secret, plein de ma propre importance, et qu'il me sembla que l'honneur d'aimer Dora et d'être aimé d'elle m'élevait autant au-dessus de ceux qui n'étaient pas admis à cette félicité et qui se traînaient sur la terre que si j'avais volé dans les airs;

Quand nous nous donnâmes des rendez-vous dans le jardin de la place, et que nous causions dans le pavillon poudreux où nous étions si heureux que j'aime, à l'heure qu'il est, les moineaux de Londres pour cette seule raison, et que je vois les couleurs de l'arc-en-ciel sur leur plumage enfumé;

Quand nous eûmes notre première grande querelle, huit jours après nos fiançailles, et que Dora me renvoya la bague renfermée

dans un petit billet plié en triangle, en employant cette terrible expression: «Notre amour a commencé par la folie, il finit par le désespoir!» et qu'à la lecture de ces cruelles paroles, je m'arrachai les cheveux en disant que tout était fini;

Quand, à l'ombre de la nuit, je volai chez miss Mills, et que je la vis en cachette dans une arrière-cuisine où il y avait une machine à lessive, et que je la suppliai de s'interposer entre nous et de nous sauver de notre folie;

Quand miss Mills consentit à se charger de cette commission et revint avec Dora, en nous exhortant, du haut de la chaire de sa jeunesse brisée, à nous faire des concessions mutuelles et à éviter le désert du Sahara;

Quand nous nous mîmes à pleurer, et que nous nous réconciliâmes pour jouir de nouveau d'un bonheur si vif dans cette arrière- cuisine avec la machine à lessive, qui ne nous en paraissait pas moins le temple même de l'amour, et que nous arrangeâmes un système de correspondance qui devait passer par les mains de miss Mills, et qui supposait une lettre par jour pour le moins de chaque côté:

Que d'enfantillages! quel temps de bonheur, d'illusion et de folies! De toutes les époques de ma vie que le temps tient dans sa main, il n'y en a pas une seule dont le souvenir ramène sur mes lèvres autant de sourires et dans mon coeur autant de tendresse.

CHAPITRE IV

Ma tante me cause un grand étonnement

J'écrivis à Agnès dès que nous fûmes engagés, Dora et moi. Je lui écrivis une longue lettre dans laquelle j'essayai de lui faire comprendre combien j'étais heureux, et combien Dora était charmante. Je conjurai Agnès de ne pas regarder ceci comme une passion frivole qui pourrait céder la place à une autre, ou qui eût la moindre ressemblance avec les fantaisies d'enfance sur lesquelles elle avait coutume de me plaisanter. Je l'assurai que mon attachement était un abîme d'une profondeur insondable, et j'exprimai ma conviction qu'on n'en avait jamais vu de pareil.

Je ne sais comment cela se fit, mais en écrivant à Agnès par une belle soirée, près de ma fenêtre ouverte, avec le souvenir présent à ma pensée de ses yeux calmes et limpides et de sa douce figure, je sentis une influence si sereine calmer l'agitation fiévreuse dans laquelle je vivais depuis quelque temps et qui s'était mêlée à mon bonheur même, que je me pris à pleurer. Je me rappelle que j'appuyai ma tête sur ma main quand la lettre fut à moitié écrite, et que je me laissai aller à rêver et à penser qu'Agnès était naturellement l'un des éléments nécessaires de mon foyer domestique. Il me semblait que, dans la retraite de cette maison que sa présence me rendait presque sacrée,

nous serions, Dora et moi, plus heureux que partout ailleurs. Il me semblait que dans l'amour, dans la joie, dans le chagrin, l'espérance ou le désappointement, dans toutes ses émotions, mon coeur se tournait naturellement vers elle comme vers son refuge et sa meilleure amie.

Je ne lui parlai pas de Steerforth. Je lui dis seulement qu'il y avait eu de grands chagrins à Yarmouth, par suite de la perte d'Émilie, et que j'en avais doublement souffert à cause des circonstances qui l'avaient accompagnée. Je m'en rapportais à sa pénétration pour deviner la vérité, et je savais qu'elle ne me parlerait jamais de lui la première.

Je reçus par le retour du courrier une réponse à cette lettre. En la lisant, il me semblait l'entendre parler elle-même, je croyais que sa douce voix retentissait à mes oreilles. Que puis-je dire de plus?

Pendant mes fréquentes absences du logis, Traddles y était venu deux ou trois fois. Il avait trouvé Peggotty: elle n'avait pas manqué de lui apprendre (comme à tous ceux qui voulaient bien l'écouter) qu'elle était mon ancienne bonne, et il avait eu la bonté de rester un moment pour parler de moi avec elle. Du moins, c'est ce que m'avait dit Peggotty. Mais je crains bien que la conversation n'eût été tout entière de son côté et d'une longueur démesurée, car il était très-difficile d'arrêter cette brave femme, que Dieu bénisse! quand elle était une fois lancée sur mon sujet.

Ceci me rappelle non-seulement que j'étais à attendre Traddles un certain jour fixé par lui, mais aussi que mistress

Crupp avait renoncé à toutes les particularités dépendantes de son office (le salaire excepté), jusqu'à ce que Peggotty cessât de se présenter chez moi. Mistress Crupp, après s'être permis plusieurs conversations sur le compte de Peggotty, à haute et intelligible voix, au bas des marches de l'escalier, avec quelque esprit familier qui lui apparaissait sans doute (car à l'oeil nu, elle était parfaitement seule dans ces moments de monologue), prit le parti de m'adresser une lettre, dans laquelle elle me développait là-dessus ses idées. Elle commençait par une déclaration d'une application universelle, et qui se répétait dans tous les événements de sa vie, à savoir qu'elle aussi elle était mère: puis elle en venait à me dire qu'elle avait vu de meilleurs jours, mais qu'à toutes les époques de son existence, elle avait eu une antipathie instinctive pour les espions, les indiscrets et les rapporteurs. Elle ne citait pas de noms, disait-elle, c'était à moi à voir à qui s'adressaient ces titres, mais elle avait toujours conçu le plus profond mépris pour les espions, les indiscrets et les rapporteurs, particulièrement quand ces défauts se trouvaient chez une personne qui *portait le deuil de veuve* (ceci était souligné). S'il convenait à un monsieur d'être victime d'espions, d'indiscrets et de rapporteurs (toujours sans citer de noms), il en était bien le maître. Il avait le droit de faire ce qui lui convenait mais elle, mistress Crupp, tout ce qu'elle demandait, c'était de ne pas être mise en contact avec de semblables personnes. C'est pourquoi elle désirait être dispensée de tout service pour l'appartement du second, jusqu'à ce que les choses eussent repris

leur ancien cours, ce qui était fort à souhaiter. Elle ajoutait qu'on trouverait son petit livre tous les samedis matins sur la table du déjeuner, et qu'elle en demandait le règlement immédiat, dans le but charitable d'épargner de l'embarras et des difficultés à toutes les parties intéressées.

Après cela, mistress Crupp se borna à dresser des embûches sur l'escalier, particulièrement avec des cruches, pour essayer si Peggotty ne voudrait pas bien s'y casser le cou. Je trouvais cet état de siège un peu fatigant, mais j'avais trop grand'peur de mistress Crupp pour trouver moyen de sortir de là.

«Mon cher Copperfield, s'écria Traddles en apparaissant ponctuellement à ma porte en dépit de tous ces obstacles, comment vous portez-vous?

– Mon cher Traddles, lui dis-je, je suis ravi de vous voir enfin, et je suis bien fâché de n'avoir pas été chez moi les autres fois; mais j'ai été si occupé...

– Oui; oui, je sais, dit Traddles, c'est tout naturel. La vôtre demeure à Londres, je pense?

– De qui parlez-vous?

– Elle... pardonnez-moi... miss D... vous savez bien, dit Traddles en rougissant par excès de délicatesse, elle demeure à Londres, n'est-ce pas?

– Oh! oui, près de Londres.

– La mienne... vous vous souvenez peut-être, dit Traddles d'un air grave, demeure en Devonshire... ils sont dix enfants... aussi je ne suis pas si occupé que vous sous ce rapport.

– Je me demande, répondis-je, comment vous pouvez supporter de la voir si rarement.

– Ah! dit Traddles d'un air pensif, je me le demande aussi. Je suppose, Copperfield, que c'est parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement!

– Je devine bien que c'est là la raison, répliquai-je en souriant et en rougissant un peu, mais cela vient aussi de ce que vous avez beaucoup de courage et de patience, Traddles.

– Croyez-vous? dit Traddles en ayant l'air de réfléchir. Est-ce que je vous fais cet effet-là, Copperfield? Je ne croyais pas. Mais c'est une si excellente fille qu'il est bien possible qu'elle m'ait communiqué quelque chose de ces vertus qu'elle possède. Maintenant que vous me le faites remarquer, Copperfield, cela ne m'étonnerait pas du tout. Je vous assure qu'elle passe sa vie à s'oublier elle-même pour penser aux neuf autres.

– Est-elle l'aînée? demandai-je.

– Oh! non, certes, dit Traddles, l'aînée est une beauté.»

Je suppose qu'il s'aperçut que je ne pouvais m'empêcher de sourire de la stupidité de sa réponse, et il reprit de son air naïf en souriant aussi:

«Cela ne veut pas dire, bien entendu, que ma Sophie... C'est un joli nom, n'est-ce pas, Copperfield?

– Très-joli, dis-je.

– Cela ne veut pas dire que ma Sophie ne soit pas charmante aussi à mes yeux, et qu'elle ne fît pas à tout le monde l'effet d'être une des meilleures filles qu'on puisse voir; mais quand je dis que

l'aînée est une beauté, je veux dire qu'elle est vraiment... Il fit le geste d'amasser des nuages autour de lui de ses deux mains... magnifique, je vous assure, dit Traddles avec énergie.

– Vraiment?

– Oh! je vous assure, dit Traddles, tout à fait hors ligne. Et, voyez-vous, comme elle est faite pour briller dans le monde et pour s'y faire admirer, quoiqu'elle n'en ait guère l'occasion à cause de leur peu de fortune, elle est quelquefois un peu irritable, un peu exigeante. Heureusement que Sophie la met de bonne humeur!

– Sophie est-elle la plus jeune? demandai-je.

– Oh! non certes, dit Traddles en se caressant le menton. Les deux plus jeunes ont neuf et dix ans. Sophie les élève.

– Est-elle la cadette, par hasard? me hasardai-je à demander.

– Non, dit Traddles, Sarah est la seconde; Sarah a quelque chose à l'épine dorsale; pauvre fille! les médecins disent que cela se passera, mais, en attendant, il faut qu'elle reste étendue pendant un an sur le dos. Sophie la soigne, Sophie est la quatrième.

– La mère vit-elle encore? demandai-je.

– Oh! oui, dit Traddles, elle est de ce monde. C'est vraiment une femme supérieure, mais l'humidité du pays ne lui convient pas, et... le fait est qu'elle a perdu l'usage de ses membres.

– Quel malheur!

– C'est bien triste, n'est-ce pas? répartit Traddles. Mais au point de vue des affaires du ménage, c'est moins incommode

qu'on ne pourrait croire, parce que Sophie prend sa place. Elle sert de mère à sa mère tout autant qu'aux neuf autres.»

J'éprouvais la plus vive admiration pour les vertus de cette jeune personne, et, dans le but honnête de faire de mon mieux pour empêcher qu'on n'abusât de la bonne volonté de Traddles au détriment de leur avenir commun, je demandai comment se portait M. Micawber.

«Il va très-bien, merci, Copperfield, dit Traddles, je ne demeure pas chez lui pour le moment.

– Non?

– Non. À dire le vrai, répondit Traddles, en parlant tout bas, il a pris le nom de Mortimer, à cause de ses embarras temporaires; il ne sort plus que le soir avec des lunettes. Il y a une saisie chez nous pour le loyer. Mistress Micawber était dans un état si affreux que je n'ai vraiment pu m'empêcher de donner ma signature pour le second billet dont nous avons parlé ici. Vous pouvez vous imaginer quelle joie j'ai ressentie, Copperfield, quand j'ai vu que cela terminait tout et que mistress Micawber reprenait sa gaieté.

– Hum! fis-je.

– Du reste, son bonheur n'a pas été de longue durée, reprit Traddles, car malheureusement, au bout de huit jours, il y a eu une nouvelle saisie. Là-dessus, nous nous sommes dispersés. Je loge depuis ce temps-là dans un appartement meublé, et les Mortimer se tiennent dans la retraite la plus absolue. J'espère que vous ne me trouverez pas égoïste, Copperfield, si je ne puis m'empêcher de regretter que le marchand de meubles se soit

emparé de ma petite table ronde à dessus de marbre, et du pot à fleur et de l'étagère de Sophie!

– Quelle cruauté! m'écriai-je avec indignation.

– Cela m'a paru... un peu dur, dit Traddles avec sa grimace ordinaire lorsqu'il employait cette expression. Du reste, je ne dis pas cela pour en faire le reproche à personne, mais voici pourquoi: le fait est, Copperfield, que je n'ai pu racheter ces objets au moment de la saisie, d'abord parce que le marchand de meubles, qui pensait que j'y tenais, en demandait un prix fabuleux, ensuite parce que... je n'avais plus d'argent. Mais depuis lors j'ai tenu l'oeil sur la boutique, dit Traddles paraissant jouir avec délices de ce mystère; c'est en haut de Tottenham-Court-Road, et enfin, aujourd'hui, je les ai vus à l'étalage. J'ai seulement regardé en passant de l'autre côté de la rue, parce que si le marchand m'aperçoit, voyez-vous, il en demandera un prix!.. Mais j'ai pensé que, puisque j'avais l'argent, vous ne verriez pas avec déplaisir que votre brave bonne vînt avec moi à la boutique; je lui montrerais les objets du coin de la rue, et elle pourrait me les acheter au meilleur marché possible, comme si c'était pour elle.»

La joie avec laquelle Traddles me développa son plan et le plaisir qu'il éprouvait à se trouver si rusé, restent dans mon esprit comme l'un de mes souvenirs les plus nets.

Je lui dis que ma vieille bonne serait enchantée de lui rendre ce petit service, et que nous pourrions entrer tous les trois en campagne, mais à une seule condition. Cette condition était qu'il

prendrait une résolution solennelle de ne plus rien prêter à M. Micawber, pas plus son nom qu'autre chose.

«Mon cher Copperfield, me dit Traddles, c'est chose faite; non- seulement parce que je commence à sentir que j'ai été un peu vite, mais aussi parce que c'est une véritable injustice que je me reproche envers Sophie. Je me suis donné ma parole à cet effet, et il n'y a plus rien à craindre, mais je vous la donne aussi de tout mon coeur. J'ai payé ce malheureux billet. Je ne doute pas que M. Micawber ne l'eût payé lui-même s'il l'avait pu, mais il ne le pouvait pas. Je dois vous dire une chose qui me plaît beaucoup chez M. Micawber, Copperfield, c'est par rapport au second billet qui n'est pas encore échu. Il ne me dit plus qu'il y a pourvu, mais qu'il y pourvoira. Vraiment, je trouve que le procédé est très-honnête et très-délicat.»

J'avais quelque répugnance à ébranler la confiance de mon brave ami, et je fis un signe d'assentiment. Après un moment de conversation, nous fîmes le chemin de la boutique du marchand de chandelles pour enrôler Peggotty dans notre conjuration, Traddles ayant refusé de passer la soirée avec moi, d'abord parce qu'il éprouvait la plus vive inquiétude que ses propriétés ne fussent achetées par quelque autre amateur avant qu'il eût le temps de faire des offres, et ensuite parce que c'était la soirée qu'il consacrait toujours à écrire à la plus excellente fille du monde.

Je n'oublierai jamais les regards qu'il jetait du coin de la rue vers Tottenham-Court-Road, pendant que Peggotty marchandait

ces objets si précieux, ni son agitation quand elle revint lentement vers nous, après avoir inutilement offert son prix, jusqu'à ce qu'elle fut rappelée par le marchand et qu'elle retourna sur ses pas. En fin de compte, elle racheta la propriété de Traddles pour un prix assez modéré; il était transporté de joie.

«Je vous suis vraiment bien obligé, dit Traddles en apprenant qu'on devait envoyer le tout chez lui le soir même. Si j'osais, je vous demanderais encore une faveur: j'espère que vous ne trouverez pas mon désir trop absurde, Copperfield!

– Certainement non, répondis-je d'avance.

– Alors, dit Traddles en s'adressant à Peggotty, si vous aviez la bonté de vous procurer le pot à fleurs tout de suite, il me semble que j'aimerais à l'emporter moi-même, parce qu'il est à Sophie, Copperfield.»

Peggotty alla chercher le pot à fleurs de très-bon coeur; il l'accabla de remerciements, et nous le vîmes remonter Tottenham-Court-Road avec le pot à fleurs serré tendrement dans ses bras, d'un air de jubilation que je n'ai jamais vu à personne.

Nous reprîmes ensuite le chemin de chez moi. Comme les magasins possédaient pour Peggotty des charmes que je ne leur ai jamais vu exercer sur personne au même degré, je marchais lentement, en m'amusant à la voir regarder les étalages, et en l'attendant toutes les fois qu'il lui convenait de s'y arrêter. Nous fûmes donc assez longtemps avant d'arriver aux Adelphi.

En montant l'escalier, je lui fis remarquer que les embûches de

mistress Crupp avaient soudainement disparu, et qu'en outre on distinguait des traces récentes de pas. Nous fûmes tous deux fort surpris, en montant toujours, de voir ouverte la première porte que j'avais fermée en sortant, et d'entendre des voix chez moi.

Nous nous regardâmes avec étonnement sans savoir que penser, et nous entrâmes dans le salon. Quelle fut ma surprise d'y trouver les gens du monde que j'attendais le moins, ma tante et M. Dick! Ma tante était assise sur une quantité de malles, la cage de ses oiseaux devant elle, et son chat sur ses genoux, comme un Robinson Crusoé féminin, buvant une tasse de thé! M. Dick s'appuyait d'un air pensif sur un grand cerf-volant pareil à ceux que nous avions souvent enlevés ensemble, et il était entouré d'une autre cargaison de caisses!

«Ma chère tante! m'écriai-je; quel plaisir inattendu!»

Nous nous embrassâmes tendrement; je donnai une cordiale poignée de main à M. Dick, et mistress Crupp, qui était occupée à faire le thé et à nous prodiguer ses attentions, dit vivement qu'elle savait bien d'avance quelle serait la joie de M. Copperfield en voyant ses chers parents.

«Allons, allons! dit ma tante à Peggotty qui frémissait en sa terrible présence, comment vous portez-vous?

– Vous vous souvenez de ma tante, Peggotty? lui dis-je.

– Au nom du ciel, mon garçon! s'écria ma tante, ne donnez plus à cette femme ce nom sauvage! Puisqu'en se mariant elle s'en est débarrassée, et c'est ce qu'elle avait de mieux à faire, pourquoi ne pas lui accorder au moins les avantages de ce changement?

Comment vous appelez-vous maintenant, P.? dit ma tante en usant de ce compromis abrégatif pour éviter le nom qui lui déplaisait tant.

– Barkis, madame, dit Peggotty en faisant la révérence.

– Allons, voilà qui est plus humain, dit ma tante: ce nom-là n'a pas comme l'autre de ces airs païens qu'il faut réparer par le baptême d'un missionnaire; comment vous portez-vous, Barkis? J'espère que vous allez bien?»

Encouragée par ces gracieuses paroles et par l'empressement de ma tante à lui tendre la main, Barkis s'avança pour la prendre avec une révérence de remerciement.

«Nous avons vieilli depuis ce temps-là, voyez-vous, dit ma tante. Nous ne nous sommes jamais vues qu'une seule fois, vous savez. La belle besogne que nous avons faite ce jour-là! Trot, mon enfant, donnez-moi une seconde tasse de thé!»

Je versai à ma tante le breuvage qu'elle me demandait, toujours aussi droite et aussi roide que de coutume, et je m'aventurai à lui faire remarquer qu'on était mal assis sur une malle.

«Laissez-moi vous approcher le canapé ou le fauteuil, ma tante, lui dis-je; vous êtes bien mal là.

– Merci, Trot, répliqua-t-elle; j'aime mieux être assise sur ma propriété.» Là-dessus ma tante regarda mistress Crupp en face et lui dit: «Vous n'avez pas besoin de vous donner la peine d'attendre, madame.

– Voulez-vous que je remette un peu de thé dans la théière,

madame? dit mistress Crupp.

– Non, merci, madame, répliqua ma tante.

– Voulez-vous me permettre d'aller chercher encore un peu de beurre, madame? ou bien puis-je vous offrir un œuf frais, ou voulez-vous que je fasse griller un morceau de lard? Ne puis-je rien faire de plus pour votre chère tante, monsieur Copperfield?

– Rien du tout, madame, répliqua ma tante; je me tirerai très-bien d'affaire toute seule, je vous remercie.»

Mistress Crupp, qui souriait sans cesse pour figurer une grande douceur de caractère, et qui tenait toujours sa tête de côté pour donner l'idée d'une grande faiblesse de constitution, et qui se frottait à tout moment les mains pour manifester son désir d'être utile à tous ceux qui le méritaient, finit par sortir de la chambre, la tête de côté en se frottant les mains et en souriant.

«Dick, reprit ma tante, vous savez ce que je vous ai dit des courtisans et des adorateurs de la fortune?»

M. Dick répondit affirmativement, mais d'un air un peu effaré, et comme s'il avait oublié ce qu'il devait se rappeler si bien.

«Eh bien! mistress Crupp est du nombre, dit ma tante. Barkis, voulez-vous me faire le plaisir de vous occuper du thé, et de m'en donner une autre tasse; je ne me souciais pas de l'avoir de la main de cette intrigante.»

Je connaissais assez ma tante pour savoir qu'elle avait quelque chose d'important à m'apprendre, et que son arrivée en disait plus long qu'un étranger n'eût pu le supposer. Je remarquai que

ses regards étaient constamment attachés sur moi, lorsqu'elle me croyait occupé d'autre chose, et qu'elle était dans un état d'indécision et d'agitation intérieures mal dissimulées par le calme et la raideur qu'elle conservait extérieurement. Je commençai à me demander si j'avais fait quelque chose qui pût l'offenser, et ma conscience me dit tout bas que je ne lui avais pas encore parlé de Dora. Ne serait-ce pas cela, par hasard?

Comme je savais bien qu'elle ne parlerait que lorsque cela lui conviendrait, je m'assis à côté d'elle, et je me mis à parler avec les oiseaux et à jouer avec le chat, comme si j'étais bien à mon aise; mais je n'étais pas à mon aise du tout, et mon inquiétude augmenta en voyant que M. Dick, appuyé sur le grand cerf-volant, derrière ma tante, saisissait toutes les occasions où l'on ne faisait pas attention à nous, pour me faire des signes de tête mystérieux, en me montrant ma tante.

«Trot, me dit-elle enfin, quand elle eut fini son thé, et qu'après s'être essuyé les lèvres, elle eut soigneusement arrangé les plis de sa robe; ... vous n'avez pas besoin de vous en aller, Barkis!.. Trot, avez-vous acquis plus de confiance en vous-même?

– Je l'espère, ma tante.

– Mais en êtes-vous bien sûr?

– Je le crois, ma tante.

– Alors, mon cher enfant, me dit-elle en me regardant fixement, savez-vous pourquoi je tiens tant à rester assise ce soir sur mes bagages?»

Je secouai la tête comme un homme qui jette sa langue aux

chiens.

«Parce que c'est tout ce qui me reste, dit ma tante; parce que je suis ruinée, mon enfant!»

Si la maison était tombée dans la rivière avec nous dedans, je crois que le coup n'eût pas été, pour moi, plus violent.

«Dick le sait, dit ma tante en me posant tranquillement la main sur l'épaule; je suis ruinée, mon cher Trot. Tout ce qui me reste dans le monde est ici, excepté ma petite maison, que j'ai laissé à Jeannette le soin de louer. Barkis, il faudrait un lit à ce monsieur, pour la nuit. Afin d'éviter la dépense, peut-être pourriez-vous arranger ici quelque chose pour moi, n'importe quoi. C'est pour cette nuit seulement; nous parlerons de ceci plus au long.»

Je fus tiré de mon étonnement et du chagrin que j'éprouvais pour elle... pour elle, j'en suis certain, en la voyant tomber dans mes bras, s'écriant qu'elle n'en était fâchée qu'à cause de moi; mais une minute lui suffit pour dompter son émotion, et elle me dit d'un air plutôt triomphant qu'abattu:

«Il faut supporter bravement les revers, sans nous laisser effrayer, mon enfant; il faut soutenir son rôle jusqu'au bout, il faut braver le malheur jusqu'à la fin, Trot.»

CHAPITRE V

Abattement

Dès que j'eus retrouvé ma présence d'esprit, qui m'avait complètement abandonné au premier moment, sous le coup accablant que m'avaient porté les nouvelles de ma tante, je proposai à M. Dick de venir chez le marchand de chandelles, et de prendre possession du lit que M. Peggotty avait récemment laissé vacant. Le magasin de chandelles se trouvait dans le marché d'Hungerford, qui ne ressemblait guère alors à ce qu'il est maintenant, et il y avait devant la porte un portique bas, composé de colonnes de bois, qui ne ressemblait pas mal à celui qu'on voyait jadis sur le devant de la maison du petit bonhomme avec sa petite bonne femme, dans les anciens baromètres. Ce chef-d'oeuvre d'architecture plut infiniment à M. Dick, et l'honneur d'habiter au-dessus de la colonnade l'eût consolé, je crois, de beaucoup de désagréments; mais comme il n'y avait réellement d'autre objection au logement que je lui proposais, que la variété des parfums dont j'ai déjà parlé, et peut-être aussi le défaut d'espace dans la chambre, il fut charmé de son établissement. Mistress Crupp lui avait déclaré, d'un air indigné, qu'il n'y avait pas seulement la place de faire danser un chat, mais comme me disait très-justement M. Dick, en s'asseyant sur le pied du lit et en caressant une de ses jambes: «Vous savez bien, Trotwood, que je

n'ai aucun besoin de faire danser un chat; je ne fais jamais danser de chat; par conséquent, qu'est-ce que cela me fait, à moi?»

J'essayai de découvrir si M. Dick avait quelque connaissance des causes de ce grand et soudain changement dans l'état des affaires de ma tante; comme j'aurais pu m'y attendre, il n'en savait rien du tout. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est que ma tante l'avait ainsi apostrophé l'avant-veille: «Voyons, Dick, êtes-vous vraiment aussi philosophe que je le crois?» Oui, avait-il répondu, je m'en flatte. Là-dessus, ma tante lui avait dit: «Dick, je suis ruinée.» Alors, il s'était écrié: «Oh! vraiment!» Puis ma tante lui avait donné de grands éloges, ce qui lui avait fait beaucoup de plaisir. Et ils étaient venus me retrouver, en mangeant des sandwiches et en buvant du porter en route.

M. Dick avait l'air tellement radieux sur le pied de son lit, en caressant sa jambe, et en me disant tout cela, les yeux grands ouverts et avec un sourire de surprise, que je regrette de dire que je m'impatientai, et que je me laissai aller à lui expliquer qu'il ne savait peut-être pas que le mot de ruine entraînait à sa suite la détresse, le besoin, la faim; mais je fus bientôt cruellement puni de ma dureté, en voyant son teint devenir pâle, son visage s'allonger tout à coup, et des larmes couler sur ses joues, pendant qu'il jetait sur moi un regard empreint d'un tel désespoir, qu'il eût adouci un coeur infiniment plus dur que le mien. J'eus beaucoup plus de peine à le remonter que je n'en avais eu à l'abattre, et je compris bientôt ce que j'aurais dû deviner dès le premier moment, à savoir que, s'il avait montré d'abord tant de

confiance, c'est qu'il avait une foi inébranlable dans la sagesse merveilleuse de ma tante, et dans les ressources infinies de mes facultés intellectuelles; car je crois qu'il me regardait comme capable de lutter victorieusement contre toutes les infortunes qui n'entraînaient pas la mort.

«Que pouvons-nous faire, Trotwood? dit M. Dick. Il y a le mémoire...

– Certainement, il y a le mémoire, dis-je; mais pour le moment, la seule chose que nous ayons à faire, M. Dick, est d'avoir l'air serein, et de ne pas laisser voir à ma tante combien nous sommes préoccupés de ses affaires.»

Il convint de cette vérité, de l'air le plus convaincu, et me supplia, dans le cas où je le verrais s'écarter d'un pas de la bonne voie, de l'y ramener par un de ces moyens ingénieux que j'avais toujours sous la main. Mais je regrette de dire que la peur que je lui avais faite était apparemment trop forte pour qu'il pût la cacher. Pendant toute la soirée, il regardait sans cesse ma tante avec une expression de la plus pénible inquiétude, comme s'il s'attendait à la voir maigrir du coup sur place. Quand il s'en apercevait, il faisait tous ses efforts pour ne pas bouger la tête, mais il avait beau la tenir immobile et rouler les yeux comme une pagode en plâtre, cela n'arrangeait pas du tout les choses. Je le vis regarder, pendant le souper, le petit pain qui était sur la table, comme s'il ne restait plus que cela, entre nous et la famine. Lorsque ma tante insista pour qu'il mangeât comme à l'ordinaire, je m'aperçus qu'il mettait dans sa poche des morceaux de pain et

de fromage, sans doute pour se ménager, dans ces épargnes, le moyen de nous rendre à l'existence quand nous serions exténués par la faim.

Ma tante, au contraire, était d'un calme qui pouvait nous servir de leçon à tous, à moi tout le premier. Elle était très-aimable pour Peggotty, excepté quand je lui donnais ce nom par mégarde, et elle avait l'air de se trouver parfaitement à son aise, malgré sa répugnance bien connue pour Londres. Elle devait prendre ma chambre, et moi coucher dans le salon pour lui servir de garde du corps. Elle insistait beaucoup sur l'avantage d'être si près de la rivière, en cas d'incendie, et je crois qu'elle trouvait véritablement quelque satisfaction dans cette circonstance rassurante.

«Non, Trot, non, mon enfant, dit ma tante quand elle me vit faire quelques préparatifs pour composer son breuvage du soir.

– Vous ne voulez rien, ma tante?

– Pas de vin, mon enfant, de l'ale.

– Mais j'ai du vin, ma tante, et c'est toujours du vin que vous employez.

– Gardez votre vin pour le cas où il y aurait quelqu'un de malade, me dit-elle; il ne faut pas le gaspiller, Trot. Donnez-moi de l'ale, une demi-bouteille.»

Je crus que M. Dick allait s'évanouir. Ma tante étant très-décidée dans son refus, je sortis pour aller chercher l'ale moi-même; comme il se faisait tard, Peggotty et M. Dick saisirent cette occasion pour prendre ensemble le chemin du magasin de

chandelles. Je quittai le pauvre homme au coin de la rue, et il s'éloigna, son grand cerf-volant sur le dos, portant dans ses traits la véritable image de la misère humaine.

À mon retour, je trouvai ma tante occupée à se promener de long en large dans la chambre, ou plissant avec ses doigts les garnitures de son bonnet de nuit. Je fis chauffer l'ale, et griller le pain d'après les principes adoptés. Quand le breuvage fut prêt, ma tante se trouva prête aussi, son bonnet de nuit sur la tête, et la jupe de sa robe relevée sur ses genoux.

«Mon cher, me dit-elle, après avoir avalé une cuillerée de liquide; c'est infiniment meilleur que le vin, et beaucoup moins bilieux.»

Je suppose que je n'avais pas l'air bien convaincu, car elle ajouta:

«Ta... ta... ta... mon garçon, s'il ne nous arrive rien de pis que de boire de l'ale, nous n'aurons pas à nous plaindre.

– Je vous assure, ma tante, lui dis-je, que s'il ne s'agissait que de moi, je serais loin de dire le contraire.

– Eh bien! alors, pourquoi n'est-ce pas votre avis?

– Parce que vous et moi, ce n'est pas la même chose, repartis-je.

– Allons donc, Trot, quelle folie!» répliqua-t-elle.

Ma tante continua avec une satisfaction tranquille, qui ne laissait percer aucune affectation, je vous assure, à boire son ale chaude, par petites cuillerées, en y trempant ses rôties.

«Trot, dit-elle, je n'aime pas beaucoup les nouveaux visages,

en général; mais votre Barkis ne me déplaît pas, savez-vous?

– On m'aurait donné deux mille francs, ma tante, qu'on ne m'aurait pas fait tant de plaisir; je suis heureux de vous voir l'apprécier.

– C'est un monde bien extraordinaire que celui où nous vivons, reprit ma tante en se frottant le nez; je ne puis m'expliquer où cette femme est allée chercher un nom pareil. Je vous demande un peu, s'il n'était pas cent fois plus facile de naître une Jakson, ou une Robertson, ou n'importe quoi du même genre.

– Peut-être est-elle de votre avis, ma tante; mais enfin ce n'est pas sa faute.

– Je pense que non, repartit ma tante, un peu contrariée d'être obligée d'en convenir; mais ce n'en est pas moins désespérant.

Enfin, à présent elle s'appelle Barkis, c'est une consolation.

Barkis vous aime de tout son coeur, Trot.

– Il n'y a rien au monde qu'elle ne fût prête à faire pour m'en donner la preuve.

– Rien, c'est vrai, je le crois, dit ma tante; croiriez-vous que la pauvre folle était là, tout à l'heure, à me demander, à mains jointes, d'accepter une partie de son argent, parce qu'elle en a trop? Voyez un peu l'idiote!»

Des larmes de plaisir coulaient des yeux de ma tante presque dans son ale.

– Je n'ai jamais vu personne de si ridicule, ajouta-t-elle. J'ai deviné dès le premier moment, quand elle était auprès de votre pauvre petite mère, chère enfant! que ce devait être la plus

ridicule créature qu'on puisse voir; mais il y a du bon chez elle.»

Ma tante fit semblant de rire, et profita de cette occasion pour porter la main à ses yeux; puis elle reprit sa rôtie et son discours tout ensemble:

«Ah! miséricorde! dit ma tante en soupirant; je sais tout ce qui s'est passé, Trot. J'ai eu une grande conversation avec Barkis pendant que vous étiez sorti avec Dick. Je sais tout ce qui s'est passé. Pour mon compte, je ne comprends pas ce que ces misérables filles ont dans la tête; je me demande comment elles ne vont pas plutôt se la casser contre... contre une cheminée! dit ma tante, en regardant la mienne, qui lui suggéra probablement cette idée.

– Pauvre Émilie! dis-je.

– Oh! ne l'appellez pas pauvre Émilie, dit ma tante; elle aurait dû penser à cela avant de causer tant de chagrins. Embrassez-moi, Trot; je suis fâchée de ce que vous faites, si jeune, la triste expérience de la vie.»

Au moment où je me penchais vers elle, elle posa son verre sur mes genoux, pour me retenir, et me dit:

«Oh! Trot! Trot! vous vous figurez donc que vous êtes amoureux, n'est-ce pas?

– Comment! je me figure, ma tante! m'écriai-je en rougissant. Je l'adore de toute mon âme.

– Dora? vraiment! répliqua ma tante. Et je suis sûre que vous trouvez cette petite créature très-séduisante?

– Ma chère tante, répliquai-je, personne ne peut se faire une

idée de ce qu'elle est.

– Ah! et elle n'est pas trop niaise? dit ma tante.

– Niaise, ma tante!»

Je crois sérieusement qu'il ne m'était jamais entré dans la tête de demander si elle l'était, ou non. Cette supposition m'offensa naturellement, mais j'en fus pourtant frappé comme d'une idée toute nouvelle.

«Comme cela, ce n'est pas une petite étourdie, dit ma tante.

– Une petite étourdie, ma tante! Je me bornai à répéter cette question hardie avec le même sentiment que j'avais répété la précédente.

– C'est bien! c'est bien! dit ma tante. Je voulais seulement le savoir; je ne dis pas de mal d'elle. Pauvres enfants! ainsi vous vous croyez faits l'un pour l'autre, et vous vous voyez déjà traversant une vie pleine de douceurs et de confitures, comme les deux petites figures de sucre qui décorent le gâteau de la mariée, à un dîner de noces, n'est-ce pas, Trot.»

Elle parlait avec tant de bonté, d'un air si doux, presque plaisant, que j'en fus tout à fait touché.

«Je sais bien que nous sommes jeunes et sans expérience, ma tante, répondis-je; et je ne doute pas qu'il nous arrive de dire et de penser des choses qui ne sont peut-être pas très-raisonnables; mais je suis certain que nous nous aimons véritablement. Si je croyais que Dora pût en aimer un autre, ou cesser de m'aimer, ou que je pusse jamais aimer une autre femme, ou cesser de l'aimer moi-même, je ne sais ce que je deviendrais... je deviendrais fou,

je crois.

– Ah! Trot! dit ma tante en secouant la tête, et en souriant tristement, aveugle, aveugle, aveugle! – Il y a quelqu'un que je connais, Trot, reprit ma tante après un moment de silence, qui, malgré la douceur de son caractère, possède une vivacité d'affection qui me rappelle sa pauvre mère. Ce quelqu'un-là doit rechercher un appui fidèle et sûr qui puisse le soutenir et l'aider: un caractère sérieux, sincère, constant.

– Si vous connaissiez la constance et la sincérité de Dora, ma tante! m'écriai-je.

– Oh! Trot, dit-elle encore, aveugle, aveugle! et sans savoir pourquoi, il me sembla vaguement que je perdais à l'instant quelque chose, quelque promesse de bonheur qui se dérobaît à mes yeux derrière un nuage.

– Pourtant, dit ma tante, je n'ai pas envie de désespérer ni de rendre malheureux ces deux enfants: ainsi, quoique ce soit une passion de petit garçon et de petite fille, et que ces passions-là très-souvent... faites-bien attention, je ne dis pas toujours, mais très-souvent n'aboutissent à rien, cependant nous n'en plaisanterons pas: nous en parlerons sérieusement, et nous espérons que cela finira bien, un de ces jours. Nous avons tout le temps devant nous.»

Ce n'était pas là une perspective très-consolante pour un amant passionné, mais j'étais enchanté pourtant d'avoir ma tante dans ma confiance. Me rappelant en même temps qu'elle devait être fatiguée, je la remerciai tendrement de cette preuve de

son affection et de toutes ses bontés pour moi, puis après un tendre bonsoir, ma tante et son bonnet de nuit allèrent prendre possession de ma chambre à coucher.

Comme j'étais malheureux ce soir-là dans mon lit! Comme mes pensées en revenaient toujours à l'effet que produirait ma pauvreté sur M. Spenlow, car je n'étais plus ce que je croyais être quand j'avais demandé la main de Dora, et puis je me disais qu'en honneur je devais apprendre à Dora ma situation dans le monde, et lui rendre sa parole si elle voulait la reprendre; je me demandais comment j'allais faire pour vivre pendant tout le temps que je devais passer chez M. Spenlow, sans rien gagner; je me demandais comment je pourrais soutenir ma tante, et je me creusais la tête sans rien trouver de satisfaisant; puis je me disais que j'allais bientôt ne plus avoir d'argent dans ma poche, qu'il faudrait porter des habits râpés, renoncer aux jolis coursiers gris, aux petits présents que j'avais tant de plaisir à offrir à Dora, enfin à me montrer sous un jour agréable! Je savais que c'était de l'égoïsme, que c'était une chose indigne, de penser toujours à mes propres malheurs, et je me le reprochais amèrement; mais j'aimais trop Dora pour pouvoir faire autrement. Je savais bien que j'étais un misérable de ne pas penser infiniment plus à ma tante qu'à moi-même; mais pour le moment mon égoïsme et Dora étaient inséparables, et je ne pouvais mettre Dora de côté pour l'amour d'aucune autre créature humaine. Ah! que je fus malheureux, cette nuit-là!

Quant à mon sommeil, il fut agité par mille rêves pénibles

sur ma pauvreté, mais il me semblait que je rêvais sans avoir accompli la cérémonie préalable de m'endormir. Tantôt je me voyais en haillons voulant obliger Dora à aller vendre des allumettes chimiques, à un sou le paquet; tantôt je me trouvais dans l'étude, revêtu de ma chemise de nuit et d'une paire de bottes, et M. Spewlow me faisait des reproches sur la légèreté de costume dans lequel je me présentais à ses clients; puis je mangeais avidement les miettes qui tombaient du biscuit que le vieux Tiffey mangeait régulièrement tous les jours au moment où l'horloge de Saint-Paul sonnait une heure; ensuite je faisais une foule d'efforts inutiles pour l'autorisation officielle nécessaire à mon mariage avec Dora, sans avoir, pour la payer, autre chose à offrir en échange qu'un des gants d'Uriah Heep que la Cour tout entière refusait, d'un accord unanime; enfin, ne sachant trop où j'en étais, je me retournais sans cesse ballotté comme un vaisseau en détresse, dans un océan de draps et de couvertures.

Ma tante ne dormait pas non plus: je l'entendais qui se promenait en long et en large. Deux ou trois fois pendant la nuit, elle apparut dans ma chambre comme une âme en peine, revêtue d'un long peignoir de flanelle qui lui donnait l'air d'avoir six pieds, et elle s'approcha du canapé sur lequel j'étais couché. La première fois, je bondis avec effroi, à la nouvelle qu'elle avait tout lieu de croire, d'après la lueur qui apparaissait dans le ciel, que l'abbaye de Westminster était en feu. Elle voulait savoir si les flammes ne pouvaient pas arriver jusqu'à Buckingham-Street dans le cas où le vent changerait. Lorsqu'elle reparut plus tard,

je ne bougeai pas, mais elle s'assit près de moi en disant tout bas: «Pauvre garçon!» et je me sentis plus malheureux encore en voyant combien elle pensait peu à elle-même pour s'occuper de moi, tandis que moi, j'étais absorbé comme un égoïste, dans mes propres soucis.

J'avais quelque peine à croire qu'une nuit qui me semblait si longue pût être courte pour personne. Aussi je me mis à penser à un bal imaginaire où les invités passaient la nuit à danser: puis tout cela devint un rêve, et j'entendais les musiciens qui jouaient toujours le même air, pendant que je voyais Dora danser toujours le même pas sans faire la moindre attention à moi. L'homme qui avait joué de la harpe toute la nuit essayait en vain de recouvrir son instrument avec un bonnet de coton d'une taille ordinaire, au moment où je me réveillai, ou plutôt au moment où je renonçai à essayer de m'endormir, en voyant le soleil briller enfin à ma fenêtre.

Il y avait alors au bas d'une des rues attenant au Strand d'anciens bains romains (ils y sont peut-être encore) où j'avais l'habitude d'aller me plonger dans l'eau froide. Je m'habillai le plus doucement qu'il me fut possible, et, laissant à Peggotty le soin de s'occuper de ma tante, j'allai me précipiter dans l'eau la tête la première, puis je pris le chemin de Hampstead. J'espérais que ce traitement énergique me rafraîchirait un peu l'esprit, et je crois réellement que j'en éprouvai quelque bien, car je ne tardai pas à décider que la première chose à faire était de voir si je ne pouvais pu faire résilier mon traité avec M. Spenslow et recouvrer

la somme convenue. Je déjeunai à Hampstead, puis je repris le chemin de la Cour, à travers les routes encore humides de rosée, au milieu du doux parfum des fleurs qui croissaient dans les jardins environnants ou qui passaient dans des paniers sur la tête des jardiniers, ne songeant à rien autre chose qu'à tenter ce premier effort, pour faire face au changement survenu dans notre position.

J'arrivai pourtant de si bonne heure à l'étude que j'eus le temps de me promener une heure dans les cours, avant que le vieux Tiffey, qui était toujours le premier à son poste, apparût enfin avec sa clef. Alors je m'assis dans mon coin, à l'ombre, à regarder le reflet du soleil sur les tuyaux de cheminée d'en face, et à penser à Dora, quand M. Spenlow entra frais et dispos.

«Comment allez-vous, Copperfield! me dit-il. Quelle belle matinée!

– Charmante matinée, monsieur! repartis-je. Pourrais-je vous dire un mot avant que vous vous rendiez à la Cour?

– Certainement, dit-il, venez dans mon cabinet.»

Je le suivis dans son cabinet, où il commença par mettre sa robe, et se regarder dans un petit miroir accroché derrière la porte d'une armoire.

«Je suis fâché d'avoir à vous apprendre, lui dis-je, que j'ai reçu de mauvaises nouvelles de ma tante!

– Vraiment! dit-il, j'en suis bien fâché; ce n'est pas une attaque de paralysie, j'espère?

– Il ne s'agit pas de sa santé, monsieur, répliquai-je. Elle a fait

de grandes pertes, ou plutôt il ne lui reste presque plus rien.

– Vous m'é... ton... nez, Copperfield!» s'écria M. Spewlow.
Je secouai la tête.

«Sa situation est tellement changée, monsieur, que je voulais vous demander s'il ne serait pas possible... en sacrifiant une partie de la somme payée pour mon admission ici, bien entendu (je n'avais point médité cette offre généreuse, mais je l'improvisai en voyant l'expression d'effroi qui se peignait sur sa physionomie)... s'il ne serait pas possible d'annuler les arrangements que nous avons pris ensemble.»

Personne ne peut s'imaginer tout ce qu'il m'en coûtait de faire cette proposition. C'était demander comme une grâce qu'on me déportât loin de Dora.

«Annuler nos arrangements, Copperfield! annuler!»

J'expliquai avec une certaine fermeté que j'étais aux expédients, que je ne savais comment subsister, si je n'y pourvoyais pas moi-même, que je ne craignais rien pour l'avenir, et j'appuyai là-dessus pour prouver que je serais un jour un gendre fort à rechercher, mais que, pour le moment, j'en étais réduit à me tirer d'affaire tout seul.

«Je suis bien fâché de ce que vous me dites là, Copperfield, répondit M. Spewlow; extrêmement fâché. Ce n'est pas l'habitude d'annuler une convention pour des raisons semblables. Ce n'est pas ainsi qu'on procède en affaires. Ce serait un très-mauvais précédent... Pourtant.

– Vous êtes bien bon, monsieur, murmurai-je, dans l'attente

d'une concession.

– Pas du tout, ne vous y trompez pas, continua M. Spenlow; j'allais vous dire que, si j'avais les mains libres, si je n'avais pas un associé, M. Jorkins!..»

Mes espérances s'écroulèrent à l'instant: je fis pourtant encore un effort.

«Croyez-vous, monsieur que si je m'adressais à M. Jorkins...?»

M. Spenlow secoua la tête d'un air découragé, «Le ciel me préserve, Copperfield, dit-il, d'être injuste envers personne, surtout envers M. Jorkins. Mais je connais mon associé, Copperfield. M. Jorkins n'est pas homme à accueillir une proposition si insolite. M. Jorkins ne connaît que les traditions reçues: il ne déroge point aux usages. Vous le connaissez!»

Je ne le connaissais pas du tout. Je savais seulement que M. Jorkins avait été autrefois l'unique patron de céans, et qu'à présent il vivait seul dans une maison tout près de Montagu-Square, qui avait terriblement besoin d'un coup de badigeon; qu'il arrivait au bureau très-tard, et partait de très-bonne heure; qu'on n'avait jamais l'air de le consulter sur quoi que ce fût; qu'il avait un petit cabinet sombre pour lui tout seul au premier; qu'on n'y faisait jamais d'affaires, et qu'il y avait sur son bureau un vieux cahier de papier buvard, jauni par l'âge, mais sans une tâche d'encre, et qui avait la réputation d'être là depuis vingt ans.

«Auriez-vous quelque objection à ce que je parlasse de mon affaire à M. Jorkins? demandai-je.

– Pas le moins du monde, dit M. Spenlow. Mais j'ai quelque expérience de Jorkins, Copperfield. Je voudrais qu'il en fût autrement, car je serais heureux de faire ce que vous désirez. Je n'ai pas la moindre objection à ce que vous en parliez à M. Jorkins, Copperfield, si vous croyez que ce soit la peine.»

Profitant de sa permission qu'il accompagna d'une bonne poignée de main, je restai dans mon coin, à penser à Dora, et à regarder le soleil qui quittait les tuyaux des cheminées pour éclairer le mur de la maison en face, jusqu'à l'arrivée de M. Jorkins. Je montai alors chez lui: et vous n'avez jamais vu un homme plus étonné de recevoir une visite.

«Entrez, monsieur Copperfield, dit M. Jorkins, entrez donc.»

J'entrai, je m'assis, et je lui exposai ma situation, à peu près comme je l'avais fait à M. Spenlow. M. Jorkins n'était pas, à beaucoup près, aussi terrible qu'on eût pu s'y attendre. C'était un gros homme de soixante ans, à l'air doux et bénin, qui prenait une telle quantité de tabac qu'on disait parmi nous que ce stimulant était sa principale nourriture, vu qu'il ne lui restait plus guère de place après, dans tout son corps, pour absorber d'autres articles de subsistance.

«Vous en avez parlé à M. Spenlow, je suppose? dit M. Jorkins, après m'avoir écouté jusqu'au bout avec quelque impatience.

– Oui, monsieur, c'est lui qui m'a objecté votre nom.

– Il vous a dit que je ferais des objections?» demanda M. Jorkins.

Je fus obligé d'admettre que M. Spenlow avait regardé la chose

comme très-vraisemblable.

«Je suis bien fâché, monsieur Copperfield, dit M. Jorkins, très-embarrassé, mais je ne puis rien faire pour vous. Le fait est... Mais j'ai un rendez-vous à la Banque, si vous voulez bien m'excuser.»

Là-dessus il se leva précipitamment et allait quitter la chambre quand je m'enhardis jusqu'à lui dire que je craignais bien alors qu'il n'y eût pas moyen d'arranger l'affaire.

«Non, dit Jorkins en s'arrêtant à la porte pour hocher la tête, non, non, j'ai des objections, vous savez bien, continua-t-il en parlant très-vite, puis il sortit, vous comprenez, monsieur Copperfield, dit-il, en rentrant d'un air agité, que si M. Spewlow a des objections...

– Personnellement, il n'en a pas, monsieur.

– Oh! personnellement, répète M. Jorkins d'un air d'impatience; je vous assure qu'il y a des objections, monsieur Copperfield, insurmontables: ce que vous désirez est impossible... j'ai vraiment un rendez-vous à la Banque.» Là-dessus il se sauva en courant, et, d'après ce que j'ai su, il se passa trois jours avant qu'il reparût à l'étude.

J'étais décidé à remuer ciel et terre, s'il le fallait. J'attendis donc le retour de M. Spewlow, pour lui raconter mon entrevue avec son associé, en lui laissant entendre que je n'étais pas sans espérances qu'il fût possible d'adoucir l'inflexible Jorkins, s'il voulait bien entreprendre cette tâche.

«Copperfield, repartit M. Spewlow avec un sourire fin, vous

ne connaissez pas mon associé M. Jorkins depuis aussi longtemps que moi. Rien n'est plus loin de mon esprit que la pensée de supposer M. Jorkins capable d'aucun artifice, mais M. Jorkins a une manière de poser ses objections qui trompe souvent les gens. Non, Copperfield! ajouta-t-il en secouant la tête, il n'y a, croyez-moi, aucun moyen d'ébranler M. Jorkins.»

Je commençai à ne pas trop savoir lequel des deux, de M. Spenlow ou de M. Jorkins, était réellement l'associé d'où venaient les difficultés, mais je voyais très-clairement qu'il y avait quelque part chez l'un ou l'autre un endurcissement invincible et qu'il ne fallait plus compter le moins du monde sur le remboursement des mille livres sterling de ma tante. Je quittai donc l'étude dans un état de découragement que je ne me rappelle pas sans remords, car je sais que c'était l'égoïsme (l'égoïsme à nous deux Dora) qui en faisait le fond, et je m'en retournai chez nous!

Je travaillais à familiariser mon esprit avec ce qui pourrait arriver de pis, et je tâchais de me représenter les arrangements qu'il faudrait prendre, si l'avenir se présentait à nous sous les couleurs les plus sombres, quand un fiacre qui me suivait s'arrêta juste à côté de moi et me fit lever les yeux. On me tendait une main blanche par la portière, et j'aperçus le sourire de ce visage que je n'avais jamais vu sans éprouver un sentiment de repos et de bonheur, depuis le jour où je l'avais contemplé sur le vieil escalier de chêne à large rampe, et que j'avais associé dans mon esprit sa beauté sereine avec le doux coloris des vitraux d'église.

«Agnès! m'écriai-je avec joie. Oh! ma chère Agnès, quel plaisir de vous voir; vous plutôt que toute autre créature humaine!

– Vraiment? dit-elle du ton le plus cordial.

– J'ai si grand besoin de causer avec vous! lui dis-je. J'ai le coeur soulagé, rien qu'en vous regardant! Si j'avais eu la baguette d'un magicien, vous êtes la première personne que j'aurais souhaité de voir!

– Allons donc! repartit Agnès.

– Ah! Dora d'abord, peut-être, avouai-je en rougissant.

– Dora d'abord, bien certainement, j'espère, dit Agnès en riant.

– Mais vous, la seconde, lui dis-je; où donc allez-vous?»

Elle allait chez moi pour voir ma tante. Il faisait très-beau, et elle fut bien aise de sortir du fiacre, qui avait l'odeur d'une écurie conservée sous cloche; je ne le sentais que trop, ayant passé la tête par la portière pour causer tout ce temps-là avec Agnès. Je renvoyai le cocher, elle prit mon bras et nous partîmes ensemble. Elle me faisait l'effet de l'espérance en personne; en un moment je ne me sentis plus le même, ayant Agnès à mes côtés.

Ma tante lui avait écrit un de ces étranges et comiques petits billets qui n'étaient pas beaucoup plus longs qu'un billet de banque: elle poussait rarement plus loin sa verve épistolaire. C'était pour lui annoncer qu'elle avait eu des malheurs, à la suite desquels elle quittait définitivement Douvres, mais qu'elle en avait très-bien pris son parti et qu'elle se portait trop bien pour que personne s'inquiétât d'elle. Là-dessus Agnès était

venue à Londres pour voir ma tante, qu'elle aimait et qui l'aimait beaucoup depuis de longues années, c'est-à-dire depuis le moment où je m'étais établi chez M. Wickfield. Elle n'était pas seule, me dit-elle. Son papa était avec elle et... Uriah Heep.

«Ils sont associés maintenant? lui dis-je: que le ciel le confonde!

– Oui, dit Agnès. Ils avaient quelques affaires ici, et j'ai saisi cette occasion pour venir aussi à Londres. Il ne faut pas que vous croyiez que c'est de ma part une visite tout à fait amicale et désintéressée, Trotwood, car... j'ai peur d'avoir des préjugés bien injustes... mais je n'aime pas à laisser papa aller seul avec lui.

– Exerce-t-il toujours la même influence sur M. Wickfield, Agnès?»

Agnès secoua tristement la tête.

«Tout est tellement changé chez nous, dit-elle, que vous ne reconnaîtriez plus notre chère vieille maison. Ils demeurent avec nous, maintenant.

– Qui donc? demandai-je.

– M. Heep et sa mère. Il occupe votre ancienne chambre, dit Agnès en me regardant.

– Je voudrais être chargé de lui fournir ses rêves, répliquai-je, il n'y coucherait pas longtemps.

– J'ai gardé mon ancienne petite chambre, dit Agnès, celle où j'apprenais mes leçons. Comme le temps passe! vous souvenez-vous? La petite pièce lambrissée qui donne dans le salon.

– Si je me souviens, Agnès? C'est là que je vous ai vue pour la

première fois; vous étiez debout à cette porte, votre petit panier de clefs au côté.

– Précisément, dit Agnès en souriant; je suis bien aise que vous en ayez gardé un si bon souvenir; comme nous étions heureux alors!

– Oh! oui! Je garde cette petite pièce pour moi, mais je ne puis pas toujours laisser là mistress Heep, vous savez? Ce qui fait, dit Agnès avec calme, que je me sens quelquefois obligée de lui tenir compagnie quand j'aimerais mieux être seule. Mais je n'ai pas d'autre sujet de plainte contre elle. Si elle me fatigue quelquefois par ses éloges de son fils, quoi de plus naturel chez une mère? C'est un très-bon fils!»

Je regardai Agnès pendant qu'elle me parlait ainsi, sans découvrir dans ses traits aucun soupçon des intentions d'Uriah. Ses beaux yeux, si doux et si assurés en même temps, soutenaient mon regard avec leur franchise accoutumée, et sans aucune altération visible sur son visage.

«Le plus grand inconvénient de leur présence chez nous, dit Agnès, c'est que je ne puis pas être aussi souvent avec papa que je le voudrais, car Uriah Heep est constamment entre nous. Je ne puis donc pas veiller sur lui, si ce n'est pas une expression un peu hardie, d'aussi près que je le désirerais. Mais, si on emploie envers lui la fraude ou la trahison, j'espère que mon affection fidèle finira toujours par en triompher. J'espère que la véritable affection d'une fille vigilante et dévouée est plus forte, au bout du compte, que tous les dangers du monde.»

Ce sourire lumineux que je n'ai jamais vu sur aucun autre visage disparut alors du sien, au moment où j'en admirais la douceur et où je me rappelais le bonheur que j'avais autrefois à le voir, et elle me demanda avec un changement marqué de physionomie, quand nous approchâmes de la rue que j'habitais, si je savais comment les revers de fortune de ma tante lui étaient arrivés. Sur ma réponse négative, Agnès devint pensive, et il me sembla que je sentais trembler le bras qui reposait sur le mien.

Nous trouvâmes ma tante toute seule et un peu agitée. Il s'était élevé entre elle et mistress Crupp une discussion sur une question abstraite (la convenance de la résidence du beau sexe dans un appartement de garçon), et ma tante, sans s'inquiéter des spasmes de mistress Crupp, avait coupé court à la dispute en déclarant à cette dame qu'elle sentait l'eau-de-vie, qu'elle me volait et qu'elle eût à sortir à l'instant. Mistress Crupp, regardant ces deux expressions comme injurieuses, avait annoncé son intention d'en appeler au «Jurique anglais,» voulant parler, à ce qu'on pouvait croire, du boulevard de nos libertés nationales.

Cependant ma tante ayant eu le temps de se remettre, pendant que Peggotty était sortie pour montrer à M. Dick les gardes à cheval, et, de plus, enchantée de voir Agnès, ne pensait plus à sa querelle que pour tirer une certaine vanité de la manière dont elle en était sortie à son honneur; aussi nous reçut-elle de la meilleure humeur possible. Quand Agnès eut posé son chapeau sur la table et se fut assise près d'elle, je ne pus m'empêcher de me dire, en regardant son front radieux et ses yeux sereins, qu'elle me

semblait là à sa place; qu'elle y devrait toujours être; que ma tante avait en elle, malgré sa jeunesse et son peu d'expérience, une confiance entière. Ah! elle avait bien raison de compter pour sa force sur sa simple affection, dévouée et fidèle.

Nous nous mîmes à causer des affaires de ma tante, à laquelle je dis la démarche inutile que j'avais faite le matin même.

«Ce n'était pas judicieux, Trot, mais l'intention était bonne. Vous êtes un brave enfant, je crois que je devrais dire plutôt à présent un brave jeune homme, et je suis fière de vous, mon ami. Il n'y a rien à dire, jusqu'à présent. Maintenant, Trot et Agnès, regardons en face la situation de Betsy Trotwood, et voyons où elle en est.»

Je vis Agnès pâlir, en regardant attentivement ma tante. Ma tante ne regardait pas moins attentivement Agnès, tout en caressant son chat.

«Betsy Trotwood, dit ma tante, qui avait toujours gardé pour elle ses affaires d'argent, je ne parle pas de votre soeur, Trot, mais de moi, avait une certaine fortune. Peu importe ce qu'elle avait, c'était assez pour vivre: un peu plus même, car elle avait fait quelques économies, qu'elle ajoutait au capital. Betsy plaça sa fortune en rentes pendant quelque temps, puis, sur l'avis de son homme d'affaires, elle le plaça sur hypothèque. Cela allait très- bien, le revenu était considérable, mais on purgea les hypothèques et on remboursa Betsy. Ne trouvez-vous pas, quand je parle de Betsy, qu'on croirait entendre raconter l'histoire d'un vaisseau de guerre? Si bien donc que Betsy, obligée de chercher

un autre placement, se figura qu'elle était plus habile cette fois que son homme d'affaires, qui n'était plus si avisé que par le passé... Je parle de votre père, Agnès, et elle se mit dans la tête de gérer sa petite fortune toute seule. Elle mena donc, comme on dit, ses cochons bien loin au marché, dit ma tante, et elle n'en fut pas la bonne marchande. D'abord elle fit des pertes dans les mines, puis dans des pêcheries particulières où il s'agissait d'aller chercher dans la mer les trésors perdus ou quelque autre folie de ce genre, continua-t-elle, par manière d'explication, en se frottant le nez, puis elle perdit encore dans les mines, et, à la fin des fins, elle perdit dans une banque. Je ne sais ce que valaient les actions de cette banque, pendant un temps, dit ma tante, cent pour cent au moins, je crois; mais la banque était à l'autre bout du monde, et s'est évanouie dans l'espace, à ce que je crois; en tout cas, elle a fait faillite et ne payera jamais un sou; or tous les sous de Betsy étaient là, et les voilà finis. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de n'en plus parler!»

Ma tante termina ce récit sommaire et philosophique en regardant avec un certain air de triomphe Agnès, qui reprenait peu à peu ses couleurs.

«Est-ce là toute l'histoire, chère miss Trotwood? dit Agnès.

– J'espère que c'est bien suffisant, ma chère, dit ma tante. S'il y avait eu plus d'argent à perdre, ce ne serait pas tout peut-être. Betsy aurait trouvé moyen d'envoyer cet argent-là rejoindre le reste, et de faire un nouveau chapitre à cette histoire, je n'en doute pas. Mais il n'y avait plus d'argent, et l'histoire finit là.»

Agnès avait écouté d'abord sans respirer. Elle pâlisait et rougissait encore, mais elle avait le coeur plus léger. Je croyais savoir pourquoi. Elle avait craint, sans doute, que son malheureux père ne fût pour quelque chose dans ce revers de fortune. Ma tante prit sa main entre les siennes et se mit à rire.

«Est-ce tout? répéta ma tante; mais oui, vraiment, c'est tout, à moins qu'on n'ajoute comme à la fin d'un conte: «Et depuis ce temps-là, elle vécut toujours heureuse.» Peut-être dira-t-on cela de Betsy un de ces jours. Maintenant, Agnès, vous avez une bonne tête: vous aussi, sous quelques rapports, Trot, quoique je ne puisse pas vous faire toujours ce compliment.» Là-dessus ma tante secoua la tête avec l'énergie qui lui était propre. «Que faut-il faire? Ma maison pourra rapporter l'un dans l'autre soixante-dix livres sterling par an. Je crois que nous pouvons compter là-dessus d'une manière positive. Eh bien! c'est tout ce que nous avons, a dit ma tante, qui était, révérence gardée, comme certains chevaux qu'on voit s'arrêter tout court, au moment où ils ont l'air de prendre le mors aux dents.

«De plus, dit-elle, après un moment de silence, il y a Dick. Il a mille livres sterling par an, mais il va sans dire qu'il faut que ce soit réservé pour sa dépense personnelle. J'aimerais mieux le renvoyer, quoique je sache bien que je suis la seule personne qui l'apprécie, plutôt que de le garder, à la condition de ne pas dépenser son argent pour lui jusqu'au dernier sou. Comment ferons-nous, Trot et moi, pour nous tirer d'affaire avec nos ressources? Qu'en dites-vous, Agnès?

– Je dis, ma tante, devantant la réponse d'Agnès, qu'il faut que je fasse quelque chose.

– Vous enrôler comme soldat, n'est-ce pas? repartit ma tante alarmée, ou entrer dans la marine? Je ne veux pas entendre parler de cela. Vous serez procureur. Je ne veux pas de tête cassée dans la famille, avec votre permission, monsieur.»

J'allais expliquer que je ne tenais pas à introduire le premier dans la famille ce procédé simplifié de se tirer d'affaire, quand Agnès me demanda si j'avais un long bail pour mon appartement.

«Vous touchez au coeur de la question, ma chère, dit ma tante; nous avons l'appartement sur les bras pour six mois, à moins qu'on ne pût le sous-louer, ce que je ne crois pas. Le dernier occupant est mort ici, et il mourrait bien cinq locataires sur six, rien que de demeurer sous le même toit que cette femme en nankin, avec son jupon de flanelle. J'ai un peu d'argent comptant, et je crois, comme vous, que ce qu'il y a de mieux à faire est de finir le terme ici, en louant tout près une chambre à coucher pour Dick.»

Je crus de mon devoir de dire un mot des ennuis que ma tante aurait à souffrir, en vivant dans un état constant de guerre et d'embuscades avec mistress Crupp; mais elle répondit à cette objection d'une manière sommaire et péremptoire, en déclarant qu'au premier signal d'hostilité elle était prête à faire à mistress Crupp une peur dont elle garderait un tremblement jusqu'à la fin de ses jours.

«Je pensais, Trotwood, dit Agnès en hésitant, que si vous aviez

du temps...

– J'ai beaucoup de temps à moi, Agnès. Je suis toujours libre après quatre ou cinq heures, et j'ai du loisir le matin de bonne heure. De manière ou d'autre, dis-je, en sentant que je rougissais un peu au souvenir des heures que j'avais passées à flâner dans la ville ou sur la route de Norwood, j'ai du temps plus qu'il ne m'en faut.

– Je pense que vous n'auriez pas de goût, dit Agnès en s'approchant de moi, et en me parlant à voix basse, d'un accent si doux et si consolant que je l'entends encore, pour un emploi de secrétaire?

– Pas de goût, ma chère Agnès, et pourquoi?

– C'est que, reprit Agnès, le docteur Strong a mis à exécution son projet de se retirer; il est venu s'établir à Londres, et je sais qu'il a demandé à papa s'il ne pourrait pas lui recommander un secrétaire. Ne pensez-vous pas qu'il lui serait plus agréable d'avoir auprès de lui son élève favori plutôt que tout autre?

– Ma chère Agnès, m'écriai-je, que serais-je sans vous? Vous êtes toujours mon bon ange. Je vous l'ai déjà dit. Je ne pense jamais à vous que comme à mon bon ange.»

Agnès me répondit en riant gaiement qu'un bon ange (elle voulait parler de Dora) me suffisait bien, que je n'avais pas besoin d'en avoir davantage; et elle me rappela que le docteur avait coutume de travailler dans son cabinet de grand matin et pendant la soirée, et que probablement les heures dont je pouvais disposer lui conviendraient à merveille. Si j'étais heureux de

penser que j'allais gagner moi-même mon pain, je ne l'étais pas moins de l'idée que je travaillerais avec mon ancien maître; et, suivant à l'instant l'avis d'Agnès, je m'assis pour écrire au docteur une lettre où je lui exprimais mon désir, en lui demandant la permission de me présenter chez lui le lendemain, à dix heures du matin. J'adressai mon épître à Highgate, car il demeurait dans ce lieu si plein de souvenirs pour moi, et j'allai la mettre moi-même à la poste sans perdre une minute.

Partout où passait Agnès, on trouvait derrière elle quelque trace précieuse du bien qu'elle faisait sans bruit en passant. Quand je revins, la cage des oiseaux de ma tante était suspendue exactement comme elle l'avait été si longtemps à la fenêtre de son salon; mon fauteuil, placé comme l'était le fauteuil infiniment meilleur de ma tante, près de la croisée ouverte; et l'écran vert qu'elle avait apporté était déjà attaché au haut de la fenêtre. Je n'avais pas besoin de demander qui est-ce qui avait fait tout cela. Rien qu'à voir comme les choses avaient l'air de s'être faites toutes seules, il n'y avait qu'Agnès qui pût avoir pris ce soin. Quelle autre qu'elle aurait songé à prendre mes livres mal arrangés sur ma table, pour les disposer dans l'ordre où je les plaçais autrefois, du temps de mes études? Quand j'aurais cru Agnès à cent lieues, je l'aurais reconnue tout de suite: je n'avais pas besoin de la voir occupée à tout remettre en place, souriant du désordre qui s'était introduit chez moi.

Ma tante mit beaucoup de bonne grâce à parler favorablement de la Tamise, qui faisait véritablement un bel effet aux rayons

du soleil, quoique cela ne valût pas la mer qu'elle voyait à Douvres; mais elle gardait une rancune inexorable à la fumée de Londres qui poivrait tout, disait-elle. Heureusement il se fit une prompte révolution à cet égard, grâce au soin minutieux avec lequel Peggotty faisait la chasse à ce poivre malencontreux dans tous les coins de mon appartement. Seulement je ne pouvais m'empêcher, en la regardant, de me dire que Peggotty elle-même faisait beaucoup de bruit et peu de besogne, en comparaison d'Agnès, qui faisait tant de choses sans le moindre bruit. J'en étais là quand on frappa à la porte.

«Je pense que c'est papa, dit Agnès en devenant pâle, il m'a promis de venir.»

J'ouvris la porte, et je vis entrer non-seulement M. Wickfield mais Uriah Heep. Il y avait déjà quelque temps que je n'avais vu M. Wickfield. Je m'attendais déjà à le trouver très-changé, d'après ce qu'Agnès m'avait dit, mais je fus douloureusement surpris en le voyant.

Ce n'était pas tant parce qu'il était bien vieilli, quoique toujours vêtu avec la même propreté scrupuleuse; ce n'était pas non plus parce qu'il avait un teint échauffé, qui donnait mauvaise idée de sa santé; ce n'était pas parce que ses mains étaient agitées d'un mouvement nerveux, j'en savais mieux la cause que personne, pour l'avoir vue opérer pendant plusieurs années; ce n'est pas qu'il eût perdu la grâce de ses manières ni la beauté de ses traits, toujours la même; mais ce qui me frappa, c'est qu'avec tous ces témoignages évidents de distinction naturelle,

il pût subir la domination impudente de cette personnification de la bassesse, Uriah Heep. Le renversement des deux natures dans leurs relations respectives, de puissance de la part d'Uriah, et de dépendance du côté de M. Wickfield, offrait le spectacle le plus pénible qu'on pût imaginer. J'aurais vu un singe conduire un homme en laisse, que je n'aurais pas été plus humilié pour l'homme.

Il n'en avait que trop conscience lui-même. Quand il entra, il s'arrêta la tête basse comme s'il le sentait bien. Ce fut l'affaire d'un moment, car Agnès lui dit très-doucement: «Papa, voilà miss Trotwood et Trotwood que vous n'avez pas vus depuis longtemps,» et alors il s'approcha, tendit la main à ma tante d'un air embarrassé, et serra les miennes plus cordialement. Pendant cet instant de trouble rapide, je vis un sourire de malignité sur les lèvres d'Uriah. Agnès le vit aussi, je crois, car elle fit un mouvement en arrière, comme pour s'éloigner de lui.

Quant à ma tante, le vit-elle, ne le vit-elle pas? j'aurais défié toute la science des physionomistes de le deviner sans sa permission. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu personne doué d'une figure plus impénétrable qu'elle, lorsqu'elle voulait. Sa figure ne parlait pas plus qu'un mur de ses secrètes pensées, jusqu'au moment où elle rompit le silence avec le ton brusque qui lui était ordinaire:

«Eh bien! Wickfield, dit ma tante, et il la regarda pour la première fois. J'ai raconté à votre fille le bel usage que j'ai fait de mon argent, parce que je ne pouvais plus vous le confier depuis

que vous vous étiez un peu rouillé en affaires. Nous nous sommes donc consultées avec elle, et, tout considéré, nous nous tirerons de là. Agnès, à elle seule, vaut les deux associés, à mon avis.

– S'il m'est permis de faire une humble remarque, dit Uriah Heep en se tortillant, je suis parfaitement d'accord avec miss Betsy Trotwood, et je serais trop heureux d'avoir aussi miss Agnès pour associée.

– Contentez-vous d'être associé vous-même, repartit ma tante; il me semble que cela doit vous suffire. Comment vous portez-vous, monsieur?»

En réponse à cette question, qui lui était adressée du ton le plus sec, M. Heep secouant d'un air embarrassé le sac de papiers qu'il portait, répliqua qu'il se portait bien, et remercia ma tante en lui disant qu'il espérait qu'elle se portait bien aussi.

«Et vous, Copperfield... je devrais dire monsieur Copperfield, continua Uriah, j'espère que vous allez bien. Je suis heureux de vous voir, monsieur Copperfield, même dans les circonstances actuelles: et en effet les circonstances actuelles avaient l'air d'être assez de son goût. Elles ne sont pas tout ce que vos amis pourraient désirer pour vous, monsieur Copperfield; mais ce n'est pas l'argent qui fait l'homme, c'est... je ne suis vraiment pas en état de l'expliquer avec mes faibles moyens, dit Uriah faisant un geste de basse complaisance; mais ce n'est pas l'argent!...»

Là-dessus il me donna une poignée de main, non pas d'après le système ordinaire, mais en se tenant à quelques pas, comme

s'il en avait peur, et en soulevant ma main ou la baissant tour à tour comme la poignée d'une pompe.

«Que dites-vous de notre santé, Copperfield... pardon, je devrais dire monsieur Copperfield? reprit Uriah; M. Wickfield n'a-t-il pas bonne mine, monsieur? Les années passent inaperçues chez nous, monsieur Copperfield; si ce n'est qu'elles élèvent les humbles, c'est-à-dire ma mère et moi, et qu'elles développent, ajouta-t-il en se ravisant, la beauté et les grâces, particulièrement chez miss Agnès.»

Il se tortilla après ce compliment d'une façon si intolérable que ma tante qui le regardait en face perdit complètement patience.

«Que le diable l'emporte! dit-elle brusquement. Qu'est-ce qu'il a donc? Pas de mouvements galvaniques, monsieur!

– Je vous demande pardon, miss Trotwood, dit Uriah; je sais bien que vous êtes nerveuse.

– Laissez-nous tranquilles, reprit ma tante qui n'était rien moins qu'apaisée par cette impertinence: je vous prie de vous taire. Sachez que je ne suis pas nerveuse du tout. Si vous êtes une anguille, monsieur, à la bonne heure! mais si vous êtes un homme, maîtrisez un peu vos mouvements, monsieur! Vive Dieu! continua-t-elle dans un élan d'indignation, je n'ai pas envie qu'on me fasse perdre la tête à se tortiller comme un serpent ou comme un tire-bouchon!»

M. Heep, comme on peut le penser, fut un peu troublé par cette explosion, qui recevait une nouvelle force de l'air indigné dont ma tante recula sa chaise en secouant la tête, comme si elle

allait se jeter sur lui pour le mordre. Mais il me dit à part d'une voix douce :

«Je sais bien, monsieur Copperfield, que miss Trotwood, avec toutes ses excellentes qualités, est très-vive; j'ai eu le plaisir de la connaître avant vous, du temps que j'étais encore pauvre petit clerc, et il est naturel qu'elle ne soit pas adoucie par les circonstances actuelles. Je m'étonne au contraire que ce ne soit pas encore pis. J'étais venu ici vous dire que, si nous pouvions vous être bons à quelque chose, ma mère et moi, ou Wickfield-et-Heep, nous en serions ravis. Je ne m'avance pas trop, je suppose? dit-il avec un affreux sourire à son associé.

– Uriah Heep, dit M. Wickfield d'une voix forcée et monotone, est très-actif en affaires, Trotwood. Ce qu'il dit, je l'approuve pleinement. Vous savez que je vous porte intérêt de longue date; mais, indépendamment de cela, ce qu'il dit, je l'approuve pleinement.

– Oh! quelle récompense! dit Uriah en relevant l'une de ses jambes, au risque de s'attirer une nouvelle incartade de la part de ma tante, que je suis heureux de cette confiance absolue! Mais j'espère, il est vrai, que je réussis un peu à le soulager du poids des affaires, monsieur Copperfield.

– Uriah Heep est un grand soulagement pour moi, dit M. Wickfield de la même voix sourde et triste; c'est un grand poids de moins pour moi, Trotwood, que de l'avoir pour associé.»

Je savais que c'était ce vilain renard rouge qui lui faisait dire tout cela, pour justifier ce qu'il m'avait dit lui-même, le soir

où il avait empoisonné mon repos. Je vis le même sourire faux et sinistre errer sur ses traits, pendant qu'il me regardait avec attention.

«Vous ne nous quittez pas, papa? dit Agnès d'un ton suppliant. Ne voulez-vous pas revenir à pied avec Trotwood et moi?»

Je crois qu'il aurait regardé Uriah avant de répondre, si ce digne personnage ne l'avait pas prévenu.

«J'ai un rendez-vous d'affaires, dit Uriah, sans quoi j'aurais été heureux de rester avec mes amis. Mais je laisse mon associé pour représenter la maison. Miss Agnès, votre très-humble serviteur! Je vous souhaite le bonsoir, monsieur Copperfield, et je présente mes humbles respects à miss Betsy Trotwood.»

Il nous quitta là-dessus, en nous envoyant des baisers de sa grande main de squelette, avec un sourire de satyre.

Nous restâmes encore une heure ou deux à causer du bon vieux temps et de Canterbury. M. Wickfield, laissé seul avec Agnès, reprit bientôt quelque gaieté, quoique toujours en proie à un abattement dont il ne pouvait s'affranchir. Il finit pourtant par s'animer et prit plaisir à nous entendre rappeler les petits événements de notre vie passée, dont il se souvenait très-bien. Il nous dit qu'il se croyait encore à ses bons jours, en se retrouvant seul avec Agnès et moi, et qu'il voudrait bien qu'il n'y eût rien de changé. Je suis sûr qu'en voyant le visage serein de sa fille et en sentant la main qu'elle posait sur son bras, il en éprouvait un bien infini.

Ma tante, qui avait été presque tout le temps occupée

avec Peggotty dans la chambre voisine, ne voulut pas nous accompagner à leur logement, mais elle insista pour que j'y allasse, et j'obéis. Nous dînâmes ensemble. Après le dîner, Agnès s'assit auprès de lui comme autrefois, et lui versa du vin. Il prit ce qu'elle lui donnait, pas davantage, comme un enfant; et nous restâmes tous les trois assis près de la fenêtre tant qu'il fit jour. Quand la nuit vint, il s'étendit sur un canapé; Agnès arrangea les coussins et resta penchée sur lui un moment. Quand elle revint près de la fenêtre, il ne faisait pas assez obscur encore pour que je ne visse pas briller des larmes dans ses yeux.

Je demande au ciel de ne jamais oublier l'amour constant et fidèle de ma chère Agnès à cette époque de ma vie, car, si je l'oubliais, ce serait signe que je serais bien près de ma fin, et c'est le moment où je voudrais me souvenir d'elle plus que jamais. Elle remplit mon coeur de tant de bonnes résolutions, elle fortifia si bien ma faiblesse, elle sut diriger si bien par son exemple, je ne sais comment, car elle était trop douce et trop modeste pour me donner beaucoup de conseils, l'ardeur sans but de mes vagues projets, que si j'ai fait quelque chose de bien, si je n'ai pas fait quelque chose de mal, je crois en conscience que c'est à elle que je le dois.

Et comme elle me parla de Dora, pendant que nous étions assis près de la fenêtre! comme elle écouta mes éloges, en y ajoutant les siens! comme elle jeta sur la petite fée qui m'avait ensorcelé des rayons de sa pure lumière, qui la faisaient paraître encore plus innocente et plus précieuse à mes yeux! Agnès, soeur de mon

adolescence si j'avais su alors ce que j'ai su plus tard!

Il y avait un mendiant dans la rue quand je descendis, et, au moment où je me retournais du côté de la fenêtre, en pensant au regard calme et pur de ma jeune amie, à ses yeux angéliques, il me fit tressaillir en murmurant, comme un écho du matin:

«Aveugle! aveugle! aveugle!»

CHAPITRE VI

Enthousiasme

Je commençai la journée du lendemain en allant me plonger encore dans l'eau des bains romains, puis je pris le chemin de Highgate. J'étais sorti de mon abattement; je n'avais plus peur des habits râpés, et je ne soupirais plus après les jolis coursiers gris. Toute ma manière de considérer nos malheurs était changée. Ce que j'avais à faire, c'était de prouver à ma tante que ses bontés passées n'avaient pas été prodiguées à un être ingrat et insensible. Ce que j'avais à faire, c'était de profiter maintenant de l'apprentissage pénible de mon enfance et de me mettre à l'oeuvre avec courage et résolution. Ce que j'avais à faire, c'était de prendre résolument la hache du bûcheron à la main pour m'ouvrir un chemin à travers la forêt des difficultés où je me trouvais égaré, en abattant devant moi les arbres enchantés qui me séparaient encore de Dora: et je marchais à grands pas somme si c'était un moyen d'arriver plus tôt à mon but.

Quand je me retrouvai sur cette route de Highgate qui m'était si familière, et que je suivais aujourd'hui dans des dispositions si différentes de mes anciennes idées de plaisir, il me sembla qu'un changement complet venait de s'opérer dans ma vie; mais je n'étais pas découragé. De nouvelles espérances, un nouveau but, m'étaient apparus en même temps que ma vie nouvelle. Le

travail était grand, mais la récompense était sans prix. C'était Dora qui était la récompense, et il fallait bien conquérir Dora.

J'étais dans de tels transports de courage que je regrettais que mon habit ne fût pas déjà un peu râpé; il me tardait de commencer à abattre des arbres dans la forêt des difficultés, et cela avec assez de peine, pour prouver ma vigueur. J'avais bonne envie de demander à un vieux bonhomme qui cassait des pierres sur la route avec des lunettes de fil de fer, de me prêter un moment son marteau et de me permettre de commencer ainsi à m'ouvrir un chemin dans le granit pour arriver jusqu'à Dora. Je m'agitais si bien, j'étais si complètement hors d'haleine, et j'avais si chaud, qu'il me semblait que j'avais gagné je ne sais combien d'argent. J'étais dans cet état, quand j'entrai dans une petite maison qui était à louer, et je l'examinai scrupuleusement, sentant qu'il était nécessaire de devenir un homme pratique. C'était précisément tout ce qu'il nous fallait pour Dora et moi; il y avait un petit jardin devant la maison pour que Jip pût y courir à son aise et aboyer contre les marchands à travers les palissades. Je sortis de là plus échauffé que jamais, et je repris d'un pas si précipité la route de Highgate que j'y arrivai une heure trop tôt; au reste, quand je n'aurais pas été si fort en avance, j'aurais toujours été obligé de me promener un peu pour me rafraîchir, avant d'être tant soit peu présentable. Mon premier soin, après quelques préparatifs pour me calmer, fut de découvrir la demeure du docteur. Ce n'était pas du côté de Highgate où demeurait mistress Steerforth, mais tout à fait à l'autre bout de la petite ville. Quand je me fus assuré

de ce fait, je revins, par un attrait auquel je ne pus résister, à une petite ruelle qui passait près de la maison de mistress Steerforth, et je regardai par-dessus le mur du jardin. Les fenêtres de la chambre de Steerforth étaient fermées. Les portes de la serre étaient ouvertes et Rosa Dartle, nu-tête, marchait en long et en large, d'un pas brusque et précipité, dans une allée sablée qui longeait la pelouse. Elle me fit l'effet d'une bête fauve qui fait toujours le même chemin, jusqu'au bout de la chaîne qu'elle traîne sur son sentier battu, en se rongant le coeur.

Je quittai doucement mon poste d'observation, fuyant ce voisinage et regrettant de l'avoir seulement approché, puis je me promenai jusqu'à dix heures loin de là. L'église, surmontée d'un clocher élancé qui se voit maintenant du sommet de la colline, n'était pas là, à cette époque, pour m'indiquer l'heure. Il y avait à la place une vieille maison en briques rouges qui servait d'école, une belle maison, ma foi! on devait avoir du plaisir à y aller à l'école, autant qu'il m'en souvient.

En approchant de la demeure du docteur, joli cottage un peu ancien, et où il avait dû dépenser de l'argent, à en juger par les réparations et les embellissements qui semblaient encore tout frais, je l'aperçus qui se promenait dans le jardin avec ses guêtres et tout le reste, comme s'il n'avait jamais cessé de se promener depuis le temps où j'étais son écolier. Il était entouré aussi de ses anciens compagnons, car il ne manquait pas de grands arbres dans le voisinage, et je vis sur le gazon deux ou trois corbeaux qui le regardaient comme s'ils avaient reçu des lettres

de leurs camarades de Canterbury sur son compte, et qu'ils le surveillassent de près en conséquence.

Je savais bien que ce serait peine perdue de chercher à attirer son attention à cette distance; je pris donc la liberté d'ouvrir la barrière et d'aller à sa rencontre, afin de me trouver en face de lui, au moment où il viendrait à se retourner. Quand il se retourna en effet, et qu'il s'approcha de moi, il me regarda d'un air pensif pendant un moment, évidemment sans me voir, puis sa physionomie bienveillante exprima la plus grande satisfaction, et il me prit les deux mains:

«Comment, mon cher Copperfield, mais vous voilà un homme! Vous vous portez bien? Je suis ravi de vous voir. Mais comme vous avez gagné, mon cher Copperfield! Vous voilà vraiment... Est-il possible?»

Je lui demandai de ses nouvelles, et de celles de mistress Strong.

«Très-bien! dit le docteur, Annie va très-bien; elle sera enchantée de vous voir. Vous avez toujours été son favori. Elle me le disait encore hier au soir, quand je lui ai montré votre lettre. Et... oui, certainement... vous vous rappelez M. Jack Maldon, Copperfield?»

– Parfaitement, monsieur.

– Je me doutais bien, dit le docteur, que vous ne l'aviez pas oublié; lui aussi va assez bien.

– Est-il de retour, monsieur? demandai-je.

– Des Indes? dit le docteur, oui. M. Jack Maldon n'a pas pu

supporter le climat, mon ami. Mistress Markleham... vous vous rappelez mistress Markleham?

– Si je me rappelle le Vieux-Troupier! tout comme si c'était hier.

– Eh bien! mistress Markleham était très-inquiète de lui, la pauvre femme: aussi nous l'avons fait revenir, et nous lui avons acheté une petite place qui lui convient beaucoup mieux.»

Je connaissais assez M. Jack Maldon pour soupçonner, d'après cela, que c'était une place où il ne devait pas y avoir beaucoup d'ouvrage, et qui était bien payée. Le docteur continua, en appuyant toujours la main sur mon épaule et en me regardant d'un air encourageant:

«Maintenant, mon cher Copperfield, causons de votre proposition. Elle me fait grand plaisir et me convient parfaitement; mais croyez-vous que vous ne pourriez rien faire de mieux? Vous avez eu de grands succès chez nous, vous savez; vous avez des facultés qui peuvent vous mener loin. Les fondements sont bons: on y peut élever n'importe quel édifice; ne serait-ce pas grand dommage de consacrer le printemps de votre vie à une occupation comme celle que je puis vous offrir?»

Je repris une nouvelle ardeur, et je pressai le docteur avec de nombreuses fleurs de rhétorique, je le crains, de céder à ma demande, en lui rappelant que j'avais déjà, d'ailleurs, une profession.

«Oui, oui, dit le docteur, c'est vrai; certainement cela fait une différence, puisque vous avez une profession et que vous

étudiez pour y réussir. Mais, mon cher ami, qu'est-ce que c'est que soixante-dix livres sterling par an?

– Cela double notre revenu, docteur Strong!

– Vraiment! dit le docteur. Qui aurait cru cela! Ce n'est pas que je veuille dire que le traitement sera strictement réduit à soixante-dix livres sterling, parce que j'ai toujours eu l'intention de faire, en outre, un présent à celui de mes jeunes amis que j'occuperais de cette manière. Certainement, dit le docteur en se promenant toujours de long en large, la main sur mon épaule, j'ai toujours fait entrer en ligne de compte un présent annuel.

«Mon cher maître, lui dis-je simplement, et sans phrases cette fois, j'ai contracté envers vous des obligations que je ne pourrai jamais reconnaître.

– Non, non, dit le docteur, pardonnez-moi! vous vous trompez.

– Si vous voulez accepter mes services pendant le temps que j'ai de libre, c'est-à-dire le matin et le soir, et que vous croyiez que cela vaille soixante-dix livres sterling par an, vous me ferez un plaisir que je ne saurais exprimer.

– Vraiment! dit le docteur d'un air naïf. Que si peu de chose puisse faire tant de plaisir! vraiment! vraiment! Mais promettez-moi que le jour où vous trouverez quelque chose de mieux vous le prendrez, n'est-ce pas? Vous m'en donnez votre parole? dit le docteur du ton avec lequel il en appelait autrefois à notre honneur, en classe, quand nous étions petits garçons.

– Je vous en donne ma parole, monsieur, répliquai-je aussi

comme nous répondions en classe autrefois.

– En ce cas, c'est une affaire faite, dit le docteur en me frappant sur l'épaule et en continuant de s'y appuyer pendant notre promenade.

– Et je serais encore vingt fois plus heureux de penser, lui dis-je avec une petite flatterie innocente, j'espère... si vous m'occupez au Dictionnaire.»

Le docteur s'arrêta, me frappa de nouveau sur l'épaule en souriant, et s'écria d'un air de triomphe ravissant à voir, comme si j'étais un puits de sagacité humaine:

«Vous l'avez deviné, mon cher ami. C'est le Dictionnaire.»

Comment aurait-il pu être question d'autre chose? Ses poches en étaient pleines comme sa tête. Le Dictionnaire lui sortait par tous les pores. Il me dit que depuis qu'il avait renoncé à sa pension, son travail avançait de la manière la plus rapide, et que rien ne lui convenait mieux que les heures de travail que je lui proposais, attendu qu'il avait l'habitude de se promener dans le milieu du jour en méditant à son aise. Ses papiers étaient un peu en désordre pour le moment, grâce à M. Jack Maldon qui lui avait offert dernièrement ses services comme secrétaire, et qui n'avait pas l'habitude de cette occupation; mais nous aurions bientôt remis tout cela en état, et nous marcherions rondement. Je trouvai plus tard, quand nous fûmes tout de bon à l'oeuvre, que les efforts de M. Jack Maldon me donnaient plus de peine que je ne m'y étais attendu, vu qu'il ne s'était pas borné à faire de nombreuses méprises, mais qu'il avait dessiné tant de soldats

et de têtes de femmes sur les manuscrits du docteur, que je me trouvais parfois plongé dans un dédale inextricable.

Le docteur était enchanté de la perspective de m'avoir pour collaborateur de son fameux ouvrage, et il fut convenu que nous commencerions dès le lendemain à sept heures. Nous devions travailler deux heures tous les matins et deux ou trois heures tous les soirs, excepté le samedi qui serait un jour de congé pour moi. Je devais naturellement me reposer aussi le dimanche; la besogne n'était donc pas bien pénible.

Nos arrangements faits ainsi, à notre mutuelle satisfaction, le docteur m'emmena dans la maison pour me présenter à mistress Strong que je trouvai dans le nouveau cabinet de son mari, occupée à épousseter ses livres, liberté qu'il ne permettait qu'à elle de prendre avec ces précieux favoris.

Ils avaient retardé leur déjeuner pour moi, et nous nous mîmes à table ensemble. Nous venions à peine d'y prendre place quand je devinai, d'après la figure de mistress Strong, qu'il allait venir quelqu'un, avant même d'entendre aucun bruit qui annonçât l'approche d'un visiteur. Un monsieur à cheval arriva à la grille, fit entrer son cheval par la bride, dans la petite cour, comme s'il était chez lui, l'attacha à un anneau sous la remise vide, et entra dans la salle à manger, son fouet à la main. C'était M. Jack Maldon, et je trouvai que M. Jack Maldon n'avait rien gagné à son voyage aux Indes. Il est vrai de dire que j'étais d'une humeur vertueuse et farouche contre tous les jeunes gens qui n'abattaient pas des arbres dans la forêt des difficultés, de sorte qu'il faut faire

la part de ces impressions peu bienveillantes.

«Monsieur Jack, dit le docteur, je vous présente Copperfield!»

M. Jack Maldon me donna une poignée de main, un peu froidement à ce qu'il me sembla, et d'un air de protection languissante qui me choqua fort en secret. Du reste, son air de langueur était curieux à voir, excepté pourtant quand il parlait à sa cousine Annie.

«Avez-vous déjeuné, monsieur Jack? dit le docteur.

– Je ne déjeune presque jamais, monsieur, répliqua-t-il en laissant aller sa tête sur le dossier de son fauteuil. Cela m'ennuie.

– Y a-t-il des nouvelles aujourd'hui? demanda le docteur.

– Rien du tout, monsieur, repartit M. Maldon. Quelques histoires de gens qui meurent de faim en Écosse, et qui sont assez mécontents. Mais il y a toujours de ces gens qui meurent de faim et qui ne sont jamais contents.»

Le docteur lui dit d'un air grave et pour changer de conversation:

«Alors il n'y a pas de nouvelles du tout? Eh bien! pas de nouvelles, bonnes nouvelles, comme on dit.

– Il y a une grande histoire dans les journaux à propos d'un meurtre, monsieur, reprit M. Maldon, mais il y a tous les jours des gens assassinés, et je ne l'ai pas lu.»

On ne regardait pas dans ce temps-là une indifférence affectée pour toutes les notions et les passions de l'humanité comme une aussi grande preuve d'élégance qu'on l'a fait plus tard. J'ai vu,

depuis, ces maximes-là très à la mode. Je les ai vu pratiquer avec un tel succès que j'ai rencontré de beaux messieurs et de belles dames, qui, pour l'intérêt qu'ils prenaient au genre humain, auraient aussi bien fait de naître chenilles. Peut-être l'impression que me fit alors M. Maldon ne fut-elle si vive que parce qu'elle m'était nouvelle, mais je sais que cela ne contribua pas à le rehausser dans mon estime, ni dans ma confiance.

«Je venais savoir si Annie voulait aller ce soir à l'Opéra, dit M. Maldon en se tournant vers elle. C'est la dernière représentation de la saison qui en vaille la peine, et il y a une cantatrice qu'elle ne peut pas se dispenser d'entendre. C'est une femme qui chante d'une manière ravissante, sans compter qu'elle est d'une laideur délicieuse.»

Là-dessus il retomba dans sa langueur.

Le docteur, toujours enchanté de ce qui pouvait être agréable à sa jeune femme, se tourna vers elle et lui dit :

«Il faut y aller, Annie, il faut y aller.

– Non, je vous en prie, dit-elle au docteur. J'aime mieux rester à la maison. J'aime beaucoup mieux rester à la maison.»

Et sans regarder son cousin, elle m'adressa la parole, me demanda des nouvelles d'Agnès, s'informa si elle ne viendrait pas la voir; s'il n'était pas probable qu'elle vint dans la journée; le tout d'un air si troublé que je me demandais comment il se faisait que le docteur lui-même, occupé pour le moment à étaler du beurre sur son pain grillé, ne voyait pas une chose qui sautait aux yeux.

Mais il ne voyait rien. Il lui dit en riant qu'elle était jeune,

et qu'il fallait qu'elle s'amusât, au lieu de s'ennuyer avec un vieux bonhomme comme lui. D'ailleurs, disait-il, il comptait sur elle pour lui chanter tous les airs de la nouvelle cantatrice, et comment s'en tirerait-elle si elle n'allait pas l'entendre? Le docteur persista donc à arranger la soirée pour elle. M. Jack Maldon devait revenir dîner à Highgate. Ceci conclu, il retourna à sa sinécure, je suppose, mais en tout cas il s'en alla à cheval, sans se presser.

J'étais curieux, le lendemain matin, de savoir si elle était allée à l'Opéra. Elle n'y avait pas été, elle avait envoyé à Londres pour se dégager auprès de son cousin, et, dans la journée, elle avait fait visite à Agnès. Elle avait persuadé au docteur de l'accompagner, et ils étaient revenus à pied à travers champs, à ce qu'il me raconta lui-même, par une soirée magnifique. Je me dis à part moi qu'elle n'aurait peut-être pas manqué le spectacle, si Agnès n'avait pas été à Londres; Agnès était bien capable d'exercer aussi sur elle une heureuse influence!

On ne pouvait pas dire qu'elle eût l'air très-enchanté, mais enfin elle paraissait satisfaite, ou sa physionomie était donc bien trompeuse. Je la regardais souvent, car elle était assise près de la fenêtre pendant que nous étions à l'ouvrage, et elle préparait notre déjeuner que nous mangions tous en travaillant. Quand je partis à neuf heures, elle était à genoux aux pieds du docteur, pour lui mettre ses souliers et ses guêtres. Les feuilles de quelques plantes grimpantes qui croissaient près de la fenêtre jetaient de l'ombre sur son visage, et je pensai tout le long du chemin, en

me rendant à la Cour, à cette soirée où je l'avais vue regarder son mari pendant qu'il lisait.

J'avais donc maintenant fort affaire: j'étais sur pied à cinq heures du matin, et je ne rentrais qu'à neuf ou dix heures du soir. Mais j'avais un plaisir infini à me trouver à la tête de tant de besogne, et je ne marchais jamais lentement; il me semblait que plus je me fatiguais, plus je faisais d'efforts pour mériter Dora. Elle ne m'avait pas encore vu dans cette nouvelle phase de mon caractère, parce qu'elle devait venir chez miss Mills prochainement; j'avais retardé jusqu'à ce moment tout ce que j'avais à lui apprendre, me bornant à lui dire dans mes lettres, qui passaient toutes secrètement par les mains de miss Mills, que j'avais beaucoup de choses à lui conter. En attendant, j'avais fort réduit ma consommation de graisse d'ours; j'avais absolument renoncé au savon parfumé et à l'eau de lavande, et j'avais vendu avec une perte énorme, trois gilets que je regardais comme trop élégants pour une vie aussi austère que la mienne.

Je n'étais pas encore satisfait: je brûlais de faire plus encore, et j'allai voir Traddles qui demeurait pour le moment sur le derrière d'une maison de Castle-Street-Holborn. J'emmenai avec moi M. Dick, qui m'avait déjà accompagné deux fois à Highgate et qui avait repris ses habitudes d'intimité avec le docteur.

J'emmenai M. Dick parce qu'il était si sensible aux revers de fortune de ma tante, et si profondément convaincu qu'il n'y avait pas d'esclave ou de forçat à la chaîne qui travaillât autant que moi, qu'il en perdait à la fois l'appétit et sa belle

humeur, dans son désespoir de ne pouvoir rien y faire. Bien entendu qu'il se sentait plus incapable que jamais d'achever son mémoire, et plus il y travaillait, plus cette malheureuse tête du roi Charles venait l'importuner de ses fréquentes incursions. Craignant successivement que son état ne vint à s'aggraver si nous ne réussissions pas, par quelque tromperie innocente, à lui faire accroire qu'il nous était très-utile, ou si nous ne trouvions pas, ce qui aurait encore mieux valu, un moyen de l'occuper véritablement, je pris le parti de demander à Traddles s'il ne pourrait pas nous y aider. Avant d'aller le voir je lui avais écrit un long récit de tout ce qui était arrivé, et j'avais reçu de lui en réponse une excellente lettre où il m'exprimait toute sa sympathie et toute son amitié pour moi.

Nous le trouvâmes plongé dans son travail, avec son encrier et ses papiers, devant le petit guéridon et le pot à fleurs qui étaient dans un coin de sa chambrette pour rafraîchir ses yeux et son courage. Il nous fit l'accueil le plus cordial, et, en moins de rien, Dick et lui furent une paire d'amis. M. Dick déclara même qu'il était sûr de l'avoir déjà vu, et nous répondîmes tous les deux que c'était bien possible.

La première question que j'avais posée à Traddles était celle-ci: j'avais entendu dire que plusieurs hommes, distingués plus tard dans diverses carrières, avaient commencé par rendre compte des débats du parlement. Traddles m'avait parlé des journaux comme de l'une de ses espérances; partant de ces deux données, j'avais témoigné à Traddles dans ma lettre

que je désirais savoir comment je pourrais arriver à rendre compte des discussions des chambres. Traddles me répondit alors, que, d'après ses informations, la condition mécanique, nécessaire pour cette occupation, excepté peut-être dans des cas fort rares, pour garantir l'exactitude du compte rendu, c'est-à-dire la connaissance complète de l'art mystérieux de la sténographie, offrait à elle seule, à peu près les mêmes difficultés que s'il s'agissait d'apprendre six langues, et qu'avec beaucoup de persévérance, on ne pouvait pas espérer d'y réussir en moins de plusieurs années. Traddles pensait naturellement que cela tranchait la question, mais je ne voyais là que quelques grands arbres de plus à abattre pour arriver jusqu'à Dora, et je pris à l'instant le parti de m'ouvrir un chemin à travers ce fourré, la hache à la main.

«Je vous remercie beaucoup, mon cher Traddles, lui dis-je, je vais commencer demain.»

Traddles me regarda d'un air étonné, ce qui était naturel, car il ne savait pas encore à quel degré d'enthousiasme j'étais arrivé.

«J'achèterai un livre qui traite à fond de cet art, lui dis-je, j'y travaillerai à la Cour, où je n'ai pas moitié assez d'ouvrage et je sténographierai les plaidoyers pour m'exercer. Traddles, mon ami, j'en viendrai à bout.

– Maintenant, dit Traddles en ouvrant les yeux de toute sa force, je n'avais pas l'idée que vous fussiez doué de tant de décision, Copperfield!»

Je ne sais comment il eût pu en avoir l'idée, car c'était encore

un problème pour moi. Je changeai la conversation et je mis M. Dick sur le tapis.

«Voyez-vous, dit M. Dick d'un air convaincu, je voudrais pouvoir être bon à quelque chose, monsieur Traddles: à battre du tambour, par exemple, ou à souffler dans quelque chose!»

Pauvre homme! au fond du coeur, je crois bien qu'il eût préféré en effet une occupation de ce genre. Mais Traddles, qui n'eût pas souri pour tout au monde, répliqua gravement:

«Mais vous avez une belle main, monsieur; c'est vous qui me l'avez dit, Copperfield.

– Très-belle,» répliquai-je. Et le fait est que la netteté de son écriture était admirable.

«Ne pensez-vous pas, dit Traddles, que vous pourriez copier des actes, monsieur, si je vous en procurais?»

M. Dick me regarda d'un air de doute. «Qu'en dites-vous, Trotwood?»

Je secouai la tête. M. Dick secoua la sienne et soupira.

«Expliquez-lui ce qui se passe pour le mémoire,» dit M. Dick.

J'expliquai à Traddles qu'il était très-difficile d'empêcher le roi Charles Ier de faire des excursions dans les manuscrits de M. Dick, qui, pendant ce temps-là, suçait son pouce en regardant Traddles de l'air le plus respectueux et le plus sérieux.

«Mais vous savez que les actes dont je parle sont rédigés et terminés, dit Traddles après un moment de réflexion. M. Dick n'aurait rien à y faire. Cela ne serait-il pas différent, Copperfield? En tout cas, il me semble qu'on pourrait en essayer.»

Nous conçûmes là-dessus de nouvelles espérances, après un moment de conférence secrète entre Traddles et moi pendant lequel M. Dick nous regardait avec inquiétude de son siège. Bref, nous digérâmes un plan en vertu duquel il se mit à l'ouvrage le lendemain avec le plus grand succès.

Nous plaçâmes sur une table près de la fenêtre, à Buckingham-Street, l'ouvrage que Traddles s'était procuré; il fallait faire je ne sais plus combien de copies d'un document quelconque relatif à un droit de passage. Sur une autre table on étendit le dernier projet en train du grand mémoire. Nous donnâmes pour instructions à M. Dick de copier exactement ce qu'il avait devant lui sans se détourner le moins du monde de l'original, et, s'il éprouvait le besoin de faire la plus légère allusion au roi Charles Ier, il devait voler à l'instant vers le mémoire. Nous l'exhortâmes à suivre avec résolution ce plan de conduite, et nous laissâmes ma tante pour le surveiller. Elle nous raconta plus tard, qu'au premier moment, il était comme un timbalier entre ses deux tambours, et qu'il partageait sans cesse son attention entre les deux tables, mais, qu'ayant trouvé ensuite que cela le troublait et le fatiguait, il avait fini par se mettre tout simplement à copier le papier qu'il avait sous les yeux, remettant le mémoire à une autre fois. En un mot, quoique nous eussions grand soin qu'il ne travaillât pas plus que de raison, et quoiqu'il ne se fût pas mis à l'oeuvre au commencement de la semaine, il avait gagné le samedi suivant dix shillings, neuf pence, et je n'oublierai de ma vie ses courses dans toutes les boutiques des environs pour changer ce trésor

en pièces de six pence, qu'il apporta ensuite à ma tante sur un plateau où il les avait arrangées en coeur; ses yeux étaient remplis de larmes de joie et d'orgueil. Depuis le moment où il fut occupé d'une manière utile, il ressemblait à un homme qui se sent sous l'influence d'un charme propice, et s'il y eut au monde ce soir-là une heureuse créature, c'était l'être reconnaissant qui regardait ma tante comme la femme la plus remarquable, et moi comme le jeune homme le plus extraordinaire qu'il y eût sur la terre.

«Il n'y a pas de danger qu'elle meure de faim maintenant, Trotwood, me dit M. Dick en me donnant une poignée de main dans un coin; je me charge de suffire à ses besoins, monsieur,» et il agitait en l'air ses dix doigts triomphants comme si c'eût été autant de banques à sa disposition.

Je ne sais pas quel était le plus content de Traddles ou de moi. «Vraiment, me dit-il tout d'un coup, en sortant une lettre de sa poche, cela m'a complètement fait oublier M. Micawber.»

La lettre m'était adressée (M. Micawber ne perdait jamais une occasion d'écrire une lettre), et portait: «Confiée aux bons soins de T. Traddles, esq., du Temple.»

«Mon cher Copperfield,

«Vous ne serez peut-être pas très-étonné d'apprendre que j'ai rencontré une bonne chance, car, si vous vous le rappelez, je vous avais prévenu, il y a quelque temps, que j'attendais incessamment quelque événement de ce genre.

«Je vais m'établir dans une ville de province de notre île fortunée. La société de cette cité peut être décrite comme un

heureux mélange des éléments agricoles et ecclésiastiques, et j'y aurai des rapports directs avec l'une des professions savantes. Mistress Micawber et notre progéniture m'accompagneront. Nos cendres se trouveront probablement déposées un jour dans le cimetière dépendant d'un vénérable sanctuaire, qui a porté la réputation du lieu dont je parle, de la Chine au Pérou, si je puis m'exprimer ainsi.

«En disant adieu à la moderne Babylone où nous avons supporté bien des vicissitudes avec quelque courage, mistress Micawber et moi ne nous dissimulons pas que nous quittons peut-être pour bien des années, peut-être pour toujours, une personne qui se rattache par des souvenirs puissants à l'autel de nos dieux domestiques. Si, à la veille de notre départ, vous voulez bien accompagner notre ami commun, M. Thomas Traddles, à notre résidence présente, pour échanger les voeux ordinaires en pareil cas, vous ferez le plus grand honneur.

«à

«un

«homme

«qui

«vous

«sera

«toujours fidèle,

«Wilkins Micawber.»

Je fus bien aise de voir que M. Micawber avait enfin secoué son cilice et véritablement rencontré une bonne chance. J'appris

de Traddles que l'invitation était justement pour ce soir même, et, avant qu'elle fût plus avancée, j'exprimai mon intention d'y faire honneur: nous prîmes donc ensemble le chemin de l'appartement que M. Micawber occupait sous le nom de M. Mortimer, et qui était situé en haut de Gray's-Inn-Road.

Les ressources du mobilier loué à M. Micawber étaient si limitées, que nous trouvâmes les jumeaux, qui avaient alors quelque chose comme huit ou neuf ans, endormis sur un lit-armoire dans le salon, où M. Micawber nous attendait avec un pot-à-l'eau rempli du fameux breuvage qu'il excellait à faire. J'eus le plaisir, dans cette occasion, de renouveler connaissance avec maître Micawber, jeune garçon de douze ou treize ans qui promettait beaucoup, s'il n'avait pas été sujet déjà à cette agitation convulsive dans tous les membres qui n'est pas un phénomène sans exemple chez les jeunes gens de son âge. Je revis aussi sa soeur, miss Micawber, en qui «sa mère ressuscitait sa jeunesse passée, comme le phénix,» à ce que nous apprit M. Micawber.

«Mon cher Copperfield, me dit-il, M. Traddles et vous, vous nous trouvez sur le point d'émigrer; vous excuserez les petites incommodités qui résultent de la situation.»

En jetant un coup d'oeil autour de moi, avant de faire une réponse convenable, je vis que les effets de la famille étaient déjà emballés, et que leur volume n'avait rien d'effrayant. Je fis mes compliments à mistress Micawber sur le changement qui allait avoir lieu dans sa position.

«Mon cher monsieur Copperfield, me dit mistress Micawber,

je sais tout l'intérêt que vous voulez bien prendre à nos affaires. Ma famille peut regarder cet éloignement comme un exil, si cela lui convient, mais je suis femme et mère, et je n'abandonnerai jamais M. Micawber.»

Traddles, au coeur duquel les yeux de mistress Micawber faisaient appel, donna son assentiment d'un ton pénétré.

«C'est au moins, continua-t-elle, ma manière de considérer l'engagement que j'ai contracté, mon cher monsieur Copperfield, et vous aussi, monsieur Traddles, le jour où j'ai prononcé ces mots irrévocables: «Moi, Emma, je prends pour mari Wilkins.» J'ai lu d'un bout à l'autre l'office du mariage, à la chandelle, la veille de ce grand acte, et j'en ai tiré la conclusion que je n'abandonnerais jamais M. Micawber. Aussi, poursuivit-elle, je peux me tromper dans ma manière d'interpréter le sens de cette pieuse cérémonie, mais je ne l'abandonnerai pas.

– Ma chère, dit M. Micawber avec un peu d'impatience, qui vous a jamais parlé de cela?

– Je sais, mon cher monsieur Copperfield, reprit mistress Micawber, que c'est maintenant au milieu des étrangers que je dois planter ma tente; je sais que les divers membres de ma famille, auxquels M. Micawber a écrit dans les termes les plus polis pour leur annoncer ce fait, n'ont pas seulement répondu à sa communication. À vrai dire, c'est peut-être superstition de ma part, mais je crois M. Micawber prédestiné à ne jamais recevoir de réponse à la grande majorité des lettres qu'il écrit. Je suppose, d'après le silence de ma famille, qu'elle a des objections à la

résolution que j'ai prise, mais je ne me laisserais pas détourner de la voie du devoir, même par papa et maman, s'ils vivaient encore, monsieur Copperfield.»

J'exprimai l'opinion que c'était là ce qui s'appelait marcher dans le droit chemin.

«On me dira que c'est s'immoler, dit mistress Micawber, que d'aller m'enfermer dans une ville presque ecclésiastique. Mais certes, monsieur Copperfield, pourquoi ne m'immolerais-je pas, quand je vois un homme doué des facultés que possède M. Micawber consommer un sacrifice bien plus grand encore?

– Oh! vous allez vivre dans une ville ecclésiastique?» demandai-je.

M. Micawber, qui venait de nous servir à la ronde avec son pot-à-l'eau, répliqua:

«À Canterbury. Le fait est, mon cher Copperfield, que j'ai pris des arrangements en vertu desquels je suis lié par un contrat à notre ami Heep, pour l'aider et le servir en qualité de... clerc de confiance.»

Je regardai avec étonnement M. Micawber, qui jouissait grandement de ma surprise.

«Je dois vous dire, reprit-il d'un air officiel, que les habitudes pratiques et les prudents avis de mistress Micawber ont puissamment contribué à ce résultat. Le gant dont mistress Micawber vous avait parlé naguère a été jeté à la société sous la forme d'une annonce, et notre ami Heep l'a relevé, de là une reconnaissance mutuelle. Je veux parler avec tout le

respect possible de mon ami Heep, qui est un homme d'une finesse remarquable. Mon ami Heep, continua M. Micawber, n'a pas fixé le salaire régulier à une somme très-considérable, mais il m'a rendu de grands services pour me délivrer des embarras pécuniaires qui pesaient sur moi, comptant d'avance sur mes services, et il a raison: je mets mon honneur à lui rendre des services sérieux. L'intelligence et l'adresse que je puis posséder, dit M. Micawber d'un air de modestie orgueilleuse et de son ancien ton d'élégance, seront consacrées tout entières au service de mon ami Heep. J'ai déjà quelque connaissance du droit, comme ayant eu à soutenir pour mon compte plusieurs procès civils, et je vais m'occuper immédiatement d'étudier les commentaires de l'un des plus éminents et des plus remarquables juristes anglais; il est inutile, je crois, d'ajouter que je parle de M. le juge de paix Blackstone.»

Ces observations furent souvent interrompues par des représentations de mistress Micawber à maître Micawber, son fils, sur ce qu'il était assis sur ses talons, ou qu'il tenait sa tête à deux mains comme s'il avait peur de la perdre, ou bien qu'il donnait des coups de pieds à Traddles sous la table; d'autres fois il posait ses pieds l'un sur l'autre, ou étendait ses jambes à des distances contre nature; ou bien il se couchait de côté sur la table, trempant ses cheveux dans les verres; enfin il manifestait l'agitation qui régnait dans tous ses membres par une foule de mouvements incompatibles avec les intérêts généraux de la société, prenant d'ailleurs en mauvaise part les remarques que

sa mère lui faisait à ce propos. Pendant tout ce temps, j'étais à me demander ce que signifiait la révélation de M. Micawber, dont je n'étais pas encore bien remis jusqu'à ce qu'enfin mistress Micawber reprit le fil de son discours et réclama toute mon attention.

«Ce que je demande à M. Micawber d'éviter surtout, dit-elle, c'est en se sacrifiant à cette branche secondaire du droit, de s'interdire les moyens de s'élever un jour jusqu'au faite. Je suis convaincue que M. Micawber, en se livrant à une profession qui donnera libre carrière à la fertilité de ses ressources et à sa facilité d'élocution, ne peut manquer de se distinguer. Voyons, monsieur Traddles, s'il s'agissait, par exemple, de devenir un jour juge ou même chancelier, ajouta-t-elle d'un air profond, ne se placerait-on pas en dehors de ces postes importants en commençant par un emploi comme celui que M. Micawber vient d'accepter?

– Ma chère, dit M. Micawber tout en regardant aussi Traddles d'un air interrogateur, nous avons devant nous tout le temps de réfléchir à ces questions-là.

– Non, Micawber! répliqua-t-elle. Votre tort, dans la vie, est toujours de ne pas regarder assez loin devant vous. Vous êtes obligé, ne fût-ce que par sentiment de justice envers votre famille, si ce n'est envers vous-même, d'embrasser d'un regard les points les plus éloignés de l'horizon auxquels peuvent vous porter vos facultés.»

M. Micawber toussa et but son punch de l'air le plus satisfait en regardant toujours Traddles, comme s'il attendait son opinion.

«Voyez-vous, la vraie situation, mistress Micawber, dit Traddles en lui dévoilant doucement la vérité, je veux dire le fait dans toute sa nudité la plus prosaïque...

– Précisément, mon cher monsieur Traddles, dit mistress Micawber, je désire être aussi prosaïque et aussi littéraire que possible dans une affaire de cette importance.

– C'est que, dit Traddles, cette branche de la carrière, quand même M. Micawber serait avoué dans toutes les règles...

– Précisément, répartit mistress Micawber... Wilkins, vous louchez, et après cela vous ne pourrez plus regarder droit.

– Cette partie de la carrière n'a rien à faire avec la magistrature. Les avocats seuls peuvent prétendre à ces postes importants, et M. Micawber ne peut pas être avocat sans avoir fait cinq ans d'études dans l'une des écoles de droit.

– Vous ai-je bien compris? dit mistress Micawber de son air le plus capable et le plus affable. Vous dites, mon cher monsieur Traddles, qu'à l'expiration de ce terme, M. Micawber pourrait alors occuper la situation de juge ou de chancelier?

– À la rigueur, il le *pourrait*, répartit Traddles en appuyant sur le dernier mot.

– Merci, dit mistress Micawber, c'est tout ce que je voulais savoir. Si telle est la situation, et si M. Micawber ne renonce à aucun privilège en se chargeant de semblables devoirs, mes inquiétudes cessent. Vous me direz que je parle là comme une femme, dit mistress Micawber, mais j'ai toujours cru que M. Micawber possédait ce que papa appelait l'esprit judiciaire, et

j'espère qu'il entre maintenant dans une carrière où ses facultés pourront se développer et l'élever à un poste important.»

Je ne doute pas que M. Micawber ne se vit déjà, avec les yeux de son esprit judiciaire, assis sur le sac de laine. Il passa la main d'un air de complaisance sur sa tête chauve, et dit avec une résignation orgueilleuse :

«N'anticipons pas sur les décrets de la fortune, ma chère. Si je suis destiné à porter perruque, je suis prêt, extérieurement du moins, ajouta-t-il en faisant allusion à sa calvitie, à recevoir cette distinction. Je ne regrette pas mes cheveux, et qui sait si je ne les ai pas perdus dans un but déterminé. Mon intention, mon cher Copperfield, est d'élever mon fils pour l'Église; j'avoue que c'est surtout pour lui que je serais bien aise d'arriver aux grandeurs.

– Pour l'Église? demandai-je machinalement, car je ne pensais toujours qu'à Uriah Heep.

– Oui, dit M. Micawber. Il a une belle voix de tête, et il commencera dans les chœurs. Notre résidence à Canterbury et les relations que nous y possédons déjà, nous permettront sans doute de profiter des vacances qui pourront se présenter parmi les chanteurs de la cathédrale.»

En regardant de nouveau maître Micawber, je trouvai qu'il avait une certaine expression de figure qui semblait plutôt indiquer que sa voix partait de derrière ses sourcils, ce qui me fut bientôt démontré quand je lui entendis chanter (on lui avait donné le choix, de chanter ou d'aller se coucher) *le Pivert au bec perçant*. Après de nombreux compliments sur l'exécution de ce

morceau, on retomba dans la conversation générale, et comme j'étais trop préoccupé de mes intentions désespérées pour taire le changement survenu dans ma situation, je racontai le tout à M. et mistress Micawber. Je ne puis dire combien ils furent enchantés tous les deux d'apprendre les embarras de ma tante, et comme cela redoubla leur cordialité et l'aisance de leurs manières.

Quand nous fûmes presque arrivés au fond du pot à l'eau, je m'adressai à Traddles et je lui rappelai que nous ne pouvions nous séparer sans souhaiter à nos amis une bonne santé et beaucoup de bonheur et de succès dans leur nouvelle carrière. Je priai M. Micawber de remplir les verres, et je portai leur santé avec toutes les formes requises: je serrai la main de M. Micawber à travers la table, et j'embrassai mistress Micawber en commémoration de cette grande occasion. Traddles m'imita pour le premier point, mais ne se crut pas assez intime dans la maison pour me suivre plus loin.

«Mon cher Copperfield, me dit M. Micawber en se levant, les pouces dans les poches de son gilet, compagnon de ma jeunesse, si cette expression m'est permise, et vous, mon estimable ami Traddles, si je puis vous appeler ainsi, permettez-moi, au nom de mistress Micawber, au mien et au nom de notre progéniture, de vous remercier de vos bons souhaits dans les termes les plus chaleureux et les plus spontanés. On peut s'attendre à ce qu'à la veille d'une émigration qui ouvre devant nous une existence toute nouvelle (M. Micawber parlait toujours comme s'il allait s'établir à deux cents lieues de Londres), je tienne à adresser quelques

mots d'adieu à deux amis comme ceux que je vois devant moi. Mais j'ai dit là-dessus tout ce que j'avais à dire. Quelque situation dans la société que je puisse atteindre en suivant la profession savante dont je vais devenir un membre indigne, j'essayerai de ne point démeriter et de faire honneur à mistress Micawber. Sous le poids d'embarras pécuniaires temporaires, qui venaient d'engagements contractés dans l'intention d'y répondre immédiatement, mais dont je n'ai pu me libérer par suite de circonstances diverses, je me suis vu dans la nécessité de revêtir un costume qui répugne à mes instincts naturels, je veux dire des lunettes, et de prendre possession d'un surnom sur lequel je ne pouvais établir aucune prétention légitime. Tout ce que j'ai à dire sur ce point, c'est que le nuage a disparu du sombre horizon, et que le Dieu du jour règne de nouveau sur le sommet des montagnes. Lundi, à quatre heures, à l'arrivée de la diligence à Canterbury, mon pied foulera ses bruyères natales, et mon nom sera... Micawber!»

M. Micawber reprit son siège après ces observations et but de suite deux verres de punch de l'air le plus grave; puis il ajouta d'un ton solennel:

«Il me reste encore quelque chose à faire avant de nous séparer, il me reste un acte de justice à accomplir. Mon ami, M. Thomas Traddles, a, dans deux occasions différentes, apposé sa signature, si je puis employer cette expression vulgaire, à des billets négociés pour mon usage. Dans la première occasion, M. Thomas Traddles a été... je dois dire qu'il a été pris au trébuchet.

L'échéance du second billet n'est pas encore arrivée. Le premier effet montait (ici M. Micawber examina soigneusement des papiers), montait, je crois, à vingt-trois livres sterling, quatre shillings, neuf pence et demi; le second, d'après mes notes sur cet article, était de dix-huit livres, six shillings, deux pence. Ces deux sommes font ensemble un total de quarante une livres, dix shillings, onze pence et demi, si mes calculs sont exacts. Mon ami Copperfield veut-il me faire le plaisir de vérifier l'addition?»

Je le fis et je trouvai le compte exact.

«Ce serait un fardeau insupportable pour moi, dit M. Micawber, que de quitter cette métropole et mon ami M. Thomas Traddles, sans m'acquitter de la partie pécuniaire de mes obligations envers lui. J'ai donc préparé, et je tiens, en ce moment, à la main un document qui répondra à mes désirs sur ce point. Je demande à mon ami M. Thomas Traddles la permission de lui remettre mon billet pour la somme de quarante une livres, dix shillings onze pence et demi, et, cela fait, je rentre avec bonheur en possession de toute ma dignité morale, car je sens que je puis marcher la tête levée devant les hommes mes semblables!»

Après avoir débité cette préface avec une vive émotion, M. Micawber remit son billet entre les mains de Traddles, et l'assura de ses bons souhaits pour toutes les circonstances de sa vie. Je suis persuadé que non-seulement cette transaction faisait à M. Micawber le même effet que s'il avait payé l'argent, mais que Traddles lui-même ne se rendit bien compte de la différence que

lorsqu'il eut eu le temps d'y penser.

Fortifié par cet acte de vertu, M. Micawber marchait la tête si haute devant les hommes ses semblables que sa poitrine semblait s'être élargie de moitié quand il nous éclaira pour descendre l'escalier. Nous nous séparâmes très-cordialement, et quand j'eus accompagné Traddles jusqu'à sa porte, en retournant tout seul chez moi, entre autres pensées étranges et contradictoires qui me vinrent à l'esprit, je me dis que probablement c'était à quelque souvenir de compassion pour mon enfance abandonnée que je devais que M. Micawber, avec toute ses excentricités, ne m'eût jamais demandé d'argent. Je n'aurais certainement pas eu assez de courage moral pour lui en refuser, et je ne doute pas, soit dit à sa louange, qu'il le sût aussi bien que moi.

CHAPITRE VII

Un peu d'eau froide jetée sur mon feu

Ma nouvelle vie durait depuis huit jours déjà, et j'étais plus que jamais pénétré de ces terribles absolutions pratiques que je regardais comme impérieusement exigées par la circonstance. Je continuais à marcher extrêmement vite, dans une vague idée que je faisais mon chemin. Je m'appliquais à dépenser ma force, tant que je pouvais, dans l'ardeur avec laquelle j'accomplissais tout ce que j'entreprenais. J'étais enfin une véritable victime de moi-même; j'en vins jusqu'à me demander si je ne ferais pas bien de me borner à manger des légumes, dans l'idée vague qu'en devenant un animal herbivore, ce serait un sacrifice que j'offrirais sur l'autel de Dora.

Jusqu'alors ma petite Dora ignorait absolument mes efforts désespérés et ne savait que ce que mes lettres avaient pu confusément lui laisser entrevoir. Mais le samedi arriva, et c'est ce soir-là qu'elle devait rendre visite à miss Mills, chez laquelle je devais moi-même aller prendre le thé, quand M. Mills se serait rendu à son cercle pour jouer au whist, événement dont je devais être averti par l'apparition d'une cage d'oiseau à la fenêtre du milieu du salon.

Nous étions alors complètement établis à Buckingham-Street, et M. Dick continuait ses copies avec une joie sans égale. Ma

tante avait remporté une victoire signalée sur mistress Crupp en la soldant, en jetant par la fenêtre la première cruche qu'elle avait trouvée en embuscade sur l'escalier, et en protégeant de sa personne l'arrivée et le départ d'une femme de ménage qu'elle avait prise au dehors. Ces mesures de vigueur avaient fait une telle impression sur mistress Crupp, qu'elle s'était retirée dans sa cuisine, convaincue que ma tante était atteinte de la rage. Ma tante, à qui l'opinion de mistress Crupp comme celle du monde entier était parfaitement indifférente, n'était pas fâchée d'ailleurs d'encourager cette idée, et mistress Crupp, naguère si hardie, perdit bientôt si visiblement tout courage que, pour éviter de rencontrer ma tante sur l'escalier, elle tâchait d'éclipser sa volumineuse personne derrière les portes ou de se cacher dans des coins obscurs, laissant toutefois paraître, sans s'en douter, un ou deux lés de jupon de flanelle. Ma tante trouvait une telle satisfaction à l'effrayer que je crois qu'elle s'amusait à monter et à descendre tout exprès, son chapeau posé effrontément sur le sommet de sa tête, toutes les fois qu'elle pouvait espérer de trouver mistress Crupp sur son chemin.

Ma tante, avec ses habitudes d'ordre et son esprit inventif, introduisit tant d'améliorations dans nos arrangements intérieurs qu'on aurait dit que nous avions fait un héritage au lieu d'avoir perdu notre argent. Entre autres choses, elle convertit l'office en un cabinet de toilette à mon usage, et m'acheta un bois de lit qui faisait l'effet d'une bibliothèque dans le jour, autant qu'un bois de lit peut ressembler à une bibliothèque. J'étais l'objet de toute

sa sollicitude, et ma pauvre mère elle-même n'eût pu m'aimer davantage, ni se donner plus de peine pour me rendre heureux.

Peggotty avait regardé comme une haute faveur le privilège de se faire accepter pour participer à tous ces travaux, et, quoiqu'elle conservât à l'égard de ma tante un peu de son ancienne terreur, elle avait reçu d'elle, dans les derniers temps, de si grandes preuves de confiance et d'estime, qu'elles étaient les meilleures amies du monde. Mais le temps était venu, pour Peggotty (je parle du samedi où je devais prendre le thé chez miss Mills), de retourner chez elle pour aller remplir auprès de Ham les devoirs de sa mission.

«Ainsi donc, adieu, Barkis! dit ma tante; soignez-vous bien. Je n'aurais jamais cru que je dusse éprouver tant de regrets à vous voir partir!»

Je conduisis Peggotty au bureau de la diligence et je la mis en voiture. Elle pleura en partant et confia son frère à mon amitié comme Ham l'avait déjà fait. Nous n'avions pas entendu parler de lui depuis qu'il était parti par cette belle soirée.

«Et maintenant, mon cher David, dit Peggotty, si pendant votre stage vous aviez besoin d'argent pour vos dépenses, ou si, votre temps expiré, mon cher enfant, il vous fallait quelque chose pour vous établir, dans l'un ou l'autre cas, ou dans l'un et l'autre, qui est-ce qui aurait autant de droit à vous le prêter que la pauvre vieille bonne de ma pauvre chérie?»

Je n'étais pas possédé d'une passion d'indépendance tellement sauvage que je ne voulusse pas au moins reconnaître ses offres

généreuses, en l'assurant que, si j'empruntais jamais de l'argent à personne, ce serait à elle que je voudrais m'adresser et je crois, qu'à moins de lui faire à l'instant même l'emprunt d'une grosse somme, je ne pouvais pas lui faire plus de plaisir qu'en lui donnant cette assurance.

«Et puis, mon cher, dit Peggotty tout bas, dites à votre joli petit ange que j'aurais bien voulu la voir, ne fût-ce qu'une minute; dites-lui aussi qu'avant son mariage avec mon garçon, je viendrai vous arranger votre maison comme il faut, si vous le permettez.»

Je lui promis que personne autre n'y toucherait qu'elle, et elle en fut si charmée qu'elle était, en partant, à la joie de son coeur.

Je me fatiguai le plus possible ce jour-là à la Cour par une multitude de moyens pour trouver le temps moins long, et le soir, à l'heure dite, je me rendis dans la rue qu'habitait M. Mills. C'était un homme terrible pour s'endormir toujours après son dîner; il n'était pas encore sorti, et la cage n'était pas à la fenêtre.

Il me fit attendre si longtemps que je me mis à souhaiter, par forme de consolation, que les joueurs de whist, qui faisaient sa partie, le missent à l'amende pour lui apprendre à venir si tard. Enfin, il sortit, et je vis ma petite Dora suspendre elle-même la cage et faire un pas sur le balcon pour voir si j'étais là, puis, quand elle m'aperçut, elle rentra en courant pendant que Jip restait dehors pour aboyer de toutes ses forces contre un énorme chien de boucher qui était dans la rue et qui l'aurait avalé comme une pilule.

Dora vint à la porte du salon pour me recevoir; Jip arriva aussi

en se roulant et en grognant, dans l'idée que j'étais un brigand, et nous entrâmes tous les trois dans la chambre d'un air très- tendre et très-heureux. Mais je jetai bientôt le désespoir au milieu de notre joie (hélas! c'était sans le vouloir, mais j'étais si plein de mon sujet!) en demandant à Dora, sans la moindre préface, si elle pourrait se décider à aimer un mendiant.

Ma chère petite Dora jugez de son épouvante! La seule idée que ce mot éveillât dans son esprit, c'était celle d'un visage ridé, surmonté d'un bonnet de coton, avec accompagnement de béquilles, d'une jambe de bois ou d'un chien tenant une sébile dans la gueule; aussi me regarda-t-elle tout effarée avec un air d'étonnement le plus drôle du monde.

«Comment pouvez-vous me faire cette folle question? dit-elle en faisant la moue; aimer un mendiant!

– Dora, ma bien-aimée, lui dis-je, je suis un mendiant!

– Comment pouvez-vous être assez fou, me répliqua-t-elle en me donnant une tape sur la main, pour venir nous faire de pareils contes! Je vais vous faire mordre par Jip.»

Ses manières enfantines me plaisaient plus que tout au monde, mais il fallait absolument m'expliquer, et je répétais d'un ton solennel:

«Dora, ma vie, mon amour, votre David est ruiné!

– Je vous assure que je vais vous faire mordre par Jip si vous continuez vos folies,» reprit Dora en secouant ses boucles de cheveux.

Mais j'avais l'air si grave que Dora cessa de secouer ses

boucles, posa sa petite main tremblante sur mon épaule, me regarda d'abord d'un air de trouble et d'épouvante, puis se mit à pleurer. C'était terrible. Je tombai à genoux à côté du canapé, la caressant et la conjurant de ne pas me déchirer le coeur; mais pendant un moment ma pauvre petite Dora ne savait que répéter:

«Ô mon Dieu! mon Dieu! J'ai peur, j'ai peur! Où est Julia Mills?

Menez-moi à Julia Mills et allez-vous-en, je vous en prie!»

Je ne savais pas plus moi-même où j'en étais.

Enfin, à force de prières et de protestations, je décidai Dora à me regarder. Elle avait l'air terrifié, mais je la ramenai peu à peu par mes caresses à me regarder tendrement, et elle appuya sa bonne petite joue contre la mienne. Alors je lui dis, en la tenant dans mes bras, que je l'aimais de tout mon coeur, mais que je me croyais obligé en conscience de lui offrir de rompre notre engagement puisque j'étais devenu pauvre; que je ne pourrais jamais m'en consoler, ni supporter l'idée de la perdre; que je ne craignais pas la pauvreté si elle ne la craignait pas non plus; que mon coeur et mes bras puiseraient de la force dans mon amour pour elle; que je travaillais déjà avec un courage que les amants seuls peuvent connaître; que j'avais commencé à entrer dans la vie pratique et à songer à l'avenir; qu'une croûte de pain gagnée à la sueur de notre front était plus doux au coeur qu'un festin dû à un héritage; et beaucoup d'autres belles choses comme celles-là, débitées avec une éloquence passionnée qui m'étonna moi-même, quoique je me fusse préparé à ce moment-là nuit et

jour depuis l'instant où ma tante m'avait surpris par son arrivée imprévue.

«Votre coeur est-il toujours à moi, Dora, ma chère? lui dis-je avec transport, car je savais qu'il m'appartenait toujours en la sentant se presser contre moi.

– Oh oui, s'écria Dora, tout à vous, mais ne soyez pas si effrayant!»

Moi effrayant! Pauvre Dora!

«Ne me parlez pas de devenir pauvre et de travailler comme un nègre, me dit-elle en se serrant contre moi, je vous en prie, je vous en prie!

– Mon amour, dis-je, une croûte de pain... gagnée à la sueur...

– Oui, oui, mais je ne veux plus entendre parler de croûtes de pain, et il faut à Jip tous les jours sa côtelette de mouton à midi, sans quoi il mourra!»

J'étais sous le charme séduisant de ses manières enfantines. Je lui expliquai tendrement que Jip aurait sa côtelette de mouton avec toute la régularité accoutumée. Je lui dépeignis notre vie modeste, indépendante, grâce à mon travail; je lui parlai de la petite maison que j'avais vue à Highgate, avec la chambre au premier pour ma tante.

«Suis-je encore bien effrayant, Dora? lui dis-je avec tendresse.

– Oh non, non! s'écria Dora. Mais j'espère que votre tante restera souvent dans sa chambre, et puis aussi que ce n'est pas

une vieille grognon.»

S'il m'eût été possible d'aimer Dora davantage, à coup sûr je l'eusse fait alors. Mais pourtant je sentais qu'elle n'était pas bonne à grand'chose dans le cas présent. Ma nouvelle ardeur se refroidissait en voyant qu'il était si difficile de la lui communiquer. Je fis un nouvel effort. Quand elle fut tout à fait remise et qu'elle eut pris Jip sur ses genoux pour rouler ses oreilles autour de ses doigts, je repris ma gravité:

«Ma bien-aimée, puis-je vous dire un mot?

– Oh! je vous en prie, ne parlons pas de la vie pratique, me dit-elle d'un ton caressant; si vous saviez comme cela me fait peur!

– Mais, ma chérie, il n'y a pas de quoi vous effrayer dans tout ceci. Je voudrais vous faire envisager la chose autrement. Je voudrais, au contraire, que cela vous inspirât du nerf et du courage.

– Oh! mais c'est précisément ce qui me fait peur, cria Dora.

– Non, ma chérie. Avec de la persévérance et de la force de caractère, on supporte des choses bien plus pénibles.

– Mais je n'ai pas de force du tout, dit Dora en secouant ses boucles. N'est-ce pas Jip? Oh! voyons! embrassez Jip et soyez aimable!»

Il était impossible de refuser d'embrasser Jip quand elle me le tendait exprès, en arrondissant elle-même, pour l'embrasser aussi, sa jolie petite bouche rose, tout en dirigeant l'opération qui devait s'accomplir avec une précision mathématique sur le milieu du nez de son bichon. Je fis exactement ce qu'elle voulait, puis

je réclamai la récompense de mon obéissance; et Dora réussit pendant assez longtemps à tenir ma gravité en échec.

«Mais, Dora, ma chérie, lui dis-je en reprenant mon air solennel, j'ai encore quelque chose à vous dire!»

Le juge de la Cour des prérogatives lui-même en serait tombé amoureux rien que de la voir joindre ses petites mains qu'elle tendait vers moi en me suppliant de ne plus lui faire peur.

«Mais je ne veux pas vous faire peur, mon amour, répétais-je; seulement, Dora, ma bien-aimée, si vous vouliez quelquefois penser, sans découragement, bien loin de là; mais si vous vouliez quelquefois penser, pour vous encourager au contraire, que vous êtes fiancée à un homme pauvre...

– Non, non, je vous en prie! criait Dora. C'est trop effrayant!

– Mais pas du tout, ma chère petite, lui dis-je gaiement; si vous vouliez seulement y penser quelquefois, et vous occuper de temps en temps des affaires du ménage de votre papa, pour tâcher de prendre quelque habitude... des comptes, par exemple...»

Ma pauvre Dora accueillit cette idée par un petit cri qui ressemblait à un sanglot.

«... Cela vous serait bien utile un jour, continuai-je. Et si vous vouliez me promettre de lire... un petit livre de cuisine que je vous enverrai, comme ce serait excellent pour vous et pour moi! Car notre chemin dans la vie est rude et raboteux pour le moment, ma Dora, lui dis-je en m'échauffant, et c'est à nous à l'aplanir. Nous avons à lutter pour arriver. Il nous faut du courage. Nous avons bien des obstacles à affronter: et il faut les affronter

sans crainte, les écraser sous nos pieds.»

J'allais toujours, le poing fermé et l'air résolu, mais il était bien inutile d'aller plus loin, j'en avais dit bien assez. J'avais réussi... à lui faire peur une fois de plus! Oh! où était Julia Mills! «Oh! menez-moi à Julia Mills, et allez-vous-en, s'il vous plaît!» En un mot, j'étais à moitié fou et je parcourais le salon dans tous les sens.

Je croyais l'avoir tuée cette fois. Je lui jetai de l'eau à la figure. Je tombai à genoux. Je m'arrachai les cheveux. Je m'accusai d'être une bête brute sans remords et sans pitié. Je lui demandai pardon. Je la suppliai d'ouvrir les yeux. Je ravageai la boîte à ouvrage de miss Mills pour y trouver un flacon, et dans mon désespoir je pris un étui d'ivoire à la place et je versai toutes les aiguilles sur Dora. Je montrai le poing à Jip qui était aussi éperdu que moi. Je me livrai à toutes les extravagances imaginables, et il y avait longtemps que j'avais perdu la tête quand miss Mills entra dans la chambre.

«Qu'y a-t-il! que vous a-t-on fait? s'écria miss Mills en venant au secours de son amie.»

Je répondis: «C'est moi, miss Mills, c'est moi qui suis le coupable! Oui, vous voyez le criminel!» et un tas de choses dans le même genre; puis, détournant ma tête, pour la dérober à la lumière, je la cachai contre le coussin du canapé.

Miss Mills crut d'abord que c'était une querelle, et que nous étions égarés dans le désert du Sahara, mais elle ne fut pas longtemps dans cette incertitude, car ma chère petite Dora s'écria

en l'embrassant que j'étais un pauvre manoeuvre; puis elle se mit à pleurer pour mon compte en me demandant si je voulais lui permettre de me donner tout son argent à garder, et finit par se jeter dans les bras de miss Mills en sanglotant comme si son pauvre petit coeur allait se briser.

Heureusement miss Mills semblait née pour être notre bénédiction. Elle s'assura par quelques mots de la situation, consola Dora, lui persuada peu à peu que je n'étais pas un manoeuvre. D'après ma manière de raconter les choses, je crois que Dora avait supposé que j'étais devenu terrassier, et que je passais et repassais toute la journée sur une planche avec une brouette. Miss Mills, mieux informée, finit par rétablir la paix entre nous. Quand tout fut rentré dans l'ordre, Dora monta pour baigner ses yeux dans de l'eau de rose, et miss Mills demanda le thé. Dans l'intervalle, je déclarai à cette demoiselle qu'elle serait toujours mon amie, et que mon coeur cesserait de battre avant d'oublier sa sympathie.

Je lui développai alors le plan que j'avais essayé avec si peu de succès de faire comprendre à Dora. Miss Mills me répliqua d'après des principes généraux que la chaumière du contentement valait mieux que le palais de la froide splendeur, et que l'amour suffisait à tout.

Je dis à miss Mills que c'était bien vrai, et que personne ne pouvait le savoir mieux que moi, qui aimais Dora comme jamais mortel n'avait aimé avant moi. Mais sur la mélancolique observation de miss Mills qu'il serait heureux pour certains

coeurs qu'ils n'eussent pas aimé autant que moi, je lui demandai par amendement la permission de restreindre ma remarque au sexe masculin seulement.

Je posai ensuite à miss Mills la question de savoir s'il n'y avait pas en effet quelque avantage pratique dans la proposition que j'avais voulu faire touchant les comptes, la tenue du ménage et les livres de cuisine?

Après un moment de réflexion, voici ce que miss Mills me répondit:

«Monsieur Copperfield, je veux être franche avec vous. Les souffrances et les épreuves morales suppléent aux années chez de certaines natures, et je vais vous parler aussi franchement que si nous étions à confesse. Non, votre proposition ne convient pas à notre Dora. Notre chère Dora est l'enfant gâté de la nature. C'est une créature de lumière, de gaieté et de joie. Je ne puis pas vous dissimuler que, si cela se pouvait, ce serait très-bien sans doute, mais...» Et miss Mills secoua la tête.

Cette demi-concession de miss Mills m'encouragea à lui demander si, dans le cas où il se présenterait une occasion d'attirer l'attention de Dora sur les conditions de ce genre nécessaires à la vie pratique, elle serait assez bonne pour en profiter? Miss Mills y consentit si volontiers que je lui demandai encore si elle ne voudrait pas bien se charger du livre de cuisine, et me rendre le service éminent de le faire accepter à Dora sans lui causer trop d'effroi. Miss Mills voulut bien se charger de la commission, mais on voyait bien qu'elle n'en attendait pas

grand'chose.

Dora reparut, et elle était si séduisante que je me demandai si véritablement il était permis de l'occuper de détails si vulgaires. Et puis elle m'aimait tant, elle était si séduisante, surtout quand elle faisait tenir Jip debout pour demander sa rôtie, et qu'elle faisait semblant de lui brûler le nez avec la théière parce qu'il refusait de lui obéir, que je me regardais comme un monstre qui serait venu épouvanter de sa vue subite la fée dans son bosquet quand je songeais à l'effroi que je lui avais causé et aux pleurs que je lui avais fait répandre.

Après le thé, Dora prit sa guitare et chanta ses vieilles chansons françaises sur l'impossibilité absolue de cesser de danser sous aucun prétexte, tra la la, tra la la, et je sentis plus que jamais que j'étais un monstre.

Il n'y eut qu'un nuage sur notre joie; un moment avant de me retirer, miss Mills fit par hasard une allusion au lendemain matin, et j'eus le malheur de dire que j'étais obligé de travailler et que je me levais maintenant à cinq heures du matin. Je ne sais si Dora en conçut l'idée que j'étais veilleur dans quelque établissement particulier, mais cette nouvelle fit une grande impression sur son esprit, et elle cessa de jouer du piano et de chanter.

Elle y pensait encore quand je lui dis adieu, et elle me dit, de son petit air câlin, comme si elle parlait à sa poupée, à ce qu'il me semblait:

«Voyons, méchant, ne vous levez pas à cinq heures! Cela n'a pas de bon sens!

– J'ai à travailler, ma chérie.

– Eh bien! ne travaillez pas, dit Dora. Pourquoi faire?»

Il était impossible de dire autrement qu'en riant à ce joli petit visage étonné qu'il faut bien travailler pour vivre.

«Oh! que c'est ridicule! s'écria Dora.

– Et comment vivrions-nous sans cela, Dora?

– Comment? n'importe comment!» dit Dora.

Elle avait l'air convaincu qu'elle venait de trancher la question, et elle me donna un baiser triomphant qui venait si naturellement de son coeur innocent que je n'aurais pas voulu pour tout l'or du monde discuter avec elle sa réponse.

Car je l'aimais, et je continuai de l'aimer de toute mon âme, de toute ma force. Mais tout en travaillant beaucoup, tout en battant le fer pendant qu'il était chaud, cela n'empêchait pas que parfois le soir, quand je me trouvais en face de ma tante, je réfléchissais à l'effroi que j'avais causé à Dora ce jour-là, et je me demandais comment je ferais pour percer au travers de la forêt des difficultés, une guitare à la main, et à force d'y rêver il me semblait que mes cheveux en devenaient tout blancs.

CHAPITRE VIII

Dissolution de société

Je m'empressai de mettre immédiatement à exécution le plan que j'avais formé relativement aux débats du Parlement. C'était un des fers de ma forge qu'il fallait battre tandis qu'il était chaud, et je me mis à l'oeuvre avec une persévérance, qu'il doit m'être permis d'admirer. J'achetai un traité célèbre sur l'art de la sténographie (il me coûta bien dix bons shillings), et je me plongeai dans un océan de difficultés, qui, au bout de quelques semaines, m'avaient rendu presque fou. Tous les changements que pouvait apporter un de ces petits accents, qui, placés d'une façon signifiaient telle chose, et telle autre dans une autre position; tous ces caprices merveilleux figurés par des cercles indéchiffrables; les conséquences énormes d'une figure grosse comme une patte de mouche, les terribles effets d'une courbe mal placée ne me troublaient pas seulement pendant mes heures d'étude, elles me poursuivaient même pendant mes heures de sommeil. Quand je fus enfin venu à bout de m'orienter tant bien que mal, à tâtons, au milieu de ce labyrinthe, et de posséder à peu près l'alphabet qui, à lui seul, était tout un temple d'hiéroglyphes égyptiens, je fus assailli après cela par une procession d'horreurs nouvelles, appelées des caractères arbitraires. Jamais je n'ai vu de caractères aussi despotiques: par exemple ils voulaient

absolument qu'une ligne plus fine qu'une toile d'araignée signifiât *attente*, et qu'une espèce de chandelle romaine se traduisit par *désavantageux*. À mesure que je parvenais à me fourrer dans la tête ce misérable grimoire, je m'apercevais que je ne savais plus du tout mon commencement. Je le rapprenais donc, et alors j'oubliais le reste; si je cherchais à le retrouver, c'était aux dépens de quelque autre bribe du système qui m'échappait. En un mot c'était navrant, c'est-à-dire, cela m'aurait paru navrant, si Dora n'avait été là pour me rendre du courage: Dora, ancre fidèle de ma barque agitée par la tempête! Chaque progrès dans le système me semblait un chêne nouveau à jeter à bas dans la forêt des difficultés, et je me mettais à les abattre l'un après l'autre avec un tel redoublement d'énergie, qu'au bout de trois ou quatre mois je me crus en état de tenter une épreuve sur un de nos braillards de la Chambre des communes. Jamais je n'oublierai comment, pour mon début, mon braillard s'était déjà rassis avant que j'eusse seulement commencé, et laissa mon crayon imbécile se trémousser sur le papier, comme s'il avait des convulsions!

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.